

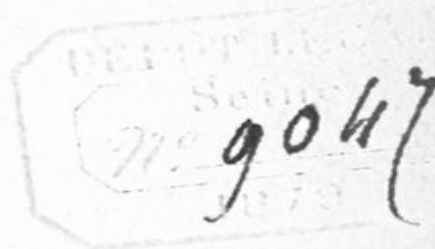
COLLECTION SAINT-MICHEL

LA FILLE
DU ROI DAGOBERT



PAR

RAOUL DE NAVERY



PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-EDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL
6, RUE DE MÉZIÈRES, 6.

—
1879

Paris. — Imprimerie Saint-Michel. — G. TÉQUI. —
Apprentis de Saint-Nicolas. — 92, rue de Vaugirard.

COLLECTION SAINT-MICHEL

LA FILLE
DU ROI DAGOBERT

PAR
RAOUL DE NAVERY



PARIS
G. TÉQUI, LIBRAIRE-EDITEUR
DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

6, RUE DE MÉZIÈRES, 6.

1879

LA FILLE DU ROI DAGOBERT

NOTBURGE

HISTOIRE D'UNE FILLE ROYALE DE FRANCE

Plusieurs femmes appartenant à la période historique que les Allemands ont qualifiée d'antiquité prise, *grauen alterthum*, sont peu connues en France, bien qu'elles y soient nées. Épouses ou filles des rois d'Austrasie, elles devinrent en Allemagne, en Belgique, l'objet d'un culte pieux ; leur légende resta vivante sur les bords du Rhin, de la Moselle, du Neckar, de la Meuse : elle n'arriva pas jusqu'à ceux de la Seine.

Nous voulons raconter la légende d'une fille de Roi, dont les moindres détails connus de l'autre côté du Rhin, chantés par les ménéagers, ciselés

dans la pierre et le marb sont ignorés ici même par beaucoup de I très. La civilisatrice de la vallée du Necl n'a point d'autel en France, et son nom n' pas inscrit dans nos fastes religieux. N burge, fille de Dagobert, fut oubliée par bénédictins du x^e siècle ; Usard, le savi continuateur de Magdebourg, ne semble j la connaître ; Baronius, qui fixe le martyre loge depuis Jérusalem jusqu'en 1198, nég gea sa mémoire, et les bollandistes n'en fir pas davantage mention. Seule, l'Allemag a gardé pour Notburge une vénération to chante, et les bords du Oeckar qu'elle éva gélisha répétèrent ce nom, comme les flots Rhin murmurèrent celui de Rizza, cette fi de Louis le Débonnaire vénérée à Coblen ignorée à Paris. Notburge mérita de l'Égl par ses vertus ; de l'histoire, par les progr dont la civilisation lui fut redevable. E prend place au milieu de cette théorie c vierges des peuples, à la tête desquelles ma chent Geneviève, la bergère de Nanterre et Jeanne d'Arc, la pastoure de Donrémy.

I

LE SALOMON DES FRANCS

Après la mort de Clotaire le Grand, Dagobert, maître d'un immense royaume, enivré du pouvoir, libre du joug d'un père dont il n'avait jamais osé secouer l'autorité, se vengea de la tutelle subie, par l'abus de la liberté. Jeune, ambitieux, passionné, il se débarrassa brusquement de ses conseillers, chassa, exila ses amis dévoués, répudia sa femme, et voulut régner seul. Gomatrude, épousée par ordre de son père, fut vite remplacée par une fille d'une exquise beauté et d'une vertu sincère. L'éclat d'un trône ne la tenta pas ; elle se laissa gagner par les séductions de beauté,

d'intelligence et de bravoure de Dagobert, pour qui les Francs, à cette époque, ressentaient une vive admiration. Si quelques colères terribles, si des usurpations orgueilleuses jetaient des ombres sur son caractère, on pouvait espérer que ce souverain qui comptait vingt ans à peine adoucissait ce qui restait en lui d'indompté et de demi-barbare. Nantilde vit dans la royauté le moyen de faire beaucoup d'heureux ; Esther craintive, elle accepta la succession de Vasthi.

x Arnould appela sur cette union la bénédiction du Ciel ; et pendant plusieurs mois les jeunes époux savourèrent les joies d'un intérieur calme et affectueux. L'espoir d'une paternité prochaine doubla le bonheur de Dagobert et l'influence de la pieuse Nantilde. Mais ce bonheur attendu devint une demi-déception : une fille fut présentée aux caresses du père, tandis que le roi demandait un héritier. Pour Nantilde, l'enfant était l'enfant : un être formé de son sang et de sa tendresse ; pour Dagobert, c'était une frêle créature, que la loi des Saliens rendait inhabile à lui succéder.

Nantilde souffrit de la déception de son époux, et une larme brûlante tomba sur le front de l'ange auquel Arnould venait de donner le nom de Notburge. Cependant l'enfant devint si jolie, elle annonça rapidement une si vive intelligence, et le cœur du roi restait si fortement uni au cœur de Nantilde, que ce premier nuage ne tarda pas à se dissiper. Les soins du gouvernement occupaient alors assez Dagobert pour le défendre contre toute séduction étrangère. La nécessité de ramener la paix dans le royaume d'Austrasie si longtemps déchiré par les guerres civiles ; la promulgation de lois laborieusement élaborées avec Pépin, Arnould, Cunibert, Landrégésile, frère de Nantilde : les assemblées générales de mars et de mai ; la justice à rendre équitablement ; le commerce à faire reflourir, les bonnes relations à garder avec les puissances d'Italie et d'Orient ; le goût des arts à développer ; l'amour des lettres latines à faire reflourir, occupaient les jours du monarque. Jamais roi n'avait jusque là porté si haut la dignité souveraine. Pour la première fois, un monarque songeait à autre chose qu'à d'orgueilleuses querelles avec ses voisins. Le calme et la régularité de sa vie intime lui méritaient le respect affectueux des plus illustres prélats. L'influence de Nantilde fut pour beaucoup dans cette phase de la vie du roi d'Austrasie ; il la sentait et l'acceptait. Le contact d'une

angélique nature adoucissait la sienne. Tous ses instincts généreux s'épanouissaient sous le souffle pur d'un femme et d'une enfant. Il leur dut sa gloire la plus incontestable, et du jour où Nantild cessera de régner uniquement dans le cœur de Dagobert, nous trouverons ce monarque entraîné par les courants opposés, livré à de faiblesses mal rachetées par de grandes actions, et obscurcissant les promesses et les premiers actes de son règne par des œuvres injustes, des guerres inutiles, des débauches scandaleuses ; le *Salomon des Francs* tombera dans les pièges tendus par l'astuce et l'ambition des femmes, et nous verrons le fils de Clotaire retrouver les éclats de cruauté de rage et de haine de Frédégonde son aïeule.

Dagobert résolut de visiter entièrement son royaume d'Austrasie, afin de s'enquérir des besoins de son peuple et d'améliorer la situation des pauvres. Le but était louable. Nantilde ne comprit qu'une seule chose : son époux la quittait. Toutes les craintes de son cœur s'éveillèrent ; de sinistres pressentiments traversèrent son esprit, elle versa d'abondantes larmes.

« Ne savez-vous pas que je reviendrai ? » lui demanda Dagobert.

– Reviendrez-vous tel que vous êtes, cher sire, et me rapporterez-vous votre cœur tout entier ?

– Je le jure ! » dit le roi, en baisant au front la petite Notburge.

L'enfant, les bras pressés au tour du cou de son père, paraissait ainsi ne pouvoir se résoudre à le quitter.

Le roi s'arracha difficilement à cette double et tendre étreinte, puis suivi d'une cour fastueuse, il commença un voyage assez semblable à une marche triomphale.

Dagobert parcourut de la sorte diverses villes, rendant à tous la justice, multipliant les fondations pieuses et réglementant toutes choses pour le bien de l'État. Des courriers portaient régulièrement à Nantilde des missives de son époux, et la jeune reine se consolait de l'absence de Dagobert, en pensant que des cités nouvelles recevaient de lui des franchises, des lois justes, des magistrats intègres et des prêtres dont la vertu égalait la science. Le roi d'Austrasie se trouvait à Blois quand une jeune fille nommée Ragnetrude lui fit demander une audience. Les biens de sa famille ayant été spoliés par un comte, elle en souhaitait la restitution. Ragnetrude était si belle que le roi promit tout ce qu'elle voulut ; le souvenir de Nantilde pâlit,

l'influence de Ragnetrude s'augmenta par la feinte réserve de cette fille astucieuse. Si Nantilde avait rendu Dagobert père d'un enfant, le roi n'en restait pas moins sans héritier. Ragnetrude se laissa éblouir par l'offre d'une couronne, et Dagobert, au mépris des lois les plus saintes, contracta avec elle un mariage demi-légal, mais sans oser la faire reconnaître publiquement pour reine.

Armand, évêque de Cologne¹, dans une de ces assemblées de la nation qui se tenaient une fois chaque année d'après la *Constitution de Clotaire*, osa élever la voix pour blâmer la conduite du monarque et défendre les intérêts de Nantilde et de Notburge. Ce courage irritant l'orgueil du souverain en même temps qu'il blessait sa passagère affection pour Ragnetrude, Dagobert répondit à la réprimande de l'évêque par un ordre d'exil, et Armand, après avoir été porter à Nantilde les consolations de la foi, retourna prendre possession de son siège.

Mais Ragnetrude ayant donné à Dagobert un fils, qui fut appelé Sigebert, le roi le confia provisoirement à Pépin de Landen, qui l'emmena en Languedoc.

Trois ans plus tard, les Australiens, ennuyés d'être sans roi résidant à Metz, manifestèrent à Dagobert le souhait d'avoir un souverain spécial, et le prièrent, à l'exemple de Clotaire son père, de se donner un successeur. Immédiatement Dagobert rappela d'Aquitaine à Metz, Pépin de Landen et Sigebert alors âgé de trois ans. On assembla les grands et les évêques, et l'enfant de Ragnetrude fut reconnu pour roi d'Austrasie, sous le nom de Sigebert III. Cunibert devint son précepteur, et le duc Adalgise gouverneur du royaume et maire du palais.

Dagobert ne pouvait rentrer à Metz sans y retrouver ses meilleurs souvenirs. Tout ce qui restait en lui de généreux s'émut au fond de son âme. Nantilde n'avait jamais élevé la voix pour se plaindre. Notburge grandissait en beauté comme en grâce sous l'aile maternelle. Pendant les fêtes du couronnement de Sigebert, Nantilde s'enferma pour pleurer. Les cris du peuple, les acclamations des soldats frappaient sur son cœur autant de coups douloureux. Tandis que les vins exquis de la Moselle remplissaient les hanaps, et qu'on élevait Sigebert sur le bouclier paternel, une femme pleurait dans le vaste palais de Brunehilde et une enfant demandait :

« Quand donc reviendra mon père ? »

II

LA REINE NANTILDE

Malgré leur désir d'avoir un souverain, et et l'acceptation de Sigebert comme héritier de la couronne d'Austrasie, les habitants de Metz n'en blâmaient pas moins le roi Dagobert de sa conduite privée. Les grands et les soldats s'inquiétaient plus des questions d'hérédité et de gouvernement que le peuple proprement dit. Celui-ci comprenait une seule chose dans l'intronisation du fils de Ragnetrude : la consécration de la déchéance de Nantilde ; et Nantilde était sa reine à lui, sa protectrice, sa nourricière, son bon ange. Les femmes éprouvées par une grande douleur comme la sœur de Landrégésile, se jettent dans la charité comme dans un port de salut, Leur âme brisée se dilate en tendresse pour les malheureux, en dévouement pour l'infortune. Loin de nourrir stérilement leur souffrance, elles la fécondent. La perte d'un espoir terrestre élève plus haut leurs regards et leurs désirs ; le vide du présent leur fait souhaiter les biens qui ne trompent pas, et leur tendresse méconnue double leurs aspirations vers l'éternel amour.

Nantilde souffrit en héroïne et en chrétienne. Elle ne regretta pas la splendeur du trône, elle pleura l'oubli de l'époux, et s'attrista de l'avenir de Notburge, dont la disgrâce suivrait sans nul doute la sienne. Dès lors elle voulut donner à sa fille des vertus assez solides pour lutter contre les difficultés de la vie. Elle l'accoutuma à l'activité, à la sobriété ; elle la voulut simple comme une fille du peuple, laborieuse comme si de son travail dépendait le pain de sa journée. Mais en même temps elle remplissait

ses petites mains pour l'aumône et quand les malheureux répétaient à la reine qu'ils demanderaient à Dieu du bonheur pour elle, Nantilde répondait :

« Priez-le de rendre ma fille heureuse ! » Chaque matin la jeune souveraine d'Austrasie assistait aux offices, non dans son palais, mais à l'église commune. Quand elle sortait, les affligés, les mendiants, les malades s'avançaient sous le porche, lui demandaient un secours, un remède, une bénédiction. Nantilde vidait son aumônière, indiquait l'heure de son audience, promettait une visite chez les paralytiques, et le peuple répétait sur son passage :

« Bénie soit la reine dont la beauté fait croire au ciel ! »

Rentrée au palais, Nantilde enseignait à sa fille la composition de breuvages bienfaisants, d'onguents salutaires, de vins aromatisés destinés à ranimer les forces des vieillards. Elle tenait un grand nombre de secrets d'un moine à qui la pieuse Radegonde les avait elle-même transmis. Il n'existait guère de médecins à cette époque ; les femmes exerçaient par bonté l'art des docteurs et des mères ; cette coutume durait encore sous les croisades. La science manquait sans doute à ces femmes compatissantes, mais elles possédaient la foi vive, l'ardente charité, et nous ne sommes pas surpris de voir la guérison tomber des belles mains des reines qui ne dédaignaient ni les lépreux, ni les pestiférés. Leur générosité relevait le courage des malades ; le miracle venait de leur sacrifice ; et mot : « *Je te touche, Dieu te guérisse !* » renfermait tout le mystère des prodiges opérés.

Je te touche ! moi, la reine ! moi, jeune, belle, puissante, je pose sur ton corps gangrené mes doigts délicats, sans crainte de la contagion. Cesse donc de te regarder comme un maudit ; que la foule comprenne que ton contact est sans danger. Je te touche ! En même temps, je te dis de prier, et je prie avec toi. Tu guériras : déjà ton âme s'apaise ; tu guériras, je le désire, je le veux !

– Et le malade se courbait sous la main royale, buvait le cordial préparé dans l'officine du palais, et rentrait dans son logis l'âme rassérénée, attendant réellement le prodige annoncé.

Nantilde enseignait à Notburge la charité qui se donne, se répand, se prodigue, avec l'ingéniosité persévérante du cœur. Chaque matin, après

avoir pris un frugal repas, Notburge suivait Nantilde dans une salle garnie de métiers à tapisserie, de grandes tables sur lesquelles s'entassaient des morceaux d'étoffes variées, depuis le brocard et les soieries d'Orient jusqu'à la laine grossière des sayons du serf. Les machines à tisser s'alignaient le long des murailles ; sur de petits meubles, dans des corbeilles et des coffrets, les fils d'or et d'argent, les paillettes de métal, les cabochons presque natifs, les cristaux de roche et les perles s'entassaient avec une prodigalité royale. Bientôt accouraient les cousines de Notburge, Beuve et Dode², puis les deux filles d'Itta³ et de Pépin de Landen, Begga⁴ et Gertrude⁵, Laudrade⁶, nièce d'Arnould, et Galeswinthe ses amies, Tout cérémonial était banni entre les mères comme entre les enfants. Les jeunes filles s'aimaient comme des sœurs, et partageaient successivement leurs jeux et leurs études. On eût pris le palais messin pour une docte école de jeunes vierges, tant il y régnait de calme sérieux, de labeur assidu, de joie sereine. Les enfants causaient à demi-voix, assises autour d'un immense métier, enfilant la soie brillante, fixant par le nœud du fil d'or la paillette précieuse, semant de fleurs aux teintes variées les canevas de toile et les étoffes du Levant. Parfois l'une d'elles racontait une légende, ou la voix de Notburge s'élevait pour chanter une hymne sainte, tandis qu'une de ses compagnes l'accompagnait d'une sorte de harpe.

Plus d'une fois, Notburge devint triste en écoutant Gertrude et Begga parler de la tendresse de leur père. La jeune princesse se sentait orpheline, et, jetant un long regard sur sa mère, se disait que, sans elle, elle serait seule au monde. Pendant ce temps, Nantilde cousait de chauds vêtements pour les pauvres, enseignant le tissage aux suivantes, ou fixait des escarboucles sur les étoles ou les chapes gaufrées d'or. Certes, qui fût entré dans cette salle remplie de travailleuses actives comme des abeilles, se fût cru plutôt dans quelque saint moustier que dans le palais d'une souveraine, et Cunibert et Arnould, dans leurs visites, ne manquaient pas de dire aux jeunes filles :

« C'est ainsi que la Vierge enfant, enfermée dans le temple de Jérusalem, travaillait la laine et filait la pourpre entre ses sept compagnes. »

Rien de charmant, comme le groupe formé par Notburge et ses amies. Représentez-vous ces enfants brochant au même métier ; leur visage respirant l'ingénuité, et cette gaîté douce née du cœur plus que de l'esprit.

Les hautes fenêtres laissent passer, à travers les châssis de soie transparente, une lumière doucement tamisée. Des fleurs placées dans de grands vases répandent leurs parfums, quelques oiseaux privés traversent la salle, tandis que le lévrier favori de Nantilde mordille le bas de sa robe violette. Les costumes de la reine et des jeunes filles sont simples, collants, à plis droits ; les cheveux nattés de perles ou liés de bandelettes retombent de chaque côté du visage ; le voile qui les recouvre donne quelque chose de monacal à tous ces visages recueillis. Ni la reine, ni sa fille, ni ses compagnes ne rougissent de se livrer à des travaux que dédaignerait aujourd'hui plus d'une mince bourgeoise ; et l'une des heures où Nantilde se sentit le plus heureuse, et sa fille le plus fière, fut celle où l'enfant de Dagobert, le *Salomon des Francs*, revêtit une robe tissée par elle,

Quand la cloche des repas sonnait, les métiers s'arrêtaient à la fois ; on serrait les navettes, on pliait les étoffes, on fermait les coffrets ; puis on passait de la salle au péristyle. Notburge et ses amies couraient l'une à l'office, l'autre dans les cuisines, celle-ci au fruitier ; puis revenant les bras alourdis par les paniers de vivre, les dons de toutes sortes, retenant du pan de leur robe les présents de pain et de linge, elles arrivaient, le sourire aux lèvres, vers les affamés et les enfants demi-nus. Présentant à un l'écuelle de soupe fumante, à l'autre la tranche de venaison, tendant au vieillard la coupe de vin aromatisé, à la jeune mère les langes de laine, elles disaient à tous des mots charmants et naïfs, déguisant l'aumône par la grâce avec laquelle elles l'offraient. En revêtant l'orphelin de chauds habits, elles n'oubliaient pas de l'embrasser ; en remettant des remèdes à l'infirme, elles l'assuraient de sa guérison prochaine. Et quand ces gens venus affamés, frileux, souffrants, baignaient leurs mains de larmes de reconnaissance et portaient à leurs lèvres les robes des jeunes vierges, celles-ci se reculaient presque honteuses, et plus d'une fois Notburge attendrie cacha dans le sein de Nantilde les pleurs d'une modestie angélique.

Pendant les heures données à la prière, à la charité, la reine des Francs sentait moins son intime souffrance. La maternité la consolait de l'abandon de l'époux ; elle unissait dans son âme le *Fiat* de la résignation au *Benedictus* de la joie.

Les portiques se dépeuplaient lentement, le silence régnait de nouveau dans les cours aérées. Notburge, avant de quitter ses amies, les embrassait tendrement ; puis elle suivait Nantilde dans son oratoire. C'était l'heure de la prière, de l'enseignement, l'heure de Dieu. La reine prenait des feuillets de velin attachés l'un sur l'autre, et revêtus par l'orfèvre Eligius de plaques d'or finement émaillées. Elle ouvrait l'Évangile, et lisait d'une voix lente des versets dont elle expliquait le sens à l'enfant attentive.

Elle ajoutait : Tu souffriras, car tu es femme, et notre fardeau dépasse celui des hommes ; mais les larmes de la résignation sont recueillies par les anges et forment les diadèmes de perles des élus. Les méchants te persécuteront, tes amis te trahiront peut-être. qu'importe ! le ciel est le prix de la lutte, il n'est point de vertu sans martyre. Souffre jusqu'à l'angoisse, jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Ne maudis personne ! Jésus fut honni, flagellé, crucifié sans se plaindre. Garde ton âme pure comme le lis, comme la toison des agneaux, comme la neige fraîchement tombée. Porte ton cœur dans tes mains ainsi qu'un vase fragile, et s'il faut mourir pour le garder dans sa fleur virginale, meurs, Notburge ; la phalange des saintes t'accueillera là-haut. »

L'instruction finie, Nantilde agrafait les fermoirs du livre, le présentait aux lèvres de l'enfant, puis le remplaçait sur le prie-Dieu.

La reine et sa fille se dirigeaient alors vers une salle appelée la *Bibliothèque* ; ce nom paraîtrait aujourd'hui bien peu justifié, car on ne voyait dans cette pièce qu'une étroite vitrine garnie de rouleaux ; puis, dans un casier, des feuilles de vélin, et sur une table couverte d'un tapis oriental, des vases remplis d'azur, d'or et de carmin.

Nantilde consultait la clepsydre, frappait sur un timbre, et un homme, enveloppé d'une robe monastique, entrait dans la bibliothèque par une porte donnant sur le corridor de la chapelle. Presque au même moment, Begga, Gertrude, Galeswinthe, Dode, Landrade revenaient, s'asseyaient sur de hauts sièges, préparaient leurs pinceaux, et sous l'inspection de Pépin de Landen et du diacre qui leur enseignait l'écriture, elles continuaient la copie d'un des rouleaux que Nantilde déployait devant elles. Les fines miniatures naissaient sous leur main habile ; au milieu des fleurs épanouies, des branches de feuillages, s'irradiaient des figures de saintes, empruntant tout

naturellement la ressemblance de l'une d'elles ; et dans nos plus anciens manuscrits français on retrouve le doux visage de Notburge, couronné d'avance par ses amies du nimbe d'or des bienheureuses.

Après deux heures de ce travail, Nantilde ordonnait de ranger les copies. Un labeur plus prosaïque, mais non moins utile, allait occuper le temps de Notburge. A cette époque, les femmes de haute condition ne rougissaient pas de descendre à des détails d'intérieur trop méprisés de nos jours. Afin d'avoir la main remplie pour l'aumône, Nantilde ne souffrait aucune dilapidation. Elle comptait dans l'*horreum*, avec le garde-magasin, les *dolia* d'huile du Midi, surveillait les conserves de viandes salées, les provisions de miel, de raisin ; veillait sur les celliers riches de vin et d'hydromel, et s'assurait que l'intendant de bouche ne tourmentait pas trop les jeunes gens enlevés à leurs familles par une sorte de réquisition forcée, afin de compléter le service des cuisines royales. Nantilde allait plus loin. La Bible nous apprend que les filles du roi David pétrissaient des gâteaux de farine ; Notburge apprit de sa mère à préparer des mets délicats, et à joindre des raffinements de la cuisine romaine aux naïves préparations des Gauloises. Car les femmes, exclues à Rome du service de la table, s'en occupaient activement chez les Francs. Les progrès de Notburge furent rapides, et lorsqu'elle le constatait, elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle aussi, au temps de son union heureuse, se réjouissait de servir à son jeune époux un mets nouveau préparé par ses mains. La tradition de la science culinaire des filles de France devait se perpétuer même sous la race suivante, et la légende rhénane raconte que Karl le Grand, égaré dans une forêt et recevant l'hospitalité dans une cabane, reconnut sa fille Emma, qu'il avait chassée après son mariage secret avec Eginhard, à la façon dont elle lui accomoda un plat de venaison.

Notburge recevait donc de sa mère une éducation complète. La fille de Dagobert savait pétrir le pain du pauvre, aromatiser le vin, garder savoureux les fruits du verger au milieu de l'hiver, tisser d'humbles vêtements, broder des habits sacerdotaux, copier, enluminer des manuscrits, et parler avec une rare élégance la langue latine et la langue germane. Cette dernière seule était employée à la cour. On prêchait le peuple en latin, parce qu'il ignorait le tudesque. Des ruines du latin, de quelques mots celtiques et germanes se

forma plus tard la langue romaine. A partir de 843, le tudesque ne se parla plus qu'en Allemagne et le latin prévalut dans la France occidentale. On en trouve la preuve dans le traité conclu entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, dont le serment fut prêté dans les deux langues : le tudesque pour les Allemands, le roman pour les Francs.

Tous les pères, fussent-ils rois, auraient pu se montrer fiers de ses vertus. Dagobert seul les ignorait encore. Mais ce qu'il ne put s'empêcher d'apprendre, ce fut le culte des Austrasiens pour sa femme et sa fille. La vénération du peuple pour elles lui causa une sorte d'irritation ; elle protestait contre sa trahison et son oubli. Aussi Dagobert oubliat-il dans le vaste palais de Brunehild l'épouse délaissée, l'enfant presque orpheline, et tâcha-t-il d'étourdir ses remords en multipliant les fêtes du couronnement de Sigebert, fils de Ragnetrude. Pendant ce temps, Nantilde pleurait et répétait à Notburge :

» Prie, toi qui es un ange, prie sans relâche pour notre seigneur Dagobert. »

Pendant que ces deux créatures délaissées s'en remettaient au Dieu de toute misère pour les soutenir et les consoler, les cris de joie des bardes et des scades, les clameurs du peuple, les applaudissements des soldats, les heurts des lances sur les boucliers, les hymnes religieux et nationaux retentissaient autour des murs et dans l'intérieur de la ville. On avait élevé Sigebert sur le pavois ; l'enfant, tremblant du haut du bouclier paternel, trouvait dans l'empressement du peuple plus de menace que de flatterie. Dagobert ne le quittait pas, mais Sigebert, peu accoutumé à son père, cherchait de préférence le regard de son tuteur. Transporté de sa paisible demeure d'Aquitaine dans cette cour soldatesque, troublé par la vue des Germains à demi sauvages, et des Francs qui ne paraissaient guère moins, l'enfant cherchait des bras de femme pour s'y jeter avec abandon. La cérémonie de son couronnement terminée, il poussa un soupir de soulagement et répéta en se jetant dans les bras de Pépin ;

« Emmenez-moi ! emmenez-moi ! »

Dagobert embrassa l'enfant, qui se prêta mal à ses caresses. Le monarque devint songeur.

» Ce fils, à qui j'ai tant sacrifié, serait-il ngrat ? » murmura-t-il. Cette pensée assombrit le visage du roi. Il se souvint d'une autre enfant, la première qui eût balbutié le nom de « père » à son oreille. Celle-là, il ne la cherchait point pour la couvrir de baisers. Victime innocente de ses passions égoïstes, elle restait isolée, elle, fille légitime d'une reine, tandis que le fils de la concubine recevait les précoces honneurs de la royauté. Et cependant, tout dans la ville de Metz et le palais d'Austrasie rappelait à Dagobert des souvenirs dont la puissance et le charme l'envahissaient progressivement. Pour s'y abandonner davantage, il quitta Landrégésile, Arnoul et Pépin ; puis marchant avec lenteur, retrouvant à chaque pas des traces mal effacées, il regagna le palais Brunehilde. Au lieu d'entrer par la grande porte, il choisit une issue cachée par les massifs de verdure. L'ombre et le silence envahissaient les allées, les oiseaux chantaient leurs notes adoucies et plus lentes, et la nature prête à s'endormir répandait à pleines mains ses grâces dernières.

En ce moment, Pépin de Landen, tenant par la main le petit roi de Metz, descendait les degrés du perron ; l'enfant, las du cérémonial, avide de mouvement et de liberté, quitta son tuteur et s'élança sur la pelouse où paissait un cerf d'une entière blancheur. Le gracieux animal portait au cou un collier de filigrane d'or, dont les pierres habilement serties par Eligius, formaient le nom de Notburge. Pendant une chasse faite jadis par le roi Dagobert, une biche ayant été tuée près de la grotte où elle nourrissait son faon, le prince prit ce dernier vivant et l'apporta dans le berceau de Notburge. On eût dit que la douce bête gardait le souvenir de la scène de meurtre qui venait de se passer dans la forêt, car elle bramait plaintivement, et des pleurs roulaient dans ses yeux presque humains. Notburge jeta ses bras potelés autour du faon et s'endormit la tête sur son cou. A partir de cette heure, le faon ne quitta guère la petite princesse. Il jouait avec elle, répondait à sa voix, pliait les genoux pour la recevoir sur son dos comme un coursier docile. Qui voyait Francus, le cerf de neige, savait que Notburge était près. En effet, au moment où le petit Sigebert, charmé de la grâce et de la blancheur du cerf, jouait près de lui sur le gazon, une voix argentine appela dans le fond du jardin :

– Francus ! Francus !

Le cerf tourna la tête du côté d'où venait la voix, et bondit à travers les allées. Sigebert, ne voulant pas si tôt se séparer de son ami, courut à la suite de Francus. L'enfant se flatte de pouvoir l'atteindre : tantôt il l'aperçoit et précipite sa marche, tantôt il le perd de vue, et double, pour le retrouver, la vitesse de sa course. Entraîné par son désir enfantin, lancé sur une pente rapide, Sigebert voit trop tard que le talus qu'il descend conduit à un large bassin... Il tente de se retenir à quelques touffes de fleurs ; les tiges se brisent sous ses doigts, il roule et tombe en poussant un cri d'angoisse...

Ce cri, Pepin de Landen le distingue à peine, et n'en devine point le sens terrible ; mais Notburge comprend cet appel plein de terreur, cette plainte d'agonie... Elle se précipite vers le bassin, voit flotter sur l'eau le pan d'une tunique, se penche, vers le bord, allonge les bras, et multiplie des efforts inutiles pour attirer vers elle l'enfant qui va périr...

Tout à coup, une inspiration illumine son cœur : elle appelle Francus, se retient à ses bois, le fait descendre dans le bassin ; le cerf prend pour un jeu cette volonté de sa maîtresse, il nage, et Notburge étendant une de ses mains vers Sigebert, tandis que de l'autre elle se campronne aux andouilliers, saisit le fils de Ragnetruide au moment où l'abîme allait se fermer sur lui.

Francus aborde sur l'autre rive. Le premier mouvement de Notburge fut de remercier Dieu d'avoir permis qu'elle sauvât cette jeune vie, et le second une curiosité tendre pour l'enfant qu'elle tenait sur son cœur. Il avait les yeux bleus comme elle, comme elle aussi de blonds cheveux. En roulant leurs anneaux sur ses doigts, la princesse se demanda :

– De qui peut-il être fils, celui dont le fer n'a jamais touché la chevelure ?

Comme une mère attentive, Notburge enlève à Sigebert ses vêtements alourdis par l'eau, et l'enveloppe dans un pan de sa robe bleue.

Pendant que cette scène se passait avec une rapidité dont le récit ne saurait donner une idée, Dagobert continuait sa promenade dans l'immense jardin où tant de fois il avait erré, tenant dans sa main la main de Nantilde. Il lui jurait alors une éternelle affection ; et depuis... à quel parjure ne s'était-il pas abaissé ? Avec quel cynisme n'affichait-il pas l'infidélité qui brisait le cœur de sa femme légitime ? Pouvait-il cependant comparer l'angélique Nantilde à l'ambitieuse Ragnetruide ? au mépris de quel lien sacré n'avait-il point contracté une union boiteuse ? de quels semblants de

légalité ne marquait-il point une honteuse polygamie ? Mais à quoi bon ces regrets, ces souvenirs ! Il devait boire le vin amer du calice que lui-même avait versé... L'âme de Dagobert s'assombrit de plus en plus ; l'avenir, qu'il voyait jadis si vaste pour son ambition, si glorieux pour la renommée, lui montrait des peines secrètes dont nulle conquête, nul plaisir, ne le pourraient consoler. Il songeait à mille choses douloureuses, et marchait le front baissé près du grand bassin. Tout à coup, à quelques pas, il aperçoit une ravissante enfant berçant Sigebert sur ses genoux... Le petit roi riait demi-vêtu dans les bras de sa compagne ; ses mains mignonnes s'attachaient aux tresses de sa chevelure, et sa bouche posait sur sa joue penchée vers lui de retentissants baisers. Couché près de sa maîtresse, Francus léchait doucement les pieds nus de Sigebert.

En face de ce groupe, le roi s'arrêta muet de surprise, suffoqué de joie, le cœur gonflé d'une émotion puissante. Il comprit qu'il devait à Notburge la vie de son fils : à Notburge, l'enfant négligée, presque méconnue. Le premier mouvement de Dagobert fut de s'élancer vers les enfants ; au bruit qu'il fit, le cerf se dressa sur ses jambes avec inquiétude, et Notburge se leva, tenant Sigebert serré sur sa poitrine. Mais quoiqu'il y eût longtemps que son père eût quitté l'Austrasie, la jeune fille le reconnut tout de suite, et, chargée de son précieux fardeau, courut se jeter dans ses bras.

– Ah ! s'écria-t-elle, que la guerre vous a longtemps retenu loin de nous !

Le monarque comprit avec quel soin délicat Nantilde défendait l'intégrité de l'honneur paternel, et il envoya une bénédiction à la reine. Dagobert couvrait de baisers Notburge et Sigebert, et le petit roi de Metz, les doigts passés dans la belle barbe blonde de son père, riait tantôt au souverain et tantôt à Notburge.

– Ma fille, dit enfin le roi, je ne m'expli— que pas comment cet enfant...

– Un miracle m'a permis de lui sauver la vie... Il venait de tomber dans le bassin... Francus est de moitié dans ce bonheur et ce courage... Quel beau petit ange ! quel dommage s'il eût péri...

– Il me sera deux fois cher puisque tu me l'as rendu...

– Vous paraissez beaucoup l'aimer ! demanda Notburge.

Sigebert se tourna vers la jeune fille.

– Il m’aime sans doute, puisqu’il est mon père... Tu ne sais pas encore mon nom ? je suis le petit roi de Metz...

– Le roi de Metz ! répéta Notburge.. le fils du roi ?... Je ne comprends pas...

– Et tu n’as pas besoin de comprendre, ma fille, dit une voix douce.

Dagobert se recula en voyant paraître Nantilde. La reine regarda profondément Dagobert.

– Vous eussiez pu, dit-elle, laisser à leur solitude deux femmes exilées de votre cœur ; et surtout épargner à Notburge la vue de cet enfant qu’elle ne sait comment nommer.

– Cet enfant ! dit Dagobert en s’approchant de Nantilde, Dieu même l’a mis dans ses bras. que faire ? que dire désormais ? quelles raisons donner à Notburge pour expliquer notre séparation.. Notburge ! qu’elle paraît douce et belle ! et que son visage est bien le reflet du vôtre ! Que je la voie encore et que je vous regarde, vous, Nantilde, pour remplir davantage mon cœur de regrets éternels.

La reine garda le silence.

– Vous ne pouvez me pardonner, je le sais, reprit Dagobert, et cependant je trouverais à mes fautes sinon des excuses, du moins des palliatifs... Je le sens à cette heure, pour avoir dénoué le lien qui nous unit, je n’ai jamais cessé de vous vénérer, de vous chérir...

– Gardez assez le souvenir du passé pour ne l’évoquer jamais, répondit Nantilde à voix basse ; embrassez votre fille, et quittons-nous sans retour. Si votre fils doit revenir dans ce jardin, Notburge s’abstiendra d’y paraître.

La reine prit la main de la princesse.

– Fais tes adieux à ton père ! dit-elle d’une voix étouffée.

– Le quitter si tôt ! quand je ne l’ai pas vu depuis de longues années... Voulez-vous donc continuer la guerre, mon père chéri ! ne vivrez-vous plus désormais entre votre femme et votre enfant !

Dagobert posa sa main sur le bras de Nantilde.

– Dieu nous parle par cette bouche innocente, dit-il.

– Vous oubliez Ragnetruide, dit amèrement la reine.

– Ce que j’oubliai, dans une heure de folie, c’est que vous êtes la plus noble des femmes... Je le confesse, repentant, humilié... si vous pouvez me

pardonne, je quitte la Neustrie, je reste à Metz entre vous et Notburge... Si la femme en vous est trop fière pour ne plus se souvenir de son injure, que la mère plaide ma cause... gardez un père à votre Notburge bien-aimée...

Nantilde regarda sa fille.

D'un geste caressant la princesse s'attachait au bras du roi ; en voyant que Nantilde se taisait, Dagobert se dégagea de l'étreinte de Notburge.

– Mère, il va partir ! s'écria la princesse, dis-lui donc de rester !

Nantilde pâle et défaillante, pensant que cette heure fixait à jamais son époux près d'elle ou l'éloignait sans retour, pardonnant comme une chrétienne et souffrant comme une femme blessée au cœur, poussa doucement sa fille dans les bras du roi, et posa la main sur le front de Sigebert, comme si elle l'adoptait et le faisait sien.

– Vous êtes une sainte ! murmura le roi. Et une larme de brûlant repentir tomba sur la main de la reine.

Celle-ci prit Sigebert et le roi s'appuya sur l'épaule de Notburge.

Quand Pépin de Landen, qui cherchait son pupille, rencontra la famille royale, il poussa un cri de joie.

– Tu vois un miracle de sa grâce ! dit le souverain en montrant Nantilde.

A partir de ce jour l'union la plus complète régna entre les deux époux. Le fils de Ragnetrude disgraciée devint le frère de Notburge. Dans son enchantement de retrouver Nantilde affectueuse comme autrefois, dans son orgueil d'être l'époux d'une créature dont le nom paraissait synonyme de dévouement et de vertu, le roi voulut que toute la cour participât à sa joie, et multiplia les fêtes dans lesquelles il voulait que la modeste sœur de Landrégésile parût vêtue avec une rare magnificence. Nantilde préférait les mystérieux bonheurs à l'éclat de ces réceptions ; mais elle osait à peine le dire à Dagobert, et il fallut que sa santé lui rendît impossibles les longues veilles, et les courses journalières, pour qu'elle le suppliât de lui laisser prendre quelque repos. Le roi s'y prêta d'autant plus aisément que l'état de souffrance de Nantilde faisait présager une seconde maternité ; mais il ne se priva guère des festins auxquels ne présidait plus la reine. Les seigneurs de sa cour avaient intérêt à le jeter dans une voie de dissipation., pour ne pas rire des sages conseils d'Arnould, de Pépin et d'Adalgise.

Pendant que la reine restait dans son appartement, Dagobert chassait avec les comtes, les ducs et les princes ses leudes. Parfois leurs sœurs et leurs filles se mêlaient à ces plaisirs. Dagobert entraîné de nouveau par des conseillers dangereux, enivré de flatteries, s'abandonnant sans frein aux rêves de son imagination, négligea au bout de quelques mois cette Nantil dévouée à toutes les tristesses de l'abandon, à toutes les humiliations de son caprice. Bientôt, au mépris de toute pudeur, il ne craignit point d'afficher ses préférences pour la belle Wulfégonde. Il ne manquait jamais de lui offrir en hommage la hure du sanglier tué par lui ou le pied du cerf percé de sa javeline. Wulfégonde acceptait orgueilleusement les marques de la faveur royale. La pensée de Nantilde ne refrénait pas ses ambitieux désirs. Elle savait, qu'à cette époque à demi-barbare, la royauté pouvait au gré du maître couronner passagèrement tous les fronts ; les divorces passés présageaient les divorces futurs : mais Gomatrude et Regnetrude, pour avoir été répudiées, n'en avaient pas moins été reines ! L'adresse de Wulfégonde lui suggéra le meilleur moyen à employer pour garder son empire sur Dagobert ; elle le traita moins en maître qu'en égal, et lui dicta ses volontés au lieu d'en recevoir des ordres. Quand elle sentit sa puissance, elle changea de tactique, feignit la tristesse, et tomba dans une préoccupation dont la présence du roi- la tirait à peine. Elle refusa de présider les festins et d'assister aux chasses, elle qui les dirigeait jadis avec une virile audace. A toutes les questions que lui adressa Dagobert sur la cause de ses chagrins, elle répondit par des pleurs.

« Vous manquez de confiance envers moi, dit le prince ; ne suis-je donc rien pour vous ?

– Et que pouvez-vous être ? » demanda Wulféconde.

Dagobert comprit la portée de ce mot mais le vertige le prit, et il ajouta :

« Que voulez-vous ?

– Régner, répondit Wulfégonde, un an, un jour, qu'importe ! avec ou sans autorisation des évêques, pourvu que je sois reconnue par les leudes, et sinon avec l'anneau, du moins par le sou et le denier.

– Et comment paierez-vous le sacrifice que vous m'imposez ?

– En l'acceptant. »

Dagobert serra sans parler les mains de Wulféconde.

Encore une fois, Nantilde serait immolée ; mais cette fois, pressé par la haine jalouse de l'Austrasienne il ne quitterait plus la reine, il la chasserait... Sans daigner se souvenir que Nantilde serait bientôt mère, sans se rappeler ses derniers serments de tendresse, avide de prouver à Wulfégonde le degré d'une passion qu'elle mesurerait aux tortures infligées à sa rivale, Dagobert entra le lendemain dans l'appartement de Nantilde, et lui dit d'une voix glaciale.

« Votre santé décline de plus en plus ; les médecins conseillent un changement de résidence ; il nous a semblé que la maison royale d'Epinay vous serait spécialement agréable ; votre piété se réjouira du voisinage de la chapelle des saints martyrs...

– Quand partons-nous ? demanda la reine, à qui la pensée d'arracher Dagobert aux séductions de Wulfégonde rendit un sourire heureux.

– Vous quitterez Metz demain, sous la garde d'Andrégesile.

– Et vous, sire, vous...

– Les soins du gouvernement me retiendront ici quelque temps encore. »

– . Nantilde baissa la tête.

« Notburge et moi nous serons prêtes demain.

– Je n'ai point dit que Notburge me quitterait...

– Vous me sépareriez de ma fille ?

– Vous avez joui de sa compagnie pendant de longues années, laissez-moi quelque temps sa présence.

– Sire ! Sire ! mon époux, mon seigneur et mon roi ! décidez de ma vie, faites ce qu'il vous plaît de votre servante ; mais ne m'enlevez point Notburge ! c'est une enfant délicate et timide, elle languira et mourra loin de sa mère... Au prix de mon bonheur perdu, laissez à Notburge sa mère... »

La reine venait de glisser sur les genoux, elle élevait vers le roi ses mains suppliantes, et s'attachait désespérément à son manteau ; mais, loin d'attendrir Dagobert, les supplications de Nantilde lui causèrent une irritation violente.

« La femme doit obéissance à son époux, répondit-il, et la sujette à son roi !

– Je puis bien demander grâce et pitié ! s'écria la malheureuse femme ; la prière et les pleurs ne sont pas interdits aux plus viles esclaves... Vous me

chassez de ce palais comme Abraham chassait Agar de sa tente. soit ! mais que comme elle j'emporte au moins mon enfant ! Laissez-vous attendrir cette fois, la dernière. Ma fille ! ne me séparez pas de ma fille !

– Ma résolution est immuable, » répondit le roi.

Dagobert repoussa Nantilde, qui tomba lourdement sur le sol ; quand elle reprit ses sens, ses femmes seules étaient près d'elle.

Nantilde envoya chercher Pépin de Landen. Elle espérait que l'ancien maire du palais garderait encore quelque influence sur l'esprit du roi. Mais le crédit de Pépin diminuait à mesure que le monarque s'éloignait du chemin de la justice. Dagobert fuyait cet ami intègre, cette conscience vivante. Depuis deux mois surtout, il affectait de le tenir à distance. Mais en dépit de cette quasi-dis-grâce, Pépin, apprenant l'exil de Nantilde, ressentit une indignation généreuse dans laquelle il puisa le courage de lutter contre le cruel despotisme du roi. Sans s'effrayer de la colère dont il allait inévitablement amener l'explosion, il pénétra dans le cabinet de Dagobert, et, après s'être excusé de cette liberté :

« Je fais appel, sire, à l'amitié que me témoignait Clotaire le grand, à la confiance dont vous daignâtes m'honorer vous-même, vous, mon pupille et mon roi ! Si mes cheveux ont blanchi à votre service, si mes travaux et mes veilles n'eurent d'autre mobile que votre gloire, que Votre Sérénité me permette de vous supplier de garder ici la mère des pauvres, le modèle des épouses, l'exemple des mères ; ou, si vous exigez qu'elle s'éloigne, laissez Notburge la suivre où vous lui ordonnerez d'aller !

– Il faut que je me souvienne bien du temps de votre tutelle et du zèle que vous déployâtes à mon service, pour ne point châtier aujourd'hui cette intervention maladroite. La reine partira demain pour Epinay. Je garde Notburge près de moi, provisoirement. A quoi sert à la reine cette pitié si vantée, si elle ne sait se résigner ?

– Le sauveur repoussa le calice, répondit Pépin ; puis il ajouta : Un jour, Nathan le prophète parut devant le roi David, pour lui reprocher son injustice ; j'ose dire au *Salomon des Francs* que ses passions le flétriront après l'avoir dominé, et qu'un monarque doit à son fils un héritage pur de taches de sang et de souillures de boue. Vous châtierez, s'il vous convient, ma hardiesse ; vous me bannirez comme la reine, vous me ferez mettre à

mort, comme Gaukil dont j'occupai la place... Je n'ai plus le loisir de songer à ma sauvegarde personnelle, quand il s'agit de l'honneur et de la vie de ma souveraine, ni de défendre mes intérêts, lorsque votre gloire se trouve en jeu. N'abaissez pas votre caractère par des faiblesses indignes, ô mon maître ! Et à l'heure où s'effaçait le nom de Ragnetruide de la mémoire du peuple, ne le faites pas revivre avec la scandaleuse faveur de Wulfégonde...

– Assez ! dit le roi, dont le regard étincelait de colère, assez ! tu sais trop de quoi mon courroux me rend capable... Tout pliera sous ma volonté, la reine la première, toi ensuite ; Landrégésile accompagnera Nantilde, et tu resteras ici...

– Suis-je prisonnier ? demanda Pépin.

– Tu me deviens suspect » répondit le roi.

Pépin quitta Dagobert la mort dans l'âme. Il rencontra Notburge au moment où elle entra dans la bibliothèque :

« Priez ce soir ! dit-il, un grand malheur vous menace... »

Dès le lendemain, une basterne fut attelée de grands bœufs fauves ; on y plaça les bagages de la reine. Nantilde et Notburge étaient gardées chacune dans son appartement.

Quand tout fut prêt, Landrégésile pénétra chez sa sœur.

« Montre-toi forte dans l'épreuve, » dit-il.

Nantilde prit le bras de son frère, détacha un crucifix de la muraille, et descendit l'escalier. Arrivée en face de la cour, elle vit la basterne attelée, et frémit de douleur, comme si elle ne s'attendît pas à souffrir si tôt son martyre. Le roi parut, tenant Notburge par main.

Dites adieu à votre mère, fit-il d'une voix rude.

– Adieu ! répéta Notburge, puis-je donc rester si elle part ! Que deviendrai-je loin de mon ange gardien visible ? Vous êtes mon père, je vous respecte et je vous aime ! mais elle, m'a tenue lieu de tout quand vous restiez dans les camps.. J'ai grandi sous ses baisers ; j'appris d'elle la charité comme la prière... Où elle ira, j'irai...

Tremblant d'appeler sur la tête de sa fille la colère du roi, Nantilde attira Notburge près d'elle :

– Cela ne se peut, ma bien aimée, murmura la reine, cela ne se peut... Souffre en silence, de meilleurs jours viendront.. Prends comme dernier souvenir de ta mère ce livre d’Evangiles, lis et médite sans cesse les préceptes qu’il contient... Si Dieu ne nous rapproche pas sur la terre, ô ma Notburge chérie ! il ne manquera pas du moins de nous réunir dans le ciel.

La reine ôta de son cou un crucifix d’or, le passa à celui de Notburge, puis, s’arrachant aux embrassements de l’enfant en larmes, elle monta dans le chariot de voyage, Une dernière fois, au moment où le pas des bœufs ébranlait la basterne, Nantilde souleva les rideaux de cuir gaufré pour regarder sa fille agenouillée ; mais elle se recula vite, car à une fenêtre du palais elle venait d’apercevoir la triomphante Wulfégonde.

Un instant après, Dagobert entraînait sa fille dans son appartement privé, et brutalement lui annonçait son futur mariage avec l’Austrasienne.

– Ma mère est trop pieuse pour ne point vous avoir pardonné, dit Notburge ; je prierai Dieu pour que sa main ne s’appesantisse pas sur vous. »

Les noces de Wulfégonde et de Dagobert se célébrèrent bruyamment. Peu après, les créatures de la nouvelle reine remplacèrent les ministres et les conseillers du roi. Aveuglé par sa passion, Dagobert se soumit d’abord aux souhaits, puis aux caprices de cette femme impérieuse. Sa faiblesse dégénérant en lâcheté, il ne rougit pas de faire de Notburge la première de ses suivantes. La fille de Nantilde broda les parures de la rivale de sa mère, et prépara de ses mains royales les mets délicats qu’elle excellait à apprêter. Elle ne voyait plus qu’à de rares intervalles ses amies Begga, Gertrude, Landrade et Dode. Wulfégonde, l’impitoyable marâtre, s’acharnait après cette douce victime. Notburge ne se plaignit jamais. Elle espérait apaiser son père par sa résignation, et mériter à force d’obéissance, d’aller rejoindre Nantilde. Mais Dagobert, poussé par Wulfégonde, résolut de rendre cette séparation éternelle. Le jour où un envoyé, parti à franc-étrier d’Épinay, vint annoncer au roi la naissance d’un fils, le monarque fit mander Notburge et lui dit :

– Votre mère est morte en mettant au monde votre frère Clovis...

Désormais Notburge n’avait plus d’appui que Dieu seul, et le cruel mensonge de son père la rendait à l’avance orpheline, et la livrait sans

défense aux mains de son odieuse marâtre.

III

LE ROI SAMO.

Après le départ de Nantilde, Dagobert, à l'instigation de Wulfégonde, renouvela complètement sa maison. Les leudes soupçonnés de regretter la reine furent disgrâciés, dépossédés, bannis. Les créatures de la favorite couronnée occupèrent les emplois importants et disposèrent des faveurs royales. Les évêques indignés regagnèrent leurs sièges respectifs. Adalgise et Pépin restèrent cependant à Metz, l'un par dévouement pour Sigebert, l'autre par tendresse pour Notburge.

La situation de la jeune princesse devenait de jour en jour plus intolérable ; sa marâtre l'accablait d'humiliations, et ne craignait pas d'exiger d'elle le service d'une camériste. Notburge devait d'abord s'occuper de la parure de Wulfégonde, puis, mêlée aux servantes des cuisines, commander et préparer elle-même les plats de la table royale. La marâtre se réjouissait à la fois de l'abaissement de la fille de Nantilde et des lâches concessions d'un prince assez dominé par ses passions pour oublier les devoirs de la paternité.

Tandis que Pépin s'indignait de la conduite du monarque, Notburge conservait toute sa sérénité d'âme. Le cœur brisé par la mort de Nantilde, ployée sous un joug de fer, elle se trouvait forte et libre au pied du crucifix. Elle cherchait même un sujet de joie dans le genre d'occupations qui lui était départi. Sa présence dans la cuisine du palais, lui permettait de savoir le nombre et la quantité de provisions réservées et d'en disposer à sa guise.

Aussi, chaque matin, la cour s'emplissait-elle de pauvres auxquels la charitable enfant distribuait des aliments. Ils la trouvaient, sous ses humbles habits, aussi calme, aussi compatissante qu'aux jours où Nantilde lui enseignait la pratique de l'aumône. Dieu, qui voulait éprouver davantage cette âme, permit que Dagobert, dont le sommeil fuyait souvent les yeux, se mît un jour à la fenêtre du palais aux premières lueurs de l'aube. Il vit alors les estropiés, les mendiants se grouper lentement dans la cour proche des cuisines, et peu après Notburge paraître, portant des pains, des vivres, et les distribuant avec une grâce touchante. Loin de se sentir ému, Dagobert éprouva une des plus violentes colères de sa vie. Il manda sur-le champ sa fille, et lui demanda :

– M'expliquerez-vous d'après quels ordres vous dilapidez les provisions dont je vous confie la garde ?

– Je ne les dilapide point, répondit Notburge doucement, je les donne.

– Rien ne vous appartient ici ; l'ignorez-vous ?

– Le superflu des riches est la fortune du pauvre.

– Vous tenez ces belles maximes de gens ayant intérêt à vous induire en erreur, et qui vous ont enseigné à compter pour rien la volonté paternelle.

– Je les tiens de ma mère, une bienheureuse devant Dieu, une Reine devant les hommes.

– A l'avenir, souvenez-vous de cet ordre, Notburge : Vous ne distribuerez ni un pain ni un quartier de venaison à quelque mendiant que ce soit !

– Pardonnez-moi mon père, dit Notburge d'une voix pleine de larmes, je ne saurais promettre de vous obéir en cela... Quoi ! je verrais des mères sans pain, des enfants demi-nus, des vieillards débiles, et je ne pourrais les secourir !... Cette privation dépasserait mes forces... Habillez-moi comme la dernière de vos serves, faites-moi manger le pain des esclaves, je ne me plaindrai pas... Je me souviens seulement que je suis princesse, quand il s'agit d'exercer le plus grand droit de la royauté, celui de consoler et de secourir.

– J'ai commandé ! reprit le roi ; craignez que je châtie et sortez de ma présence. »

Notburge voulut baiser la main de Dagobert, mais celui-ci la repoussa, et la jeune fille courut tout en larmes s'enfermer dans la chambre de Nantilde

dont elle avait fait un oratoire. Puis tombant à genoux elle s'écria :

– Toi que le Seigneur a rappelée pour te couronner de gloire, toi qu'il m'a ravie trop tôt, et que je ne cesse de pleurer, ne vois-tu pas les angoisses de ta fille, et peux-tu les voir sans lui venir en aide ? Une femme astucieuse prend ta place et me ravale au rang des servantes... Poussé par ce mauvais génie mon père me retire sa tendresse et me menace de sa haine... O mère ! mère ! conseille, soutiens la malheureuse Notburge... »

Les sanglots de l'enfant éclatèrent ; la tête sur ses bras repliés, elle appelait Nantilde à son secours. Tout-à-coup, elle releva la tête :

« Ma mère va me répondre ! » dit-elle.

Notburge prit son livre d'Évangiles, afin de tenter l'épreuve appelée dans ce temps le *sort des saints*⁷, et ouvrant le volume, elle lut :

« *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* »

Elle inclina le front en signe d'obéissance, et quitta ce sanctuaire intime, l'âme remplie de force chrétienne.

– Je me plaignais de n'avoir pas d'ami ! murmura-t-elle. Humble et doux compagnon, tu me rappelles un temps trop heureux pour que je n'attache pas de prix à ta fidèle affection. »

ï Elle se promenait depuis une demi-heure dans les jardins, lorsque Pépin de Landen la rejoignit.

– Vous avez pleuré ? dit-il

– Et vous paraissez inquiet ? répondit-elle.

– Je le suis, mon enfant... A quoi bon tromper une âme énergique comme la vôtre ? Le malheur plane sur cette maison, et le glaive de la colère céleste la menace comme au temps de Chilpéric. Une nouvelle guerre expose le royaume à de graves dangers... Dagobert n'est plus le prince robuste et vaillant que ses soldats acclamaient par les armes... Sardanapale de la France, il s'endort au sein d'énervants plaisirs... Sa faiblesse ; double l'audace de ses voisins... Cette fois, ce n'est pas un égal qui lui envoie des défis orgueilleux, mais un ancien sujet, élevé par hasard sur le pavois.

– Son nom ? demanda Notburge.

– Samo.

– Il me semble l’avoir déjà entendu prononcer.

– Vous ne vous trompez pas ; Samo est ce marchand galle-romain qui vous vendait des soieries et des parfums.

– Lui, devenu roi, et roi dangereux ?

– Plus que votre père ne le soupçonne. Samo garde le souvenir d’une grave injure ; vous étiez trop jeune pour être jadis initiée à ces événements, je vous les raconterai en quelques mots. Samo naquit à Soignies⁸ et fut de bonne heure initié à la science des clercs. Bien qu’il ne voulût ni demander ni accepter d’emploi, il étudia le droit romain et apprit les divers idiômes de la Germanie. 11 commença fort jeune l’apprentissage du commerce, en surveillant une fabrique d’armes rendue promptement célèbre par la beauté de ses damasquinures. Il vendit d’abord ces armes en Italie, puis, grâce aux facilités que l’exarque de Ravenne lui donna pour entamer des négociations avec l’Orient, il ne tarda pas à y multiplier de fructueux voyages. Il ramenait des caravanes chargées de soieries, de bijoux et de parfums, entassait à bord de ses navires d’immenses richesses, puis il les revendait en France. Ces débouchés ne lui suffirent bientôt plus ; il étendit ses communications du couchant à l’aurore, et répandit jusqu’aux rives du Danube le commerce auquel il devait déjà une énorme prépondérance. Les fourrures du Nord le tentèrent ; il en obtint par des échanges ; peu à peu séduit par le désir d’aider à la civilisation des contrées barbares, entraîné par une imagination vive, il se demanda s’il ne pouvait devenir le législateur des peuples avec lesquels il trafiquait. Parmi eux se trouvaient les Vénèdes, restes des anciens Sarmates. Les Huns opprimaient cruellement ces peuplades affaiblies, les frappant d’impôts injustes, volant leurs troupeaux, pillant leurs tentes, les forçant à se battre pour leur cause et les réduisant à la condition d’esclaves. Ému d’une généreuse compassion, Samo résolut d’affranchir les Vénèdes de la domination des Huns. Plein de ses projets ambitieux, il revint en France, réunit une troupe d’aventuriers résolus et passa de nouveau chez les Vénèdes. Il les convoqua dans une grande assemblée, leur peignit en termes énergiques l’humiliante servitude à laquelle les Huns les réduisaient, les fit rougir de se voir tenir en échec par

des hordes de pillards dont un ancien roi quitta Paris à la voix d'une femme, puis il ajouta :

– Ce qu'il vous faut, ce sont des armes solidement trempées, et je vous en apporte, Si vous ignorez comment on les manie, je vous l'apprendrai. Avant un mois vous saurez lancer la hache à double tranchant, faire du javelot un hameçon mortel, et briser le crâne d'un ennemi à l'aide de la masse ou du fléau d'arme. Ralliez-vous donc, serrez vos rangs, et, le nom de vos ancêtres sur les lèvres, chassez ces hommes semblables aux bêtes fauves dont les dépouilles, les habillent. »

Un cri formidable s'éleva de la foule, et cette clameur fut resumée par ce vœu :

– Que Samo devienne le chef des Venèdes !

Samo répondit :

– Je jure de protéger le faible contre l'oppresseur et de verser mon sang pour l'affranchissement de votre patrie.

Aussitôt, Samo est soulevé de terre et porté sur un bouclier ; on lui jure obéissance, et il est reconnu roi. A partir de cette heure, l'ancien marchand s'occupa sans relâche à discipliner les troupes venèdes et à leur enseigner le maniement des armes. Pour obtenir de ses sujets une confiance absolue, il honora leurs dieux ; afin de se former un parti puissant, il contracta des alliances avec les principales familles. Quand l'armée de Samo se trouva prête à marcher contre les Huns, l'enthousiasme des soldats était sans bornes ; il fut couronné par une éclatante victoire. Les Huns repoussés, hachés en pièces, atteignirent en désordre et par bandes décimées les rives de leurs fleuves, et Samo rentra triomphant dans la vallée qu'arrosent l'Elbe et la Vistule. Il employa les loisirs de la paix à régler l'administration de son nouveau domaine, et à donner aux Venèdes des lois imitées des lois franques et romaines.

Ces peuples prospéraient, et Samo établissait paisiblement sa puissance, quand un événement inattendu fit naître de graves difficultés entre le roi des Vénèdes et le roi d'Austrasie. Une caravane franque traversant les États de Samo fut pillée par des voleurs. Les marchands dépouillés parvinrent à sauver leur vie, regagnèrent la ville de Metz, et coururent demander justice au roi Dagobert. Celui-ci accueillit leur plainte, et promit que l'injure faite

en leur personne à toute la nation serait sévèrement châtiée. Puis il envoya comme ambassadeur chez les Vénèdes, Sicharius, homme habile, mais capable de s'abandonner aux plus bouillantes colères.

Samo refusa de le voir, et se contenta de lui faire dire qu'il regrettait les faits survenus, tiendrait un plaid pour juger cette affaire, et dédommagerait les marchands lésés.

Sicharius ne se tint pas pour satisfait ; résolu à voir Samo, il se travestit en esclavon et parut devant lui.

– Tu sais mes propositions, lui dit Samo, j'espère qu'elles satisferont ton maître et me rendront son amitié.

– De l'amitié à vous ! s'écria insolemment Sicharius ; les chrétiens s'entendent-ils avec les rénégats, et font-ils alliance avec les chiens ?

Samo frémit de rage à cette injure.

– Si nous sommes des chiens, répliqua-t-il, vous verrez que nous avons des dents pour mordre.

Sicharius quitta les Vénèdes sain et sauf, il vient de rentrer à la cour d'Austrasie ; le roi, plein de colère contre Samo appelle à son secours les Lombards, et va réunir ses troupes franques.

– Qui commandera l'armée ? demanda Notburge.

– Votre père,

– Madame Wulfégonde ?

– Doit rester à Metz en qualité de régente

– Et moi ? moi ?

– Je pense que le souverain vous laissera en Austrasie.

– Près de cette indigne créature ? Non ! non ! cela ne se peut pas, mon ami, mon second père... J'en mourrais de honte et de douleur... Vous savez, depuis l'exil et la mort de ma mère, ma vie est un long supplice, je l'accepte avec résignation. Mais, en l'absence du roi, Wulfégonde ne bornerait plus sa haine à m'opprimer, elle me tuerait ; Pépin, je vous en supplie, obtenez de mon père qu'il m'emmène avec lui.

– Je ferai tout pour la fille de ma reine, répondit l'ancien maire du palais.

– Vous êtes bon ! s'écria Notburge.

– Malheureusement, je suis frappé d'impuissance ; mon attachement bien connu pour la sainte que nous pleurons m'a rendu suspect à la cour

nouvelle ; l'intégrité de Pépin de Landen effraye les créatures de Wulfégonde.

Notburge tendit sa petite main au vieux conseiller.

– J'ai foi en Dieu, dit-elle, et confiance en vous...

Pépin ne crut pas prudent de parler tout de suite au roi du désir de Notburge ; il aurait eu le temps de consulter Wulfégonde dont l'avis eût été nécessairement opposé à celui de la princesse et de ses amis.

En ce moment, du reste, le roi d'Austrasie ne songeait qu'à mettre sur pied une armée capable de lutter contre les Vénèdes, non qu'il crût redoutable un ennemi dont, quelques années auparavant, il avait constaté la barbarie et l'indiscipline, mais, Dagobert aimait le faste sous tous ses aspects, il se plaisait à voir un camp nombreux, des soldats en belle tenue de bataille ; l'engourdissement dans le quel le jetait l'abus des plaisirs, s'il lui ôtait le mâle courage de sa première jeunesse, laisserait subsister un état dans ses autres états, plus que pour venger le pillage d'une caravane.

Le jour où il apprit la réponse faite à Sicharius, Dagobert ordonna l'appel aux armes. Les bannières des chefs, promenées dans les bourgades, groupaient autour d'elles des hommes valides. Les uns arrachés au labour accoururent armés de leurs outils, ou simplement d'un bâton ferré, les bûcherons gardaient leur hache à leur ceinture ; quelques soldats n'avaient que le skramasax ; les derniers, l'épieu ou le couteau de chasse à la main, sonnaient bruyamment dans les trompes d'auroch. Tous les hommes appartenant au service de la bouche du roi, ou lui devant le droit d'ost ou chevauchée⁹, vinrent au rendez-vous général, les uns à cheval, les autres à pied ; les uns mus par l'espoir du pillage, les autres effrayés de payer l'amende de quarante sous d'or, prononcée contre tout homme libre manquant à ce devoir à l'égard de son suzerain.

Les hommes n'avaient pas d'autres occupations que de fournir des armes et de compléter leur parure de guerre. Au bout d'un mois, l'armée fut prête au départ. Ce fut alors que Pépin demanda au roi :

– Serez-vous donc privé, pendant toute la durée de la campagne, des soins d'une femme attentive ? Vous laissez la régence à Madame Wulfégonde, emmenez la princesse Notburge...

- Elle est loin de s’attendre...
- Son empressement à vous plaire abrégera ses préparatifs.
- Vous avez raison, Pépin, que l’on prépare une basterne.

Et par un revirement fréquent chez Dagobert, il se sentit l’âme remplie de sollicitude pour sa fille, et ne songea qu’à lui adoucir les fatigues de ce long voyage.

Notburge demanda et obtint d’emmener Francus, et quand la jeune fille monta dans son chariot attelé de grands bœufs blancs, le cerf la suivit comme un chien fidèle, Notburge écartant les rideaux de la basterne, saluait du geste les habitants de Metz groupés sur son passage.

- Revenez ! revenez ! lui disaient-ils.
- S’il plaît à Dieu... répondait-elle.

L’armée marcha rapidement, et rejoignit au bout de quelques jours, la troupe de Saxons, conviés par Dagobert à prendre part à cette lutte moyennant l’impôt de cinq cent vaches que jusqu’alors ils étaient tenus de lui fournir annuellement.

A la fin de la semaine, l’armée atteignit la ville de Worms, et Dagobert entra dans le palais habité jadis par Arunehilde¹⁰, tandis que ses soldats se reposaient dans l’antique *castellum Bormitomagus* élevé par Drusus, autour duquel se forma plus tard la ville dans laquelle devait retentir la parole de Luther. L’armée se reposa une seule nuit, partit de Worms le lendemain, par un temps orageux et sombre qui frappa de crainte l’esprit superstitieux des soldats. Rien cependant ne paraissait justifier leurs appréhensions. Le pays qu’ils traversaient était libre, dépeuplé pour ainsi dire. L’ennemi qui, d’abord, s’était avancé jusqu’au Rhin, se repliait comme un serpent immense, et reculait à mesure qu’approchait Dagobert. Cette manœuvre fit croire à celui-ci que les Venèdes, désespérant de lutter à la fois contre les Austrasiens, les Lombards et les Saxons, regagnaient leurs vallées, et refusaient le combat offert par forfanterie.

Dagobert s’avança jusqu’à Mosbach, situé sur le Neckar¹¹. Son séjour ne s’y prolongea pas ; pour prendre ses quartiers de campagne, il fallait à Dagobert un château en état de le recevoir, lui et sa cour. Hornberg lui parut réunir tous les avantages. Placé entre Heidelberg, sur laquelle plane l’ombre de la prophétesse païenne Jetta¹², et Heilbronn¹³ patrie du vainqueur des

Dragons, Hornberg construit par les Romains, ruiné puis rebâti par les Francs, offrait un asile aussi vaste que magnifique. Dagobert s'y installa à la fin du mois de mai 640, avec ses comtes, ses officiers et ses leudes ; le gros de l'armée, après avoir tracé un fossé autour du camp, et l'avoir fortifié avec les roues des chariots, appropria pour son usage les huttes et les , vestiges de constructions attestant sur ces rives le passage des Cimbres.

Dagobert, plein d'ardeur et d'enthousiasme au départ, n'avait pas tardé à s'irriter de cette marche à petites journées. Arrivé à 'Hornberg, il ne songea qu'à se reposer, se souciant peu d'exciter le mécontentement Ides soldats et de voir les leudes s'étonner de son inaction. Ravi de se trouver de nouveau devant une table bien servie, de souper aux sons des lovres et des magadès, ou d'écouter les refrains des scoldes, , il se laissait en-, vahir par la paresse, et se demandait quel esprit de vertige l'avait saisi quand il refusa les excuses de Samo. Il rejetait cette guerre intempestive sur la maladresse de Sicharius, et s'effraya à la pensée d'en venir aux mains.

Tandis que l'hydromel et le vin coulaient à Hornberg, quiconque eût veillé pendant la seconde moitié d'une nu : t de printemps, aurait pu voir deux hommes s'approcher du palais avec mystère. Ils portaient le costume franc, et cependant les précautions qu'ils multipliaient pour se dissimuler aux yeux des sentinelles, prouvaient combien ils redoutaient les rencontres et les questions. Le plus grand, fier d'allures, hardi de visage, joignait à la force physique la souplesse et la ruse. A la façon dont il allourdissait son pas, fouillait du regard les ruines et les broussailles, on devinait que la guerre d'escarmouche lui serait facile, que la bataille rangée le trouverait intrépide.

– Comprends-tu, Hotmak, dit-il à son compagnon, en lui serrant fortement le bras, comprends-tu que ce monarque s'attarde à sa table au milieu de chanteurs et de joueurs d'instruments, sans se préoccuper du sort de ses troupes ? Les courtisans, complices de ses faiblesses, lui persuadent qu'il vaise trouver en présence de sauvages demi-nus, casqués de têtes de loups, armés de la pierre du chemin lancée avec une courroie de cuir... Il verra ! De ces leudes orgueilleux, je veux faire un massacre horrible. Il me faut pour ; mes soldats des colliers d'or et les anneaux des officiers romains..... Moi, chien ! je me baignerai dans le sang des Francs.

– Que n’attaquez-vous l’ennemi tout de suite ?

f – Nous sommes prêts, mon fidèle ; mais il me convient d’attendre que la démoralisation s’empare de cette triple armée de Saxons, de Lombards et d’Austrasiens. Le soldat mercenaire s’ennuie et se fatigue de l’inaction. Il a : soif de faire succéder une bataille à une autre bataille. Lui qui se paie en armes conquises, en chevaux pris, en esclaves, regarde la paresse des camps comme une ruine. Il est las aujourd’hui, il murmurera demain et se révoltera dans trois jours. C’est alors que je l’attends. »«

Les deux promeneurs se dissimulèrent à l’abri d’un chêne, en voyant paraître quelques-uns des convives de Dagobert, las de la veille, et les yeux brûlés par la lueur des torches. Lentement les deux Francs s’éloignèrent, en prenant ensuite la direction des jardins que la nature s’était chargée de planter elle-même, et qui laissaient s’épanouir dans l’herbe les premières fleurs de mai : violettes presque bleues, primevères au cœur d’or, muguet à grelots d’argent et pervenches d’azur. Ils pensaient que, de cet endroit demi-sauvage, nul ne les découvrirait et qu’il leur serait facile de contourner le camp de Dagobert.

Tout à coup un bruit de pas rapides se fit entendre : les deux compagnons mirent la main sur une arme cachée dans leur poitrine, mais presque aussitôt le plus âgé des promeneurs sourit. Il venait d’apercevoir un beau cerf blanc qui courait sans fuir, et paraissait se livrer à un jeu, plutôt qu’il ne cédait à une panique.

Presque au même instant une voix appela :

– Francus ! Francus !

Le cerf, qui commençait à brouter un buisson d’aubépine, tourna la tête, brisa une branche fleurie qu’il garda entre ses lèvres, et s’éloigna dans la direction d’où venait la voix. Il n’alla pas loin : une ravissante fille parut et posa sa main sur le cou de l’animal privé, qui laissa tomber la branche d’aubépine aux pieds de sa maîtresse.

– Je ne me trompe pas, dit un des promeneurs, c’est la princesse Notburge, fille du roi des Francs !

Cloué à sa place par l’admiration, il ne parut plus se souvenir que le jour était dans tout son éclat et qu’on pouvait le reconnaître et le surprendre. Une pensée subite envahissait son cerveau, et si grande était son absorption

qu'il se laissa entraîner loin de Hornberg avant d'avoir prononcé une seule parole.

– Quelle joie de vaincre ce monarque amolli ! s'écria-t-il enfin ; quelle ivresse de dicter des lois à ce roi qui prétend nous écraser sous son pied ! Il paiera plus cher qu'il ne croit l'alliance de Samo, il la paiera du fleuron le plus pur de sa couronne. »

Ainsi qu'ils l'avaient espéré, le chef venède et son compagnon regagnèrent tranquillement leurs tentes.

Bientôt les soldats de Dagobert se pleignirent, à mi-voix d'abord, tout haut ensuite.

– Nous sommes venus ici pour faire la guerre, disaient-ils, nous voulons la guerre !

En vain Pépin de Landen et les leudes essayaient de faire comprendre à Dagobert qu'il ne pouvait désormais retarder la bataille. Le roi, qui regrettait de s'être engagé dans cette lutte, eût volontiers rebroussé chemin, en dépit de tous les conseils. L'insubordination se mit dans l'armée, les soldats hasardèrent des combats partiels ; ces escarmouches fatiguaient les troupes sans résultat définitif. Les Saxons se montraient encore plus courroucés de leur inaction que les Francs auxiliaires de l'armée : ils voulaient, sitôt cette guerre terminée, offrir ailleurs leurs services. De leur côté, les Venèdes se lassèrent d'attendre l'ennemi et fondirent sur lui à l'improviste. Pépin réalisa vainement des prodiges de valeur pour rallier les soldats remplis d'épouvante et fuyant de tous côtés. Les chefs désaffectionnés du roi, trahirent sa cause plus qu'ils ne la servirent ; les Saxons seuls prouvaient de l'énergie, mais leur effort ne suffit pas pour repousser les Venèdes. Après une sanglante journée, l'avantage resta du côté des troupes de Samo. Les Francs démoralisés regagnèrent leur camp dans le plus grand désordre. Loin de puiser dans cet échec une ardeur qui pouvait encore tout sauver, Dagobert affecta de n'attacher aucune importance à la perte de cette première bataille, et il annonça sa résolution de rester encore quelques jours dans sa forteresse de Hornberg.

L'occasion le servit mieux qu'il n'était en droit de l'attendre.

Samo envoya à Dagobert une ambassade chargée de lui offrir une paix honorable.

Dagobert, irrité de la rébellion de ses troupes, sans réfléchir que l'accomodement offert contredisait son attitude, lors des ouvertures faites par Sicharius, prépara une entrevue avec le roi des Vénèdes, et lui fit répondre par Pépin qu'il le priait d'accepter l'hospitalité à Homberg.

Samo, suivi de quelques chefs vénères, fit son entrée dans le palais disposé pour cette entrevue avec un luxe tout asiastique. La grande salle, tendue de précieuses étoffes, était en outre ornée d'un dais suspendu au-dessus du siège d'or ciselé par Eligius pour Clotaire-le-Grand. Suspendus à la muraille, des faisceaux d'armes retenaient des draperies et des bannières. La parure de Dagobert n'était pas au-dessous de cette somptuosité. Le roi portait des habits de soie chargés de broderies de perles. Sa ceinture, constellée de cabochons de pierreries, soutenait un fourreau d'épée en métal précieux, et une aumônière de filigrane semée d'émeraudes. Le manteau royal s'attachait sur sa poitrine au moyen de fibules dont le travail surpassait encore la matière. Sur ses cheveux flottants et parfumés, retombait une aumusse de soie pourpre, retenue par le bandeau royal. Il tenait dans sa main un globe de cristal puis le sceptre, affectant dans sa forme, celle de la *férule*, gracieuse plante ombellifère.

Derrière le trône se rangèrent les grands officiers, le comte de l'étable, le spathaire, puis les chefs lombards et saxons ayant pris part à la guerre.

Samo parut, simplement vêtu en guerrier. Il fit le geste de mettre un genou en terre, mais Dagobert ne le souffrit pas et lui désigna un siège près du sien.

« Que votre Sublimité m'écoute avec indulgence, dit Samo ; j'apporte ici des propositions équitables. Me souvenant des fâcheux résultats de l'ambassade du leude Sicharius, j'ai pensé que les rois devaient eux-mêmes régler les affaires de leurs peuples. Sujet austrasien par mon origine, je me considère comme votre vassal, tout en aspirant à l'honneur de votre alliance. Je crois devoir à l'hospitalité que j'ai reçue chez les Vénèdes de les placer au même rang que vos propres soldats, et je vous rends personnellement hommage, j'exige une égalité parfaite entre mes sujets et les vôtres. Pour venger quelques marchands que j'offrais de dédommager, une guerre difficile s'est engagée, il est temps de la finir. A qui profiterait-elle ? Ce n'est point à vous qui vous enfoncez dans ces pays inconnus et

sauvages ; ce n'est pas à nous-mêmes qui devons employer nos efforts à la conquête de la civilisation. Tendons-nous donc des mains fraternelles, dédommangez-nous des frais d'une guerre que je n'ai pas cherchée et que nous ne sommes pas en état de supporter, car nous sommes pauvres, et nous n'en rougissons pas. Et pour affirmer une entente dont vous avez lieu de vous réjouir, accordez-moi pour femme la princesse Notburge. »

Dagobert ne put réprimer un mouvement d'orgueil froissé, et les seigneurs austrasiens firent entendre un sourd murmure.

Pépin s'avança de deux pas ; et, dans son indignation, oubliant la présence du monarque, il jeta ces mots à la face de Samo :

– La fille royale des Francs est-elle réservée à la honte d'un tel mariage ? Notburge irait-elle grossir le nombre des concubines de cet apostat ?

« Linsolence de Sicharius alluma cette guerre, celle de Pépin l'éterniserait-elle ? Que Votre Sublimité m'entende jusqu'au bout : hôte, puis souverain des Vénèdes, j'ai honoré leurs dieux, adopté leurs usages ; mais j'en jure par tout ce que l'homme vénère, par la tombe des aïeux et la majesté du ciel, j'aurais trop de respect pour la princesse Notburge pour ne point lui sacrifier d'indignes idoles, et trop de condescendance pour ses goûts pour lui interdire de pratiquer la religion du Christ. »

Dagobert avait écouté. Samo avec une préoccupation visible. Si, d'un côté, l'idée d'accepter pour gendre ce Gallo-romain froissait son orgueil, d'un autre côté, Notburge restait une préoccupation plus qu'une joie dans la vie du monarque. Wulfégonde ne cesserait de la haïr ; le mensonge fait à la princesse par rapport à la mort de Nantilde pouvait fortuitement se découvrir. En donnant sa fille pour compagne au roi des Vénèdes, Dagobert assurait la paix, et se débarrassait d'un témoin de sa vie, qui pouvait devenir un juge sévère.

Il répondit donc à Samo :

« Prince, je consens à ce mariage et j'espère y décider Notburge. En attendant le repas des fiançailles, prenez part au festin de l'alliance, et que les chefs de nos deux armées partagent la même coupe d'hydromel. »

Les Vénèdes applaudirent, les Francs humiliés gardèrent le silence,

Quand l'heure du repas approcha, Dagobert fit prévenir sa fille qu'elle eût à revêtir de somptueux habits et à descendre dans la salle des fêtes. Cet

ordre épouvanta la princesse. Jusqu'à cette heure, le roi l'avait laissée maîtresse de ses actions. Ses seules joies étaient la prière et le travail ; ses seules distractions, ses entretiens avec Pépin de Landen. Avec lui, elle parlait des heures heureuses pendant lesquelles, vivant près de Nantilde, elle avait pour amie Gertrude et Begga, et cet essaim de filles charmantes dont la compagnie lui manquait. Pépin s'efforçait de lui montrer l'avenir sous des couleurs consolantes, mais la princesse secouait la tête et répétait : « Je mourrai jeune, mon noble ami ; puissé-je auparavant répandre le bien autour de moi !...

Dans la situation d'esprit de Notburge, présider un festin, devenait un supplice auquel elle ne pouvait se résoudre. Ses femmes attendaient vainement qu'elle leur donnât des ordres ; immobilisée par le chagrin, la jeune fille oubliait l'heure... Elle s'en souvint, hélas ! en voyant paraître Dagobert, dont le visage respirait le mécontentement.

« Eh bien ! demanda-t-il, êtes-vous prête à descendre ? »

Notburge leva sur lui des yeux voilés de larmes.

« Mon père, dit-elle, vous savez combien jusqu'à cette heure j'ai mis d'empressement à vous obéir, mais cette fois ce que vous exigez est au-dessus de mes forces.... Un deuil récent m'interdit de paraître dans les assemblées joyeuses..... laissez-moi cette solitude dans laquelle je puis pleurer ma mère.

– J'ai commandé, dit Dagobert, je ne souffrirai pas davantage un retard offensant pour mes invités.

Puis se tournant vers les camérières :

– Terminez rapidement la toilette de votre f maîtresse.

Notburge, pétrifiée de douleur, s'abandonna aux mains de ses femmes. Elle ne s'aperçut pas qu'on lui passait une robe de soie bleue lamée d'argent, qu'on agraffait à son cou un collier de pierreries. Pâle et défaillante, elle fut entraînée par le roi avant d'avoir eu conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Quand elle parut dans la salle du festin, les chefs Venèdes ne purent réprimer un cri d'admiration.

Samo s'avança rapidement au-devant d'elle, et l'émotion fit trembler sa voix quand il lui adressa des paroles flatteuses qu'elle parut ne pas

entendre. Interdite s'attachant au bras du roi pour se soutenir, elle balbutia des mots confus, tomba sur le siège préparé pour elle, et ne leva plus les yeux.

Pour effacer l'impression pénible produite par l'attitude de sa fille, Dagobert remplit la coupe d'honneur et la tendant à Samo :

– A la paix ! dit-il, à l'éternelle paix entre nos deux pays !

Le roi des Vénèdes leva cette coupe et regardant Notburge :

– Au gage de cette paix ! A ma royale fiancée, à qui j'offrirai comme *morgengab*¹⁴ non-seulement un fertile territoire mais d'immenses richesses amassées dans mes coffres, et les plus splendides bijoux dont une souveraine puisse se parer.

Notburge leva la tête et regarda autour d'elle, pour s'assurer qu'elle ne rêvait point ; un mot venait de la blesser au cœur :

– Fiancée ! murmura-t-elle, fiancée !

Frémissante de honte et de douleur, à la pensée qu'on disposait de sa vie, sans même daigner la consulter, Notburge saisit la main de Samo.

– Ne buvez pas, prince ! s'écria-t-elle, ces noces ne s'accompliront jamais !

Le roi venède posa si brusquement la coupe sur la table que la moitié du vin qu'elle contenait se répandit sur la nappe ; il crut que Dagobert, en acquiesçant la veille à ce mariage, l'avait outrageusement leurré.

– Le roi de Neustrie veut-il continuer le rôle de Sicharius ? dit-il d'une voix rude. Je suis venu en ami, je pourrais me souvenir que c'est aussi en vainqueur.

– Vous préoccupez-vous des paroles inconsidérée, d'une jeune fille ? répondit Dagobert. Je vous ai promis Notburge pour épouse, à partir de cette heure je reconnais et pro- ; clame devant tous vos droits à sa main.

– Jamais ! jamais ! s'écria Notburge.

Cette protestation épuisant les dernières forces de la jeune fille, elle tomba inanimée dans les bras de Pépin de Landen. Un grand tumulte suivit cet incident. On transporta la princesse chez elle, mais Dagobert ne réussit pas à ramener la gaieté sur les fronts et la sérénité dans les esprits. Le refus énergique de Notburge venait de glacer Samo. Depuis le jour où, caché sous un habit franc, il avait aperçu la jeune fille, une passion dévorante

remplissait son âme. En la demandant en mariage, il ne combinait pas seulement un arrangement politique, il cédait à l'entraînement de son cœur. Aussi, bien que le roi de Neustrie réitérât sa promesse, Samo ne se sentit pas rassuré. Il ne lui suffisait pas de recevoir Notburge de la main de son père, il rêvait de la tenir d'elle-même. En se jurant de ne pas renoncer à son projet, il se jura également de conquérir la tendresse de celle qui le repoussait avec tant de hauteur.

Le lendemain, Samo faisait demander au roi des nouvelles de sa fille.

Dagobert crut qu'il était nécessaire d'avoir avec Notburge une explication définitive et il se rendit chez elle. La princesse ressentait une grande fatigue physique, un profond chagrin moral. Elle tremblait à la pensée de revoir son père. Bien que résolue à refuser d'être la femme de Samo, elle s'épouvantait de la lutte qu'elle aurait à soutenir. Dagobert, comprenant que la veille il avait été sévère, espéra que la douceur aurait raison des répugnances de Notburge, et il l'aborda affectueusement.

– Allez-vous mieux ? demanda-t-il en la baisant au front.

– Cette caresse me fortifie et me console, répondit Notburge ; je le sens, votre affection est mon unique refuge... et vous m'aimez, mon père ? n'est-il pas vrai, vous m'aimez ?...

– N'en doutez point, et soyez-en certaine je n'ai d'autre but que votre bonheur...

– Ah ! je vous crois ! Il m'est doux de vous croire... Comment un père souhaiterait-il le malheur de sa fille !.. Vous m'aimez ! je suis consolée, je suis heureuse... Il ne me faut pour me réchauffer le cœur que votre tendresse et le souvenir de ma mère bien aimée, pour félicité qu'une tranquille existence passée à servir les pauvres et à prier Dieu...

– Cela est méritoire, répliqua Dagobert en pressant dans les siennes les mains de sa fille ; cette destinée de prière, d'aumônes et de labeur convient à la généralité des femmes ; mais ne l'oubliez pas, Notburge, les devoirs varient selon les conditions... Une princesse ne saurait vivre de la sorte...

– Ma mère était reine et m'éleva ainsi.

Le souvenir de Nantilde amena un nuage sur le front du roi.

– Peut-être en cela s'est-elle trompée, car elle oublia de vous apprendre que les héritières royales se doivent à leur race. Si le sceptre ne tombe pas

en quenouille, suivant la loi des saliens adoptée par nous, l'alliance des filles de monarques consolide le trône paternel. Les princesses deviennent des gages d'alliance et des otages sacrés, et plus d'une fois l'effusion du sang fut arrêtée par des fiançailles...

– Mon père, murmura Notburge, mon père, ne prononcez pas ce mot...

– Je suis venu pour vaincre à ce sujet de puériles répugnances.

– Puériles répugnances ! répéta la jeune princesse, faites-vous si peu de cas, mon père, de la grandeur de notre maison, que vous traitiez d'enfantillage le dégoût à la pensée d'une mésalliance...?

– Samo n'est-il pas prince souverain ?

– Prince d'occasion ! roi d'aventure élevé par hasard sur un pavois de barbares.... Ce marchand de Soignies, le gendre de Dagobert ! Dagobert fils de Clotaire le Grand ! Ce qui est puéril et fou dans cette circonstance, c'est la vanité de cet homme ! Que peut-il ? qu'est-il pour que vous le redoutiez ? S'il vous déclare – une guerre à outrance, n'avez-vous pas encore la grande épée de mon aïeul, cette épée si haute que tout homme devait la regarder d'en bas, et que si une tête de vaincu en dépassait le pommeau, cette tête tombait ?... . N'êtes-vous plus un roi conquérant et glorieux ? et pour exterminer cette bande de Venèdes pillards, ne suffit-il pas que vous vous jetiez dans la mêlée en criant le nom qui donna la victoire de Tolbiac ?... Mon père ? mon père ! la pensée de vous allier honteusement à ces barbares plutôt que de les repousser jusqu'au Danube ne saurait venir de vous.. Votre gloire exige que vous traitiez Samo en vas sal, ou si vous poussez la condescendance jusqu'à reconnaître son titre de roi, vous vous devez et vous me devez, mon père, de repousser tout projet d'alliance.

– Je songe au bien de l'État, et vous le comptez pour rien !

– Je n'en serai pas le prix ; s'il fallait verser mon sang pour vous, je le ferais avec joie mais il s'agit de mon âme...

– Samo reviendra à la foi du Christ.

— Ignorez-vous le nombre de ses fem-mes ?

– Il les répudiera pour vous.

– Moi succéder... Quelle ignominie ! moi chrétienne et princesse ! Ne tentez pas de me convaincre, mon père, rien n'ébranlera ma résolution...

Mettez-moi dans un cloître comme la reine Radegonde, je l'accepte ; réduisez-moi à la condition d'esclave, tout, plutôt que de devenir la femme de Samo.

– J'ai fait valoir les droits de la tendresse filiale ; je vous ai prouvé que les circonstances nécessitaient ce mariage, votre obstination me dicta ma conduite, j'ordonne maintenant, et je dis formellement à la princesse des Francs : Dans huit jours vous serez la femme de Samo.

Notburge tomba sur les genoux et tendit les mains à son père. Dagobert sortit rapidement sans vouloir entendre ses prières, sans daigner essuyer ses larmes.

Lorsque le roi rejoignit Samo, il se contenta de lui dire :

– Dans huit jours votre union sera consacrée.

– Mais, demanda le Venède, m'imposez-vous à la princesse ?

Que vous importe !

– Votre Sublimité se trompe, dit Samo en pâissant, l'ambition seule ne me fait pas souhaiter ardemment cette alliance.... J'aime la princesse Notburge...

– Alors exercez vos droits de fiancé comme je viens d'exercer mes droits paternels ; plaidez votre cause, gagnez le cœur de ma fille.

– M'autorisez-vous à la voir ?

– Certes.

– Hélas ! répondit Samo, je suis brave quand il s'agit d'une bataille et devant Not-' burge je tremble comme un enfant.

Samo quitta le roi. Pour la première fois l'aventurier s'occupa du soin de sa parure. Il voulait plaire, il voulait être aimé., . Sa passion croissait en raison des obstacles qui l'entravaient.

En entendant annoncer Samo chez elle, Notburge s'effraya d'abord, mais comprenant la nécessité d'une explication, et persuadée que Samo renoncerait lui-même à sa main quand il connaîtrait ses répugnances, elle commanda à l'une de ses servantes de rester à l'une des extrémités de la salle, puis elle donna ordre d'introduire le roi des Venèdes.

« Votre auguste père m'a permis de venir m'informer si l'incident d'hier n'avait pas eu des suites fâcheuses, dit Samo.

– Il n'en aura point si les paroles prononcées restent sans effet.

– Que voulez-vous dire ?

– La vérité, prince... Vous avez demandé à mon père ma main, dont, tout souverain qu'il soit, je ne lui reconnais pas le droit de disposer... Nul homme ne deviendra mon époux sur la terre, car j'ai voué au Christ ma virginité...

– Le pape vous relèvera de cette promesse.

– Dieu seul le pourrait, car ce vœu, je le fis à ses genoux.!. Mais puis-je vous rappeler la sainteté de pareils engagements, à vous qui, envoyé au milieu de peuples barbares, loin de répandre sur eux les clartés de l'Évangile, avez plié devant leurs idoles ?.. Vous parlez de mariage ! Celui qui n'a pas tenu les serments du baptême tiendrait-il la foi jurée à une femme ?.. Sitôt épousée, ne serais-je point avilie par une répudiation ou mise au rang des créatures que vous offrez aujourd'hui de me sacrifier ?...

– Ah ! s'écria Samo, j'en jure par..,

– Par Vogau et Thor ou par Jésus ? demanda Notburge.

– Par vous ! par vous seule ! Jamais femme ne fut plus digne de respect, aucune ne fut plus aimée...

Ce mot effraya Notburge ; en regardant Samo, elle comprit qu'il ne mentait pas... Il y avait des flammes et pourtant de la prière dans ses regards... Ce lion se laissait dompter... Il l'aimait ! Si cet amour même pouvait la sauver ? Notburge ignorante des passions, ne savait comment les vaincre chez les autres ; elle leva les yeux sur son crucifix, afin de trouver une force surhumaine, et murmura :

« Inspirez-moi, Seigneur ! inspirez-moi...

– Oui, répondit Samo d'une voix vibrante, qu'il vous conseille l'oubli de mes fautes, l'indulgence pour mes défauts, la pitié pour ma souffrance... Regardez-moi sans colère... Devenez mon ange sauveur... Ramenez-moi repentant aux autels du Christ... Soyez l'Esther clémentine d'un peuple prêt à vous adorer. Pour adoucir ces mœurs, pour le rendre chrétien, il lui faut une reine chrétienne... que l'exemple de votre aïeule Clotilde vous encourage... Voulez-vous agrandir le champ de votre apostolat, je conquerrai pour vous de nouveaux royaumes... Je ne vous parle point encore de la splendeur du trône que je vous ménage, je sais que le rôle évangéliste que de vous offre vous séduira seulement... Notburge, tendez la main vers moi ! baissez

sur moi vos yeux, je suis à genoux comme un esclave, à genoux devant vous et devant le crucifix...

Samo saisit les doigts de la jeune fille pour les porter à ses lèvres.

Je ne suis point encore votre femme... lit Notburge ; respectez-moi.

– Et qui donc oserait vous offenser ? demanda Pépin de Landen en repoussant Samo.

Samo leva sur lui une main menaçante.

– Je jure, dit-il, que Pépin ne franchira mais le seuil de la reine des Venèdes.

– Cela est probable, repartit Pépin, car la fille du roi et de Nantilde ne sera jamais cette reine là.

Samo murmura les dents serrées ;

– Il faudra que je tue cet homme. ;

Quand le prince Venède fut sorti, Notburge s'écria :

– O mon noble ami ! vous seul me restez.... ! Dieu même semble m'abandonner...

– Non ! non : fille de la plus angélique des femmes, il vous garde, il vous protège ; il ne permettra pas que l'agneau demeure avec le loup dévorant, et que le passereau habite le nid de l'autour... Si je me trompais, s'il ne reste aucun autre moyen de vous sauver, je provoque Samo, je...

– Pas de sang ! je ne veux pas de sang versé pour moi ! J'aime mieux consulter Dieu il me répondra sans doute.

Notburge ouvrit son livre et lut :

– *Ma colombe est cachée dans les trous du rocher.* Le sens de ce texte m'échappe, dit-elle à Pépin.

– Dieu vous le révélera quand l'heure en sera venue, princesse.

– Vous avez raison, j'honorerai sa bonté par ma confiance.

A partir de ce moment le désespoir de Notre burge se calma. Il lui sembla qu'une invisible main éloignait d'elle le danger... Si grand fut son abandon dans la Providence qu'elle ne se révolta plus contre son père, et parla doucement à Samo. Elle cessait de craindre, sa foi céleste la rassurait. Le roi des Venèdes était plein d'espoir ; Dagobert se réjouissait de l'obéissance de sa fille. Enfin un soir il lui dit :

– Demain tu recevras la foi de Samo.

, Notburge s'agenouilla devant Dagobert.

– Dans la mort et la vie, la joie ou l'exil, bénissez-moi ! dit-elle.

Le roi ne put se défendre d'une vive émotion quand ses mains se posèrent sur les cheveux blonds de sa fille.

Notburge courut s'enfermer dans sa chambre. Elle l'a trouva remplie des présents de Samo. Dans l'intention de plaire à leur maîtresse, les servantes avaient étalé sur les meubles les soieries précieuses, les riches fourrures, les bijoux étincelants, les colliers de perles et d'ambre.

– Cela se fera donc ! s'écria la princesse ; ce sacrifice doit s'accomplir,.. je suis bien et sans retour perdue...

Machinalement elle rouvrit le livre de Nantilde, et pour la seconde fois ses yeux tombèrent sur ce verset : – *Ma colombe est cachée dans les trous du rocher*. Je comprends ! dit-elle, je comprends... Il faut fuir Hornberg et dérober, à tous, le secret de ma vie ; je suis prête, je suis heureuse et calmée, rien ne peut m'effrayer hors l'union avec Samo.

Quand les hôtes de Dagoberteurent quitté la table, que le silence le plus absolu régna dans le château, Notburge vêtue d'habits modestes tenant sur sa poitrine son crucifix et le livre d'Evangiles, descendit à pas étouffés l'escalier de la tourelle, tira les lourds verroux de la porte et s'éloigna rapidement. Elle voulait aller loin, bien loin, n'importe où, pourvu qu'elle se trouvât libre sous l'œil de Dieu. La nuit était sombre et favorisait sa fuite, elle descendit le sentier à pic allant du manoir à la vallée, tremblant d'être aperçue par une sentinelle ; quand elle se trouva au bas de la colline, la lune, se dégageant brusquement des nuages qui la cachaient, répandit ses nappes de clartés argentées sur la campagne, et fit briller aux yeux de la jeune fille les flots purs du Neckar¹⁵ coupant la route devant elle. A droite se trouvait le camp de Dagobert à gauche celui de Samo.

– Dieu ne permet donc pas mon salut ! murmura la jeune fille.

Tout à coup un bruit de pas précipités retentit derrière elle ; elle se retourne croyant se trouver face à face avec un ennemi ; mais sa terreur se change vite en joie : elle reconnaît Francus, son compagnon fidèle. Notburge le caressa ; l'animal semble deviner ses angoisses et comprendre son désir, il ploie les genoux, et semble l'inviter à monter sur son dos ; puis

il regarde les flots du Neckar, comme pour lui faire comprendre que, grâce à lui, cet obstacle va disparaître.

Notburge s'attache d'une main à la forte ramure de Fiancus, relève de l'autre les pans de sa robe, puis, confiante, laisse Francus descendre le talus de la rive, et nager rapidement vers le bord opposé.. Elle touche le sol, bénit Dieu de sa délivrance, et suit le cerf sous la voûte ombreuse de grands arbres feuillus. Quelques pas encore et une grotte s'ouvre devant elle ; Notburge y pénètre, entend le bruissement d'une source dans laquelle le cerf se désaltère, puis, brisée d'émotion, tombe sur le tapis de fleurs sauvages dont la terre est émaillée.

– Voici les *trous du rocher* dans lesquels vous abritez votre colombe, Seigneur, dit-elle en joignant les mains, j'accepte cet asile, et je fais vœu d'y mourir...

Lentement l'aurore pâlit la clarté de la lune, des teintes roses embellirent l'Orient, la pourpre matinale envahit le ciel ; le Neckar parut enveloppé d'un voile de gaze, les aigrettes diamantées parèrent la pointe des feuilles, la rosée remplit le calice des fleurs ; Francus poussa un brame sourd pour saluer le lever du soleil, puis il s'élança dans le Neckar et reprit le sentier montueux de Hornberg.

Quand l'esclave qui le soignait pénétra dans la cabane qu'on lui avait bâtie, il trouva le cerf blanc couché paisiblement, sa fine tête allongée, ses bois courbés sur son dos de neige.

Un grand mouvement régnait dans le château ; d'après les ordres du roi un immense festin devait réunir les Saxons, les Austrasiens, les Venèdes et les Lombards. On avait mandé des musiciens et des chanteurs. Le mariage de Samo remplissait de joie tous ses sujets.

Du côté des Austrasiens, on s'étonnait fort qu'un ancien marchand devînt le gendre de Dagobert. L'orgueil franc souffrait à cette pensée. Les comtes ne craignaient pas de comparer la jeunesse glorieuse de Dagobert à sa maturité. Le mariage de Notburge leur semblait une odieuse concession faite à la peur. La vierge chrétienne, exposée jadis au dragon qui dévorait les bords du Rhin, et dont le Drackenfels garde la légende, n'avait pas été plus cruellement sacrifiée. Sur un mot, un geste de Pépin, les Leudes se

fussent armés, au nom de Nantilde et de sa fille, pour défendre la princesse contre l'abus du pouvoir paternel.

Les suivantes de Notburge, respectant son sommeil ou ses dernières heures de rêverie, évitaient le moindre bruit ; enfin la clepsydre ayant marqué la fin de la matinée, Dagobert donna ordre de procéder à la toilette nuptiale.

Les camérières ouvrirent doucement la porte de Notburge, et poussèrent un cri de surprise... La chambre était vide, le lit intact et sur les meubles s'épandaient comme la veille les parures et les présents des noces.

En un moment, l'alarme fut générale. On fouilla le château, on parcourut la campagne, tout fut inutile. On questionna les sentinelles, les esclaves, les paysans : personne n'avait vu Notburge. Samo promettait une province à qui lui ramènerait sa fiancée, et Dagobert le titre de duc à qui donnerait de ses nouvelles.

Une des suivantes hasarda ces mots :

– Notre royale maîtresse semblait triste... qui sait si nous ne devons pas pleurer sa mort...

Cette pensée du suicide de Notburge s'accrédita vite ; le soir même elle parut confirmée : un chevrier trouva au bas de la colline de Hornberg, une chaînette brisée, supportant un reliquaire dont Nantilde avait fait présent à Notburge... Dagobert reconnut ce bijou, changea de couleur et le pressa sur ses lèvres...

Notburge était morte par lui, comme Nantilde mourait à cause de lui. Un remords violent lui saisit le cœur ; le séjour de Hornberg lui devint odieux, et des ordres furent donnés pour regagner prochainement Mosbach. Le roi de Neustrie tenta de s'étourdir dans des fêtes nouvelles.. Il comptait sur la compagnie de Samo, mais celui-ci, taciturne et farouche depuis la perte de sa fiancée, ne voulait ni obéir, ni se consoler. A des accès de férocité sans cause succédaient chez lui d'horribles désespoirs.

Il ne dormait plus, le nom de Notburge revenait sans cesse sur ses lèvres. Il se reprochait de l'avoir poussée à une résolution fatale ; d'autrefois il accusait Dagobert de l'avoir séquestrée pour éviter de la lui donner pour femme... Quand on lui parlait il n'entendait plus ; insistait-on, il répondait comme un homme qui s'éveille d'un songe. Souvent, il s'abandonnait à de

solitaires ivresses, pour anéantir en lui la pensée souffrante et le souvenir dévorant.

Dagobert était retombé dans sa molle apathie. Pépin de Landen gémissait et tentait de maintenir les leudes indignés dans le respect et l'obéissance. Pépin connaissait trop la foi robuste de Notburge pour croire à son suicide.

Ce que Dieu garde est bien gardé, murmurait-il.

Pendant que le roi de Neustrie, Samo et les comtes de la maison de Dagobert pleuraient Notburge, la jeune fille, retirée dans la grotte du Neckar, bénissait Dieu au sein de sa solitude. Du reste, chaque jour à la même heure, cette solitude était égayée par une visite de Francus. L'intelligent animal, comme ceux dont il plut au ciel de faire les compagnons des cénobites, était devenu le pourvoyeur de la princesse, et lui apportait quotidiennement un pain fixé dans ses andouillers. Le orbeau d'Élie et celui de Paul nourrissaient ainsi leurs maîtres. Notburge ne s'étonna point de ce nouveau prodige et le regarda comme le complément de la bonté du Ciel.

Francus revenait chaque jour, inclinait la tête pour que Notburge prît son pain, puis repartait, rapide comme une flèche, franchissait le Neckar et reprenait sa place dans l'enclos de Hornberg. Mais le maître des cuisines ne tarda pas à s'apercevoir qu'un pain manquait quotidiennement ; il guetta le voleur pour le châtier d'importance. Il aperçut bientôt la tête curieuse et prudente de Francus, le cerf s'avança doucement, enfonça ses bois dans un pain frais, et disparut... Le chef de cuisines s'élança à sa suite, descendit la colline, et le vit plonger dans le Neckar. Il soupçonna une partie de la vérité et demanda audience au roi. Celui-ci frappé du récit du maître des cuisines, crut que l'instinct de Francus était un guide auquel on pouvait se fier.

Si Notburge est vivante, Francus connaît sa demeure, se dit Dagobert ; demain nous lui donnerons la chasse.

Pendant la nuit, des charpentiers préparèrent des radeaux, et à l'aurore tout se trouva disposé pour poursuivre et traquer une innocente jeune fille et une douce bête aux abois.

A l'heure accoutumée, le cerf pénétra dans les cuisines, enleva ses provisions et fila comme un trait.

Soudain les trompes résonnent, les chevaux s'élancent au galop, les chiens donnent de la voix et courent sur la piste. Les cris des piqueurs et les encouragements du roi, les sons gutturaux tirés des cors d'auroch se mêlent avec furie. On arrive sur le bord du Neckar, les radeaux plient sous le poids dont on les surcharge ; enfin la rivière est franchie, on recommence la poursuite... Hélas elle ne pouvait être longue... Francus effaré, tombe hors d'haleine aux pieds de sa maîtresse éperdue ; un javelot siffle dans l'air ! trois chiens, la gueule enflammée, les yeux ardents pénètrent dans la grotte. Notburge se place au-devant du cerf et se jette à genoux au moment où les chasseurs impitoyables envahissent l'asile où elle se croyait en sûreté.

– Fille rebelle ! s'écria Dagobert, vous vous jouez de la parole et de la volonté de votre père et de votre roi ! un seul moyen vous reste pour conjurer ma colère : repentez-vous et obéissez !

– Je ne saurais me repentir d'avoir suivi la volonté de Dieu, répliqua Notburge, je ne deviendrai point l'épouse de Samo.

– Tu me suivras à Hornberg si tu tiens à la vie.

– Vous me l'avez donnée, vous pouvez me la reprendre...

Le roi bondit vers sa fille. Notburge saisit d'une main la croix dressée dans un angle du rocher et tendit instinctivement l'autre en avant pour supplier encore ; Dagobert saisit ce bras d'enfant, et, d'un coup de son glaive, le détache presque de l'épaule... Notburge tombe baignée dans son sang, et le roi de Neustrie s'enfuit comme Caïn après le meurtre d'Abel. Consternés et muets, les chasseurs le suivent. Avant de traverser le Neckar, Dagobert leur fait jurer, sous peine des plus horribles supplices, de garder le silence sur cette tragique aventure. Ils le promettent. L'embarquement ressemble à un convoi funèbre, le ciel même paraissait prendre le deuil de la jeune princesse ; des lignes de feu zébraient le nuage noir, les gorges des montagnes retentissaient des sourds éclats de la foudre. Pendant toute la nuit, l'orage gronda sur les sommets de Hornberg, comme si Dieu venait de maudire cette demeure et de l'abandonner au feu du ciel.

Le lendemain Samo quitta le palais de Dagobert, et celui-ci ne tarda pas à regagner Mosbach. Il y multiplia les fêtes, pour conjurer le souvenir sanglant de la scène de la grotte. Les Germains qui commençaient à habiter les villes voisines, divers chefs de nations, collectivement réunie sous le

nom de Suèves, furent invités par le roi Franc à de grands festins. Ducs allemands, thurin- – giens, bavares, chefs de vieilles tribus habitant la rive droite du Rhin, se rendirent à l'invitation du roi. Samo refusa obstinément de paraître ; sa rancune prenait des proportions d'une implacable haine. Il fit savoir au roi de Neustrie que, la trêve expirant dans quatre jours, il recommencerait les hostilités et vengerait cette fois moins son orgueil froissé que son cœur meurtri. Dagobert s'inquiéta peu de cette menace. Dévoré de remords, il eût presque souhaité que Samo le tuât ; il n'eût pas entendu dans la tombe, croyait-il, la voix qui lui répétait sans relâche :

– Qu'as-tu fait de ta fille ?

Mais Samo changea brusquement d'avis et quitta Mosbach avec ses troupes ; ses soldats trompés dans leur espoir du pillage murmurèrent tout bas d'abord, tout haut ensuite. Samo dédaigna ces plaintes. Il croyait que le souvenir des services rendus aux Venèdes le protégeait ; mais ceux-ci furieux de quitter Mosbach sans combat, s'imaginèrent que Samo avait conclu avec Dagobert une secrète alliance. Les chefs firent part de ces soupçons à Samo ; dédaigneux de cette injure, irrité de la facilité avec laquelle ces barbares oubliaient son dévouement, il répliqua quelques paroles pleines d'arrogance et de mépris. Les chefs épousèrent le mécontentement des soldats, la révolte couva, enfanta un complot et, la nuit, des meurtriers pénétrant dans la tente du roi des Venèdes, le tuèrent avec son propre glaive et précipitèrent ensuite son cadavre dans le Neckar. Les Venèdes partirent en désordre, regagnèrent les frontières de leur pays, et se bornèrent à faire des excursions sur le territoire des Francs, sans oser leur livrer de bataille rangée. Samo fut le type des aventuriers ; il avait la bravoure, la persévérance ; habile au négoce, prudent et hardi à la fois, sachant fonder une ville et gouverner un peuple¹⁶ il mérite dans l'histoire de ce temps une part plus large que celle qui lui a été faite. Ce n'est point un homme vulgaire, que l'homme qui à cette époque, tint en échec le royaume dont l'étendue atteignait celle qui fut plus tard conquise par Charlemagne. Dagobert se réjouit de la mort de Samo ; leur chef mort, les Venèdes ne restaient plus à craindre. Le séjour du roi de Neustrie ne pouvait se prolonger à Mosbach ; les imprudences et les exactions de Wulfégonde ayant porté au comble le mécontentement des Austrasiens, la présence de

Dagobert devenait indispensable à Metz. Le prince résolut de partir ; mais, au moment de quitter la Germanie, quelque démon sanguinaire s'empara sans nul doute de son esprit. Comme si un fleuve de sang pouvait laver le sang de sa fille qui avait jailli sur lui, comme si une hécatombe humaine pouvait l'empêcher de revoir dans ses nuits le fantôme de cette innocente victime, il voulut qu'un horrible massacre épouvantât les rives de l'Elbe, de la Vistule et du Neckar. Les huit mille Bulgares répartis en qualité d'hôtes dans les diverses provinces germaniques furent assassinés en une seule nuit... Sept cents seulement échappèrent à la mort avec leurs femmes et leurs enfants, et, sous la conduite d'Altioëus, se réfugièrent chez Walluc, duc des Venèdes.

IV

LA SOLITAIRE DU NECKAR.

Quand Notburge revint au sentiment de l'existence, tout bruit avait cessé autour d'elle ; sa blessure lui causait une souffrance aiguë, et le sang qui coulait de son épaule l'affaiblissait tellement qu'il lui semblait s'endormir de l'éternel sommeil. Rassemblant cependant ses forces expirantes, elle se traîna jusqu'à la source et lava la plaie dont les lèvres rouges semblaient accuser et maudire son père..... Tout à coup, elle aperçut, rampant sur les rochers, un serpent dont le corps ondoyant ressemblait à un collier de pierreries. Ses yeux étincelaient comme deux escarboucles ; il s'approchait lentement, lentement, et Notburge épuisée, fascinée par le regard du reptile, n'avait plus ni la volonté ni le courage de fuir..... Quel fut son étonnement en voyant le serpent cueillir délicatement quelques feuilles, puis

s'approcher d'elle et les placer comme une compresse salulaire sur sa blessure..... Notburge crut encore une fois à l'intervention du ciel ; sa confiance ne tarda pas à être récompensée ; la douleur dont elle souffrait diminua graduellement, la plaie se ferma, et au bout de quelques instants, debout dans sa grotte, elle, caressait le serpent enroulé autour de son cou. Après avoir béni Dieu qui faisait germer le bien du mal, Notburge s'endormit sur son lit de feuilles, et les anges descendirent dans la grotte, afin qu'elle rêvât du paradis.

A partir de cette époque, la jeune princesse mena dans toute sa rigueur la vie cénobitique. Cette fille royale, élevée à la cour d'Austrasie par une mère dont elle était l'amour, se plia sans murmure sous la loi de la solitude et du silence. Elle s'occupa laborieusement à rendre plus commode son habitation agreste. La première grotte découverte par Francus donnait accès dans une seconde aussi vaste, mais obstruée par des pierres et des broussailles. Notburge mit le feu aux unes, puis débarrassa péniblement la salle de granit de toutes les pierres, dont elle se servit pour élever autour de sa demeure une muraille de pierres sèches. Elle comptait faire de la seconde des grottes, un magasin pour les provisions d'hiver. On était au printemps, tout labeur semblait comparativement facile, mais l'hiver viendrait, hélas ! et que de privations il entraînerait après lui ! Combien dans son isolement et sa détresse, Notburge bénit la prévoyance de Nantilde ! La reine avait souhaité que sa fille connût l'art de conserver les fruits, les racines nourricières, de composer des boissons rafraîchissantes avec le suc de certaines baies ; et maintenant l'exilée volontaire du Nerkar devait à cette prévoyance de ne pas mourir de faim dans son désert. Dès que les cerisiers se couvrirent de fleurs, Notburge prépara de légères claies d'osier ; une fois les fruits mûrs, elle les fit sécher au soleil. Chaque nouvelle récolte gratuitement offerte par la nature exigea un nouveau travail et prépara une ressource pour les jours mauvais. Les fruits noirs des myrtilles, les graines de génévrier, les faines, les nèfles, les noisettes dorées, les châtaignes brunes s'amoncelèrent dans le magasin des vivres, étendues sur des couches de mousse ou garanties de l'humidité par le sable. Le fourrage nécessaire à Francus ne fut pas oublié, et les glands savoureux des chênes s'entassèrent pour lui dans la partie la plus étranglée de la grotte. Notburge n'oublia

même pas de cueillir dans leur saison les herbes médicinales, les fleurs au suc adoucissant, les racines et les feuilles bienfaisantes. La moisson du ciel lui paraissait sacrée, elle la ramassait avec un respect attendri. Cette fille de roi goûtait des joies imprévues en tirant parti de la chose la plus humble et la plus infime. A l'aide des feuilles souples d'une herbe qui blanchit subitement à l'époque où les prés verdissent, et que, dans certains pays, on appelle *flèche*, Notburge fabriqua. des nattes dont sa grotte fut bientôt entièrement tendue. Le chanvre lui manquant, et la jeune cénobite remarquant que les orties foisonnaient dans le pays, en amassa péniblement des bottes énormes, creusa une fosse qu'elle remplit au moyen d'un chenal, puis jetant ses orties dans la fosse qu'elle recouvrit ensuite de branchages, elle s'applaudit de se voir rassurée sur l'emploi des longues soirées d'hiver.

Notburge parcourut la forêt, rassemblant les branchages morts, pour les mois de froidure. Un lourd fagot sur la tête, un pan de sa robe rempli de fruits sauvages, elle rentrait le soir dans sa demeure, brisée de fatigue, s'endormait la prière sur les lèvres, et le lendemain recommençait le même labeur. Elle s'inquiéta bientôt de la façon dont il lui serait possible de s'éclairer pendant les longues veillées. L'huile et la cire faisant défaut, avec quoi y suppléerait-elle ? Dans une de ses courses, elle gagna une forêt de sapins, et fut surprise de voir, le long des troncs, de lourdes larmes résineuses. Elle recueillit cette résine, agrandit à l'aide d'un silex la déchirure naturelle de l'écorce, puis plaçant au pied des arbres de larges feuilles d'acanthé, elle rassembla suffisamment de résine pour ne plus craindre la longueur des nuits.

Ce qui manquait le plus à Notburge, c'étaient les vaisseaux de terre, les ustensiles de cuisine ; une trouvaille faite dans un champ voisin de ses rochers la réjouit plus que ne le fit jamais à la cour d'Austrasie le don d'un bijou précieux. Les hasards de la guerre ayant conduit dans cet endroit des soldats huns, l'un d'eux désarmé, blessé, tué, avait été enseveli par l'un de ses camarades, et ses armes attachées en panoplie bizarre au tronc d'un arbre séculaire. La vierge franque détacha le casque, le bouclier, le glaive et la hache, les emporta chez elle avec peine, et, grâce à ces objets, put cuire ses aliments, et cultiver son coin de terre. Le glaive remplaçait pour elle

tous les instruments aratoires, le bouclier lui servait de table, et la hache fendait le bois du foyer.

La grotte close par un treillis d'osier et de mousse ne donna pas accès aux après vents de novembre ; les feuilles jaunirent, puis tombèrent ; Notburge ayant enlevé de fosse les orties qu'elle y avait fait *rouir*, équarrit à coup – de glaive un marteau de bois pour *teiller* les plantes et en extraire la partie textile, et bientôt, avec la joie conquérante que donne une décsuverte faite, une difficulté vaincue, elle vit suspendus aux parois de sa grotte des paquets de filasse blanche comme la neige.

L'hiver fondit enfin sur la vallée. Le Neckar s'enfla, la neige couvrit les collines et obstrua les sentiers de la grotte conduisant à la rivière ; Francus devint prisonnier comme sa maîtresse. Notburge divisait régulièrement sa journée. Dès l'aube, après avoir prié Dieu lu et relu un passage des Écritures, elle s'occupait d'un travail manuel. Il lui fallut beaucoup de persévérance pour arriver à confectionner ses torches de résine. Elle employa pour les mèches les débris grossiers de la filasse qu'elle ne pouvait mettre sur sa quenouille. Tout devient difficile pour qui manque à la fois de force physique, et d'instruments indispensables. Combien de tâtonnements, d'essais infructueux suivis de tentatives nouvelles ; combien de découragements, de redoublements d'énergie, quel triomphe pour le moindre succès ! Lorsque le repas d'anachorète de Notburge était terminé, la princesse filait avec ardeur, se promettant de tisser au printemps le fil qu'elle amassait. Pour se distraire, elle avait les caresses de Francus qui restait près d'elle, la regardant de son œil intelligent et humide, et celles du serpent guérisseur et privé qui s'enroulait autour de son cou, de ses bras, ou cerclait ses cheveux comme les vipères d'or dont les rois d'Égypte se servaient pour retenir leurs coiffures cannelées.

Malgré les précautions prises pour le combattre, Notburge souffrit souvent du froid. La source ne donnant plus d'eau, la jeune fille se trouvait obligée de descendre jusqu'au Neckar et de se frayer un chemin dans la neige. Il fallait ensuite briser la glace, car la rivière était prise, et chaque goutte d'eau s'acquerrait au prix de cruelles fatigues. Cependant, en dépit des frimas, d'une nourriture grossière, de l'effroi que lui causaient parfois dans la nuit les hurlements sinistres des loups, de la tristesse qui s'empare

de toute créature brusquement séparée de ses semblables, Notburge s'estimait heureuse dans les *trous du rocher*. Elle ne craignait plus ni les injures de Wulfégonde, ni la fureur de Dagobert, ni l'insistance de Samo. Semblable par sa vie pénible à Madeleine, l'illustre cénobite du désert de Provence, à Marie, l'anachorète égyptienne, elle chantait d'une voix mélodieuse les louanges de son Dieu, à l'aurore comme au déclin du jour. Innocente et pure, elle s'imposait les privations qui semblent devoir seulement accompagner le repentir. Plus elle supportait d'épreuves plus elle croyait se rapprocher de sa mère.

Tandis que Notburge vivait dans la solitude du Neckar, Dagobert, rentré dans la ville de Metz, ne put y retrouver sans une honte mêlée de colère et de remords l'astucieuse Wulfégonde. Tombée en disgrâce, l'ancienne régente ne cessa de fomentier des troubles, et mit un tel désordre dans la cour d'Austrasie, qu'une fois encore ce monarque se rappela la douce martyre d'Épinay, qui, peu après son exil, avait mis un fils au monde. L'orgueil du sang, le besoin d'affermir sa race, la soif de chercher une consolation, l'espoir d'oublier l'horrible drame de Hornberg, rapprochèrent le roi de Neustrie de sa femme légitime. D'après l'avis d'amis dévoués, Dagobert conclut un traité avec son fils Sigebert, au nom de qui jurèrent tous les grands d'Austrasie, évêques et leudes. Il fut convenu qu'après la mort de Dagobert, la Neustrie et la Bourgogne resteraient sous la domination de Clovis II, tandis que l'Austrasie appartiendrait en entier à Sigebert, et que ce roi posséderait et garderait éternellement ce qui faisait partie du royaume d'Austrasie excepté le duché de Deutlin injustement détaché de la couronne de Neustrie, par les Austrasiens, et qui serait enclavé de nouveau dans la Neustrie et soumis à la domination de Clovis. Les Austrasiens s'obligèrent à respecter cette convention, qui fut dans la suite observée fidèlement par les deux frères.

En même temps, et pour faire en quel que sorte amende honorable à Nanthilde de sa conduite envers elle, le roi fit don à Landrégésile des seigneuries d'Artinvilliers et de Genevilliers, dans le territoire de Paris ; après sa mort, ces seigneuries et leur revenus devaient retourner à l'abbaye de Saint-Denis. Par reconnaissance pour ce que le roi faisait en faveur de Clovis et de Landrégésile, par devoir de chrétienne, et ensuite par

l'entraînement d'une nature généreuse, prête au pardon plus qu'inclinée vers la haine, Nanthilde oublia les torts de son époux. Du reste, soit que le remords domptât l'irascible caractère du roi, soit que le pressentiment de sa fin prochaine éveillât en lui des craintes salutaires, à partir de ce moment il vécut d'une façon plus sobre et parut rechercher l'estime de ses peuples aliénés par tant de désordres, d'imprévoyance et de folies. Lorsque Nanthilde lui parlait de la sainte enfant morte au fond de la Germanie, il détournait les yeux, pressait en silence les mains de la reine, ou, brusquement rappelé au souvenir du passé, se levait, marchait avec agitation, regardant tour à tour ses mains et son épée, comme s'il eût craint que le sang de la douce Notburge y fût resté.

La fille royale avait vu s'achever le premier hiver de sa solitude : un souffle tiède fondait les neiges, les bourgeons s'ouvraient à l'extrémité des branches, et des fleurs hâtives toilaient l'herbe d'un vert pâle. L'âme de la jeune recluse s'emplissait de joie ; Francus laissant sa tête élégante à l'entrée de la grotte ramait et saluait le printemps ; le serpent familier s'étendait au soleil et faisait miroiter ses écailles. Les oiseaux frileux revenaient et herchaient la paille et la mousse de leurs lids, les écureuils sautaient de branches en branches ; et, sous le couvert des bois, passaient apidement des chevreuils craintifs, regardant avec surprise le cerf apprivoisé. Le jardin de Notburge s'emplit de gerbes odorantes ; quelques grains de blé, tombés l'année précédente, lubec d'un oiseau, germèrent et promirent une moisson modeste. Résignée à passer sa vie dans ce lieu, Notburge voulut le rendre agréable et même attrayant. Elle rattacha les branches éparses du lierre aux parois de sa grotte, dirigea les clématites et les chèvrefeuilles en berceau, et dressa près de l'entrée des rochers une croix de bois, phare agreste destiné à rallier ceux qui l'adoraient déjà, à ceux à qui elle devait l'enseigner.

Des rives du Neckar, Notburge apercevait un étroit vallon, appelé encore aujourd'hui le Royaume des cieux. Une jeune fille du nom de Frédéhild, fut aimée par Griso, frère d'une prêtresse de Hertha. Frédéhild était chrétienne : en apprenant quel culte professait son fiancé, elle essaya de le convertir au Christ ; mais le trouvant inébranlable dans le culte de ses dieux, elle renonça à sa main. Devenue orpheline, Frédéhild fit bâtir une cabane dans

un vallon où elle rencontra Grise pour la première fois, et y vécut solitaire. priant et pleurant l'ami de sa jeunesse. En songeant à son ignorance de la loi du Christ elle écrivit sur l'écorce des arbres, non pas le nom de Griso, mais les divins préceptes de l'Évangile, afin qu'au tour de sa tombe la nature même exaltât la croyance dont elle devenait martyre volontaire. Frédéhild mourut. Des lis fleurirent d'eux mêmes sur sa tombe, et lorsque Griso, attiré vers le Neckar par le charme du souvenir, demanda quelle était la demeure de Frédéhild, on le conduisit sur la fosse de la jeune fille. Éperdu de douleur, il résolut de rester dans ce même vallon ; ce fut en le parcourant qu'il remarqua les lignes tracées sur les chênes et les hêtres. Cet enseignement survivant à la vierge morte, tou-cha si profondément le cœur de Griso, qu'il pris ses idoles, embrassa la croix du sauveur, et vécut saintement dans cette vallée appelée par lui le Royaume des cieux.

C'était donc pour la seconde fois que cet étroit pays devenait l'asile de la piété courageuse et de la virginité sainte. L'exemple de Frédéhild soutenait la résolution de Notburge ; cette jeune morte devenait sa sœur, presque sa gardienne. Ce fut pendant une des visites que fit la princesse à la fiancée de Griso, que pour la première fois depuis sa réclusion, elle aperçut une créature humaine. Saisie de terreur, elle s'enfuit et regagna sa grotte. Le pauvre homme qui l'avait effrayée demeura non moins surpris et troublé. Quels étaient cette belle jeune fille, ce cerf éclatant le blancheur ? Ces deux êtres lui parurent moins réels que fantastiques, et leur présence lui sembla un signe néfaste. Il ne manqua pas de raconter à ses voisins la rencontre qu'il avait faite ; son imagination aidant, Notburge et Francus prirent des proportions gigantesques. La jeune fille était au moins une des divinités du Rhin, si ce n'était Hertha elle-même. Le vieillard avait pour auditeurs des femmes curieuses et des hommes résolus ; tous se promirent d'explorer les environs, de fouiller les bois, et de découvrir l'abri du cerf de neige, si toutefois Etfried n'avait pas été halluciné.

Dès le lendemain, on battit les champs mais sans rien découvrir ; le jour suivant la petite troupe côtoya les rives du Neckar ; arrivée à l'endroit où une source descendant d'un bloc, de rochers serpentait dans une prairie, pour venir se perdre dans la rivière, les curieux poussèrent une exclamation de surprise, et reculèrent comme s'ils apercevaient une divinité. Assise dans

son jardin, Notburge filait paisiblement, tandis que Francus dormait près d'elle et que le serpent reposait arrondi dans une touffe d'herbe.

– Que craignez-vous ? demanda doucement Notburge en se levant ; je suis une créature semblable à vous, plus pauvre et plus isolée que vous, seulement.

Une des femmes tenant un petit enfant s'avança la première.

Notburge posa sa main sur le front de l' nocente créature.

– Puisses-tu dit-elle, devenir le premier élu de la vallée du Neckar !

Sans apprendre sa condition aux visiteurs Notburge leur raconta son genre de vie ; ils s'enhardirent, la questionnèrent ; elle leur répondit avec douceur et grâce ; cependant elle avait beau leur parler simplement, amipalement, ils ne se résignaient point à la regarder comme une mortelle ordinaire. Tout les émerveillait en elle et autour d'elle : Francus son compagnon, le serpent familier, les écureuils qui jouaient sur le toit de la cabane, le vieux loup entré dans l'enclos pendant une nuit de neige et qui n'en était plus sorti, les nuées d'oiseaux qui accouraient à sa voix et à son geste, voletant et gazouillant autour d'elle.

– Si vous connaissiez le règne de Jésus-Christ, leur disait Notburge, vous sauriez que l'agneau peut habiter avec le lion, et que l'homme a pour serviteur et pour amis les bêtes fauves des déserts.

Quand les sauvages habitants de la vallée se disposèrent à la quitter, Notburge leur demanda :

– Ne reviendrez-vous point ?

Ils se regardèrent indécis... L'enfant se chargea de la réponse commune, en courant se jeter dans les bras de la jeune fille.

La mère revint bientôt avec l'enfant ; elle amenait à sa suite un vieillard courbé par les années et deux jeunes gens robustes. Notburge fit bon accueil à tous, les introduisit dans son étroit courtil, leur présenta des fruits, couvrit l'enfant de caresses, s'enquit de la demeure, des habitudes de chacun. Elle apprit que ces pauvres gens étaient les restes de diverses familles Suèves, Germaines et Saxonnes, qui, décimées par la guerre, appauvries par les vainqueurs, étaient venues dans le voisinage bâtir des cabanes de jonc. Ils se nourrissaient du produit de leur chasse et de leur pêche, et du lait caillé de leurs troupeaux. Vêtus de saye grossière ou de la dépouille d'un loup ou

d'un taureau, portant à côté la framée, et sur le dos un arc, ils visaient sans règle sans lois presque sans affect-on, se querellant pour des territoires qui appartenaient à personne, réduisant leurs femmes à la condition d'esclaves. Adorant les dieux avides de sacrifices sanglants, ils connaissaient toutes les souffrances, toutes les privations, sans avoir pour dédomagement la tranquillité du foyer, les joies in-mes de la famille, la sécurité de l'avenir.

En voyant groupés autour d'elle ces descendants de races diverses, rapprochés par de communes misères, Notburge se sentit soudainement appelée par le ciel à continuer œuvre ébauchée par St. Gall et St. Séverin. Elle ne bornerait plus désormais ses vœux à vivre dans le silence et la solitude ; sa mission véritable lui était enfin révélée :

Dieu l'avait guidée sur les rives du Neckar our amener à la foi les pauvres gens habitant la vallée ! La joie et l'enthousiasme déordaient du cœur de la jeune fille ; elle parla simplement pour éclairer d'abord les esprits des ignorants ; elle saisit les âmes par l'ardeur de la charité, le feu dévorant de son zèle. La timide Notburge acquit la force d'un apôtre et groupa autour d'elle les habitants de cette contrée.

Sa grâce et sa bonté, son adresse à tous les travaux manuels, le bonheur avec lequel elle guérit quelques malades multiplia le nombre de ses auditeurs.

Quand elle leur eût expliqué la loi d'amour de l'Evangile, quand elle eut relevé les femmes, appelé les enfants, promis l'indulgence du ciel aux pécheurs, de célestes récompenses aux nouveaux fidèles, Notburge, voyant qu'ils aspiraient au titre de chrétiens et renversaient leurs idoles, les crut disposés à former une famille chrétienne et fixa le jour de leur baptême. Des l'aube la croix dominant la grotte se para de fleurs ; Notburge vêtue de blanc, semblable à un ange du ciel, le crucifix de Nantilde sur la poitrine, et tenant à la mmain son livre d'Evangiles, lut une page du livre sacré, fit descendre tour à tour les néophytes dans le Neckar, et les baptisa comme baptisait Jean, faisant jurer aux nouveaux chrétiens de mourir pour la foi qu'ils embrassaient.

Devenus chrétiens, les amis et les disciples de Notburge renoncèrent vite à leur existence vagabonde. Ils se groupèrent par famille sur les bords du Neckar. Chacun reçut une portion de territoire l'enferma dans une haie, bâtit

une demeure et apprit de la fille de Dagobert les premiers éléments de l'agriculture.

Elle distribua le peu de grain produit par sa récolte, envoya secrètement un homme dévoué, dans un pays voisin, et le chargea de rapporter pour la colonie naissante, des graines d'espèces diverses et des instruments aratoires. En recevant des outils de labour, les habitants de la vallée de Hornberg se questionnèrent du regard. Notburge fit atteler à la charrue des bœufs dociles, et, tenant l'aiguillon d'une main, de l'autre lançant le blé dans le sillon, elle laboura le champ d'une pauvre veuve. Le lendemain, la charrue fut confiée à un vieux Saxon, et, d'enclos en enclos, elle accomplit son œuvre. Quand vint l'été, les bords du Neckar étaient couverts d'une moisson dorée ; Notburge et les jeunes filles germanes les lièrent en gerbes, les hommes battirent le grain sur l'aire soigneusement foulée, et des monceaux de froment s'entassèrent dans les cabanes. Il fallut en outre que la princesse enseignât à le moudre, à passer la farine dans des tamis de crin, à la pétrir, à cuire la pâte dans des fours. Mais quelle fût sa joie, en voyant que grâce à ses conseils, ces barbares, ces vagabonds tenaient au sol cultivé par leurs mains, arrosé par leurs sueurs, et que la famille désormais fondée prenait enfin racine dans la Germanie !

Plus de soif de guerre, de sang et de pillage. Quand on récolte, on ne songe pas à voler, à détruire ; la possession engendre la conservation et le respect de la propriété d'autrui.

En même temps que la plaine se cultivait, on plantait les vergers ; par la greffe les fruits sauvages s'adoucirent. Sur la pente des côteaux empierrés de silex, on porta de la terre on cultiva les vignes ; les grappes se dorèrent sous les pampres, les pressoirs se bâtirent, et le vin remplaça la boisson d'orge fermentée. Le lin et le chanvre embellirent et parfumèrent la campagne. Notburge, s'entourant des jeunes filles de la colonie, dirigea leurs travaux ; les métiers à tisser marchèrent sous les mains industrieuses ; l'été suivant des pièces de toile blanchirent sur les près, à la rosée des nuits. Chaque jour marquait un progrès moral et industriel ; chaque jour Notburge acquérait de nouveaux droits à la reconnaissance, au respect du peuple qui lui obéissait comme à une souveraine.

Cette fille royale vivant dans une grotte, vêtue d'une robe de toile, reprenait sans le vouloir les droits de sa naissance. Elle se réjouissait de voir grandir son influence, en songeant aux améliorations qu'elle apporterait dans son royaume de bergers. Exempte d'orgueil, vivant pour autrui, s'oubliant elle-même, elle trouvait dans le bien accompli la seule récompense digne d'elle, le seul but d'une vie sur laquelle rayonnait l'exemple de Nanti lde.

Notburge était non-seulement l'ange, mais la civilatrice de la vallée du Neckar ; on la consultait en toute occasion ; nul ne se rebellait à l'idée d'obéir à cette jeune fille. Quand la princesse défiante d'elle-même, hésitait à donner la solution demandée dans une affaire d'intérêt ou de famille, elle ouvrait le livre des évangiles pour y chercher la décision du ciel. Chacun se soumettait à l'ordre d'en haut révélé par sa bouche.

La réputation de sa sagesse s'étendit au-de là de son modeste empire ; les peuplades voisines demandèrent à s'adjoindre aux colons du Neckar ; Notburge les accueillit avec joie. le zèle de ses premiers néophytes augmenta rapidement le nombre des fidèles ; une chapelle fût bâtie, on y pria en commun, et la jeune fille y enseigna régulièrement les mystères de la foi chrétienne.

Le commerce s'organisa, commerce primitif, basé sur des échanges auxquels présidait la bonne foi. Quand les denrées devinrent trop abondantes, qu'on se trouva presque embarrassé du nombre des bestiaux et de la quantité des fourrures, Notburge conseilla aux colons de déléguer quelques-uns d'entre eux, et de les envoyer dans les cités voisines chercher, en échange de leur superflu, les objets de première nécessité qui leur faisaient défaut. Les instruments aratoires, les tissus ne manquèrent plus à partir de ce moment. Un potier d'origine romaine entreprit de tirer parti des terres argileuses voisines du Neckar et du Rhin ; en peu de temps, des vases degré de toutes formes, buires, coupes, plats, amphores, rendirent facile le travail des ménagères. L'abondance venait par degrés. On avait d'abord cherché le royaume de Dieu et sa justice, le reste se trouvait donné par surcroît.

Déborah chrétienne, Notburge entourée de vénération et d'amour, bénissait Dieu pour la part qui lui était faite.

Elle était douée, aux yeux des barbares dont elle adoucissait les mœurs, de la puissance presque divine attribuée à Jetta la prophétesse, et de la bonté compatissante, de la plénitude de grâce dont elle leur enseignait que la Vierge-Mère restait le type surhumain. Quand assise au pied d'une colline, son livre sacré sur les genoux, Notburge commentait la sainte parole, ses auditeurs émerveillés croyaient voir un des anges chargés d'enlever, sous les pas des hommes, les cailloux aigus et les ronces du chemin. On lui amenait les petits enfants à bénir ; les vieillards imploraient d'elle, à l'heure de l'agonie, le suprême secours de ses prières. Notburge goûtait un bonheur complet, au milieu des peuplades conquises par elle au Christ ; et si parfois sa pensée se reportait sur son père, elle le plaignait et le recommandait à la céleste miséricorde.

Si, par hasard un des leudes qui suivaient Dagobert dans son expédition contre les Vénèdes, eût gravi quatre ans plus tard la colline sur laquelle se dressait le castel de Hornberg, quelle n'eût pas été sa surprise, en voyant s'étendre à ses pieds une riche campagne, en découvrant des troupeaux nombreux en remarquant les côteaux drapés de vignes productives ! et s'il se fût arrêté quelques temps au milieu des habitants de la vallée, de quel attendrissement il eût été saisi en étudiant les rouages si simples, du gouvernement de Notburge ! Certes l'humble fille du Salomon des Francs ne songeait guère à faire tomber le sceptre en quenouille à son profit. Modeste entre les plus modestes, elle s'estimait moins près de Dieu qu'un petit enfant et cependant quelle souveraine exerça plus d'empire et resta plus universellement aimée, Quelle différence entre le règne tumultueux de Dagobert en Austrasie comme en Neusrie, règne occupé tour à tour par des conquêtes, des guerres néfastes, des spoliations, des cruautés inouïes, des débauches dignes de Rome païenne, et des fondations d'abbayes, de louables efforts pour rendre les arts populaires, doubler le nombre des orfèvres de talent, et doter la France de littérateurs ; et le règne de Notburge, gouvernant un peuple pasteur, vêtue comme Geneviève, la pastoure le Paris, d'une robe de toile, et filant et tissant le lin comme une pauvre fille !

Les êtres doués par le ciel de génie, et la vertu est le plus sublime de tous les génies, vivent en général peu d'années. Notburge devait mourir jeune. Sa moisson de bonnes œuvres était faite, elle pouvait offrir sa gerbe et e

reposer dans le sein des phalanges célestes. Ainsi que son aïeule Clotilde, elle allait monter au ciel suivie par la troupe des chrétiens qui lui devaient les clartés de la foi. De tous côtés se fondaient des chapelles et des monastères ; les ministres du culte reprenaient le chemin tracé par S. Gall, et que Kilien devait arroser de son sang. La sainte fille pouvait entrer dans le repos : son œuvre désormais impérissable, lui survivrait.

Notburge eut le pressentiment de sa fin prochaine. Elle rassembla ceux qu'elle nommait ses enfants, leur adressa de touchants adieux et remit à un vieillard le livre aux pages d'azur et d'or qu'elle tenait de Nantilde. Surpris de l'attendrissement dont s'imprégnaient les paroles de Notburge, les colons croyant qu'elle voulait rentrer dans sa patrie, se pressèrent inquiets autour d'elle.

Non, mes amis, leur dit Notburge, jamais la solitaire du Neckar ne portera ses pas ailleurs, et cependant, *encore quelques jours et vous ne me verrez plus, parce que je retourne vers mon Père...* Que ma mémoire vous reste chère... Quand j'entrerai dans le sommeil dont on ne s'éveille plus en ce monde, rappelez-vous que la tombe de Notburge doit être creusée où Notburge voulut vivre... Attendez alors deux taureaux à un chariot, laissez-les se diriger seuls, et là où ils s'arrêteront creusez ma dernière demeure... Je vous ai montré la voie, je vous ai enseigné la vérité, je vous ai fait don de la vie éternelle, je vous laisse la paix du Christ, et je vais le rejoindre dans les cieux où l'éternel amour dilate et récompense les âmes.

Des sanglots éclatèrent autour de la jeune fille ; des cris confus de tendresse, des supplications, des bénédictions se pressaient sur toutes les lèvres.

– Vous avez parmi nous opéré tant de merveilles, dit une femme, ne pouvez-vous demander au Seigneur de prolonger votre vie ?

– Que deviendront sans vous les enfants. que vous instruisez ? ajouta une mère.

– Restez, notre sœur, notre consolatrice, notre ange visible ! s'écrièrent-ils tous. Notburge se sentait profondément émue : les âmes des saints sont imprégnées d'affections ineffables, et de célestes pitiés. Des larmes mouillaient les yeux de la fille royale ; elle tendit au peuple agenouillé ses mains l'où s'étaient épanchées tant d'aumônes, et s'il lui en coûtait de

quitter ceux qu'elle avait aimés jusqu'à la fin, elle offrit ce dernier sacrifice à l'Époux céleste qu'elle allait rejoindre.

Puis étendant les bras sur la foule avec un geste d'une sainte autorité, elle s'éloigna lentement et disparut aux yeux du peuple prosterné.

Notburge, rentrée dans sa grotte, enferma l'entrée comme si elle pénétrait dans sa tombe. Longtemps elle pria, les genoux en terre, les lèvres collées sur son crucifix ; puis, enveloppée de ses habits de lin, elle s'étendit sur sa natte de paille.. Les anges seuls connurent à quel instant cette âme s'envola. Pendant la nuit, des bergers aperçurent au-dessus du rocher une clarté pareille à une aurore boréale ; quelques-uns crurent distinguer des concerts aériens ; à l'aube, quand les laboureurs se rendirent aux champs, ils respirèrent des parfums inconnus et suaves. On se rappela les paroles de Notburge ; bergers et travailleurs se contèrent leurs visions ; bientôt toute la colonie alarmée se dirigea vers les grottes.

On ouvrit la porte de l'ermitage, et le peuple soudainement agenouillé, ne trouva que des pleurs et des prières. La grotte resplendissait d'une douce lueur. Notburge couchée sur un lit de roses, paraissait endormie... On se partagea comme des reliques les fleurs de son lit mortuaire ; mais, par un prodige nouveau, les roses et les lis se multiplièrent autour de la couche virginale.

Le vieillard à qui Notburge avait légué le livre d'Évangiles, rappela les volontés de la solitaire du Neckar. Des ouvriers se mirent à l'œuvre ; un cercueil et un chariot furent préparés. On amena, des champs de Hornberg, deux taureaux blancs n'ayant jamais porté le joug ; on les attela au chariot ; des jeunes filles soulevèrent Notburge de sa couche parfumée, la placèrent dans le char agreste derrière lequel marchait Francus ; le cortège silencieux suivit la direction des taureaux ; Ils prirent à gauche d'abord, traversèrent un étroit vallon, obliquèrent du côté de la rivière, puis, gravissant un tertre, ils s'y arrêtèrent immobiles. On descendit le corps de Notburge, on l'enferma dans un cercueil de pierre, puis on l'enfouit sur la colline, et pendant le reste du jour les hymnes saintes y retentirent.

La foule s'écoula lentement, le cerf blanc resta seul sur la tombe de sa maîtresse bien-aimée.

Deux jours plus tard, un voyageur arrivant d'Austrasie, gravit le Hornberg¹⁷, et parut vainement chercher à reconnaître la contrée. Un pasteur qu'il questionna lui raconta en peu de mots les miracles accomplis par la solitaire du Neckar et offrit de le conduire à la grotte. Le voyageur accepta ; arrivé sous les rochers qui avaient si longtemps abrité Notburge, il ne put retenir ses pleurs.

– Je venais, dit-il, par ordre de mon maître, chercher les restes de Notburge, car on la croyait morte au pays des Francs, morte depuis nombre d'années et d'une façon tragique. La main de Dieu est en ceci et je me garderai de contrevenir aux ordres de la Providence ; sachez seulement, pour augmenter encore s'il se peut, votre amour et votre reconnaissance, que l'apôtre du Neckar était la fille de Dagobert, *le Salomon des Francs*.

– Et vous qui la pleurez ?.. demanda le berger.

– On m'appelle Pepin de Landen.

Le lendemain le voyageur regagna l'Austrasie.

La gratitude et le respect des habitants de la vallée pour la mémoire de Notburge furent ardents et fidèles. Une chapelle ne tarda pas à s'élever sur la colline, et le village de Hochkausen l'entoura bientôt de cabanes et de moissons modestes. Un artiste naïf sculpta la tombe de la vierge royale. Il la représenta couchée, portant au front le bandeau mérovingien. Pour rappeler la cruauté de Dagobert à l'égard de Notburge, il ne mit qu'un bras à la statue, et dans la seule main que Notburge, posait sur sa poitrine, il plaça le serpent guérisseur. Les guerres de religion ne respectèrent pas la tombe de la princesse franke, mais une main pieuse recueillit ses restes, et aujourd'hui encore le pèlerinage de Hochkausen attire chaque année de nombreux pèlerins.

L'HOMME QUI NE PEUT PAS BÉNIR

I

LA TABLE

Le soleil brûle la terre ; sur les tiges rousses l'épi penche sa tête dorée ; la chaleur fait crier le grillon et la sauterelle. Le mulot et la taupe s'enfoncent dans les obscurs dédales de leurs palais souterrains. Les oiseaux se taisent sous les feuillages. Les bœufs attelés au joug baissent leurs mufles vers le sol ; le paysan essuie son front hâlé de la manche de son sayon de toile. Le matin même il a commencé la moisson de son champ, et se hâte dans la crainte de voir éclater l'orage. Un nuage noir se montre, approche, grandit, s'abaisse et prend les proportions d'une montagne. L'air devient lourd

suffocant, il s'imprègne d'une vague odeur de soufre et d'une énervante électricité. :

Hardi ; les hommes ! chargez les blés coupés. Qui sait si cette récolte ne sera pas la seule. De quel œil plein d'angoisse, le paysan regarde le sol fertilisé par ses sueurs. Cette nappe blonde est le pain de sa femme, celui de ses enfants, son sang et sa vie !

Et le nuage noir grandit toujours...

Le pauvre serf hâte les pas de ses bœufs, atteint le seuil de sa chaumière ; à peine a-t-il abrité ses gerbes sous un toit de roseaux, que la nuée crève avec un bruit effroyable et tombe drue, énorme, hachant la paille, couchant les blés, détruisant le potager, semant la ruine, la dévastation. Où elle tombe, il ne reste que des débris bientôt souillés de fange...

Desinistres flammes s'allument à l'horizon, un grondement sourd, mêlé de détonations saccadées, se fait entendre ; la foudre tombe, embrassant le toit du paysan et la grange renfermant sa récolte.

Sa femme effarée, aveuglée, assourdie par les retentissements de l'orage, prend ses enfants dans ses bras et s'enfuit ; le paysan demeure immobile, regardant avec une sorte de défi sa demeure détruite, sa moisson perdue, sa famille désormais errante. Il semble – attendre qu'une poutre du toit tombe sur son front et l'écrase.

Une voix l'appelle. Sa femme lui tend les enfants de loin ; il court et l'embrasse d'une longue étreinte, puis, brisés par la douleur, ils s'asseyent sur le tronc renversé d'un sapin regardant fumer les derniers débris de leur chaumière. Le paysan morne, hébété, perd la conscience de son être ; abruti par la douleur, il n'entend pas les cris de ses enfants et ne voit pas les pleurs de sa femme.

Tout à coup retentit le galop d'un cheval ; le suzerain du pays se trouvait en chasse quand l'orage a subitement éclaté ; il a laissé derrière lui ses piqueurs et sa meute, et regagne le château profilant ses tours bizarres au sommet de la coline boisée.

Il s'arrête en face du spectacle présenté par cette cabane fumante et cette famille en larmes, il descend de cheval et s'approchant du paysan, et lui touchant l'épaule :

– Eh bien ! Jacques, dit-il, tu perds courage comme si tu n’avais plus rien à attendre de Dieu ni des hommes.

– Pardon, monseigneur, répond Jacques, j’attendrai des hommes la prison, faute de pouvoir payer la gabelle, l’impôt et les redevances, et de Dieu la mort qui finira les malheurs de la vie.

– Et de moi, qu’attends-tu ?

Jacques regarda le comte en face.

– Rien de bon, dit-il, le seigneur votre père ne vous vit pas à son lit de mort ! Mme Yolaine pleure souvent à l’église, vos valets vous redoutent, vous mettez à vos chiens des colliers de clous, et vous dressez vos gerfauts à dévorer la cervelle des palombes. De vous, messire, j’attends un accroissement de peine et peut-être la corde pour avoir osé vous parler librement.

Le comte fait un geste de menace, puis l’expression d’une amère tristesse envahit son visage ravagé par les excès de tout genre. Il adoucit sa rude voix et réplique :

– Avant huit jours, tu seras installé dans la maison de la vallée qui baigne ses pieds dans la rivière ; en attendant, toi et les tiens vous recevrez au manoir l’hospitalité.

Le serf refuse de croire à cette parole consolante, mais la femme, plus confiante, suit déjà les pas ralentis du coursier.

Une semaine s’est écoulée. Suivant la promesse qui lui a été faite, le paysan habite une chaumière neuve, vaste et saine. Pour célébrer son entrée dans la nouvelle maison, il a fait dresser une table frugale, autour de laquelle ses amis et ses voisins s’empressent de s’asseoir. Le comte Hug occupe la place d’honneur ; la gaieté épanouit les visages. Le comte lui-même semble joyeux.

Jacques se lève, et avant d’enfoncer le couteau dans l’épaule de cerf rôti, avant de se verser l’hydromel, il dit à son hôte :

– Monseigneur, daignez bénir le pain et le sel...

A ces mots si simples, empreints d’une reconnaissance touchante, Hug pâlit et s’écrie plein d’effroi :

– Non, je ne bénirai pas le sel, car il corromprait les mets au lieu de les conserver. je ne bénirai pas le pain, car il prendrait le goût de la cendre.. Je

ne puis rien bénir, absolument rien ! et il est l'objet d'un terrible anathème, celui à qui le droit de bénédiction est à jamais retiré.

Puis, en dépit des supplications de Jacques, le comte Hug s'élança sur son coursier et disparut dans la forêt pleine de ténèbres.

II

L'ABBAYE

Depuis dix ans, la vallée présente un aspect qui réjouit les jeunes gens et surprend les vieillards.

Jadis, le bruit des clochettes d'un troupeau, le tintement de l'angélus à la chapelle du manoir, le chant affaibli d'un pâtre ou la corne rustique d'un bouvier frappaient seuls l'écho de la montagne. Sur les bords de la rivière fuyant entre les hautes herbes, les oiseaux et les lavandières faisaient bon ménage ; parfois à l'aube, la svelte forme d'un chevreuil se distinguait dans le brouillard.

Au retour d'un pèlerinage fait au tombeau des saints apôtres, le comte Hug résolut d'élever un monastère dans lequel il appellerait les doctes enfants de Saint-Benoit. Du jour où le seigneur prit cette résolution, il parut doué d'une activité merveilleuse. Il fit écrire dans les villes avoisinantes, que tout tailleur de pierre habile dans son art pouvait venir le trouver, sûr d'avoir au château bon logis et table somptueuse pendant la durée des travaux à exécuter, et qu'à leur achèvement ils auraient, outre la gloire d'avoir élevé un monument datant dans l'histoire de l'art, la joie pieuse de posséder une bulle d'indulgence du saint-Père, la satisfaction de compter

dans leurs coffres assez de pièces d'or pour ne jamais s'inquiéter du lendemain.

Un mois après, on vit arriver quatre maîtres tailleurs de pierres guidant une phalange de jeunes maçons, un architecte aux cheveux blancs, compagnon d'enfance d'Ervin de Steinbach, et les meilleurs verriers du pays de Metz.

Le château ouvrit ses vastes salles, les chambres de ses tourelles, les pièces immenses des combles, les appartements inoccupés depuis un quart de siècle. On en disposa quelques-uns en dortoirs, les salles basses se convertirent en cabinets de travail pour les dessinateurs, et on éleva rapidement dans la vallée des ateliers destinés aux sculpteurs. En même temps les hommes valides du pays reçurent l'ordre, les uns d'aller abattre les plus beaux arbres de la forêt, les autres d'atteler leurs bœufs aux chariots pour amener les pièces de bois dans la vallée ; les derniers chargés d'extraire le granit des flancs de la montagne, se munirent de pics, de pioches, de leviers ; des barques et des radeaux attendaient ces lourds fardeaux. Enfin, les verriers les plombiers et leurs aides s'installèrent dans les constructions largement éclairées.

Bientôt la vallée présenta l'aspect d'une ruche gigantesque : une activité sans exemple, une aisance inaccoutumée régnèrent aux alentours. La population toute entière s'intéressait à la construction de l'abbaye, qui semblait sortir de terre par enchantement. Tandis que les fûts des colonnes se dressaient avec hardiesse, une main savante fouillait les chapiteaux garnis de feuilles, de fruits, de fleurs, d'insectes et d'oiseaux ; quelquefois même des groupes de personnages remplaçaient les ornements de la faune et de la flore architecturales.

Les merveilles rêvées par les tailleurs de pierre, pendant leurs nuits d'inspirations, se résumaient dans le portail. On l'eût dit formé seulement par des apothéoses angéliques ; car, du milieu des cordons de lierre et de vigne, les séraphins volaient, passaient et disparaissaient au haut de la voûte, allant, sans nul doute rejoindre leurs frères au ciel, et attirant de leurs mains tendues ceux qui restaient à demi captifs sous les guirlandes.

Deux flèches minces garantissaient une rosace rayonnant au soleil comme une fleur au paradis.

Ces merveilles se complétaient l'une par l'autre : la peinture faisait valoir la sculpture et celle-ci ajoutait sa force à la grâce de celle-là.

Ce fut une belle journée que celle où les ardoises du toit miroitèrent sous les rayons dorés ; ce fut une fête plus magnifique encore quand six moines prirent possession de la demeure élevée pour eux par la magnificence du comte Hug.

Le premier désir des moines fut de célébrer avec pompe la dédicace de l'abbaye ; le fondateur ne pouvait manquer d'assister à cette cérémonie ; deux places d'honneur se trouvaient réservées pour lui et pour dame Yolaine. Celle-ci, le front éclairé d'une douce joie, regardait la vierge de l'autel et semblait l'implorer avec une sainte ferveur.

L'hymne de saint Ambroise vibra dans la chapelle, et les religieux pleins d'un enthousiasme apostolique, louèrent le ciel et la, prospérité croissante de leur œuvre. Puis le prieur saisit un goupillon, le trempa dans un vase d'argent, et, s'avançant vers le comte :

– Monseigneur, dit-il, que votre main répan de l'eau sainte dans cette maison vouée au travail et à la prière ; vous avez fait élever un monument aussi magnifique que la main des hommes en peut créer un pour la gloire de l'Éternel, bénissez votre œuvre, au nom même du Seigneur qui vous l'inspira et remplit votre cœur du feu dévorant de son zèle.

En écoutant ces paroles dictées par la gratitude, en voyant la main du prieur lui présenter le goupillon, le comte Hug devint d'une pâleur mortelle, il se recula comme si le contact de l'eau lustrale le devait brûler et d'une voix étranglée, il répondit :

– Voulez-vous donc attirer sur cette mai, son la foudre vengeresse ? Souhaitez-vous que la terre s'entrouvre et l'engloutisse dans son sein ! Si j'avais la criminelle audace de céder à votre demande, le feu du ciel ou le débordement des eaux ferait justice de ma témérité. J'ai pu enrégimenter des ouvriers, appeler à moi des artistes, les rétribuer en roi, mais je ne puis bénir le parvis sur lequel vous vous agenouillez... Je ne puis étendre la main du côté de l'autel, dans la crainte de la voir desséchée par la colère divine... Je suis banni de la terre des louanges, de la charité, de l'amour... Je suis maudit de Dieu comme des hommes, car j'ai perdu le droit de bénir.

III

LE BERCEAU.

Rien n'égalait en richesse la chambre de dame Yolaine ; les murs étaient tendus de *charges* vermeilles, façon de Caen ; les meubles, recouverts d'étoffes cramoisies faites au métier ; sur les crédences, des objets artistiques et précieux étalaient leurs fantaisie élégantes et leur lourde orfèvrerie. Des branches de fer forgé soutenaient des cierges de cire ; les pas s'assourdissait sur des tapis d'o rient ; des vitraux dignes d'une église tamisaient la lumière en la teignant des couleurs du prisme. Dans le fond de la pièce, un lit bas et large soutenait un baldaquin de siglaton pourpre, et sur la courte pointe de la même étoffe se rabattaient les draps de fine toile de Hollande à bordures ouvragées comme une dentelle.

Il fait nuit. Les chandelles de cire laissent la chambre dans le demi-jour : les rideaux abaissés autour du lit, empêchent la lumière de frapper les yeux de dame Yolaine. Autour d'elle, des femmes s'empressent sans bruit. On se parle à voix basse ; on se répond par des signes. Sur les visages, inquiets tout à l'heure, on lit une satisfaction intime.

Enfin une suivante prend dans une corbeille un lange de samit blanc broché d'or, en enveloppe la frêle créature qui vient de naître, et la remet à dame Yolaine, qui soulevée sur ses oreillers, saisit l'enfant, l'embrasse, et trouve dans cette première caresse le prix de cruelles tortures.

Un fils ! elle est mère d'un fils !

Avec quelle ardeur ne demandait-elle pas au Ciel l'honneur de la maternité ! Avec quelle confiance, le jour de la dédicace du couvent

construit par le comte Hug son mari ne supplia-t-elle point la Vierge Marie de lui envoyer un chérubin blond et rose qui peuplerait le château si vaste, si triste, hélas ! Il lui semblait d'ailleurs que son mari souffrait plus qu'il ne l'osait avouer de la privation d'avoir un héritier de son nom et de sa fortune. Son humeur sombre, ses colères soudaines, ses désespoirs que rien n'expliquait ne pouvaient avoir d'autre cause : quand il voyait une servante tenant dans ses bras des enfants, il comparait peut-être son manoir vide à la cabane réjouie par la gaieté des petits innocents ; il fuyait alors Yolaine et cherchait dans la chasse l'oubli de ses énervantes pensées. Il revenait, sombre, souillé de sang et de boue, s'attablait dans la grande salle, buvait des vins épicés, et regagnait son appartement sans souhaiter à Yolaine la bienvenue ou la nuit paisible. Elle avait bien pâti de cette humeur alternative sombre et bruyante, de ces silences obstinés suivis d'entretiens amers ; mais de cette heure, le comte Hug serait heureux et fier ; il montrerait à ses vassaux le bel enfant qui sommeillait à cette heure sur le sein d'Yolaine.

La jeune mère se trouva égoïste de savourer seule les joies indicibles dont son cœur était rempli, et d'un geste elle avertit la suivante que le sir Hug pouvait entrer.

Le comte parut et gravit rapidement les degrés du lit de sa femme. Son visage paraissait transfiguré, l'attendrissement amenait une larme à ses paupières.., Il adressa quelque mots à sa femme, et sa voix tremblait... Oh ! combien cette émotion et ces larmes imploraient le pardon de sa dureté passée, de son dédain, de ses froides colères. Combien Yolaine se sentit heureuse d'oublier les jours mauvais, d'ouvrir son âme à l'espérance.

– Mon cher seigneur, lui dit-elle en élevant dans ses bras la mignonne créature, je ne crois point que le paradis renferme d'anges plus beaux que cet enfantelet ! ce nous est un gage d'amour et de joie infinie ! Et il me semble que plus rien ne me reste à souhaiter en ce monde.

– Si, Yolaine, il vous reste à demander à Dieu de vivre longtemps pour mon bonheur et celui de votre fils. De vivre pour me voir transformé à partir de cette heure ! Je ne croyais pas que mon existence pût s'éclairer jamais et je me sens à cette heure un homme nouveau. Chère et douce Yolaine ! je me suis montré pour vous un maître exigeant plus qu'un époux

affectueux ; j'ai froissé en vous bien des sentiments jeunes et tendres ; qu'ils s'épanouissent à loisir maintenant !... Mes défauts, mes vices, s'ils pesaient sur votre vie, ne m'empêchaient ni de vous apprécier, ni de rendre grâce à Dieu de vous avoir donnée à moi ! Vous m'avez prodigué les seules consolations que j'ai connues en ce monde... Yolande ! jamais ma reconnaissance n'égalerait votre vertu... et si ardemment que je vous aime, si dévouée que je reste désormais à votre bonheur, j'ai grande crainte de demeurer insolvable !

Yolaine l'âme inondée de joie, prit la main de son époux, et la posa sur la tête de l'enfant :

– Bénis ton premier-né, dit-elle, que ton autorité paternelle accomplisse ce grand acte qui tient du sacerdoce. Prie Dieu de répandre sur notre fils les félicités de ce monde et plus tard les joies éternelles. Bénis du cœur et des lèvres cet innocent qui cherche à fixer son regard sur tes yeux. Hug, mon cher Hug, use du beau privilège qui a été départi au chef de la famille, et bénis dans mes bras celui à qui j'ai donné la vie.

A mesure qu'Yolaine parlait, de sa voix basse et douce, le visage de Hug passait de la joie à la terreur ; son visage se voila d'un brouillard, sa bouche crispée se tordit, ses dents aiguës mordirent ses lèvres dans un accès de désespoir terrible, ble, et repoussant l'enfant avec un geste dans lequel il entraînait moins de brutalité que d'effroi, il répondit :

– Yolaine, ne deviez-vous une journée, une seule, me permettre d'oublier ? Moi, bénir mon fils ! étendre mon bras sur son front prendre le ciel à témoin de ma prière ! Mais je tremblerais que la mort le frappât avant que l'eau du baptême eût arrosé son front ; bénir ! moi bénir ! Dieu qui m'en a retiré le droit, oubliera ce châtiment dans son enfer !

Et fuyant comme Adam sous le glaive de l'ange, comme Caïn sous le doigt du Seigneur qui le marquait du signe des fraticides, Hug quitta la chambre tandis qu'Yolaine s'évanouissait de douleur.

IV

LE MAUSOLÉE.

Hug traverse les salles remplies de valets, descend le grand escalier, gagne la chapelle dont les ténèbres sont à peine dissipées par la petite lampe brûlant devant l'autel, les jambes du malheureux se dérobent sous lui, des sanglots sortent de sa poitrine, il arrive au tombeau de son père, et se jette à genoux avec un élan si désespéré, que son front heurtant une sculpture, l'infortuné tombe évanoui et sanglant sur le sol.

Le vieux chapelain veillait à cette heure, étudiant les livres sacrés, préparant l'homélie du dimanche. Dans le silence de la nuit, il distingue un appel désolé, et, quittant sa cellule, il descend à la chapelle, d'où il lui semble qu'un cri s'est fait entendre... Plus de bruit, rien... Il va de l'autel au portail, puis revenant près du mausolée du dernier comte, il aperçoit une masse noire au pied du cénotaphe de marbre blanc. Le chapelain pose à terre son flambeau, soulève le corps inanimé et distingue mal les traits sous le sang qui les couvre... Enfin il reconnaît le comte Hug, entoure son front de bandelettes, lui fait respirer un vinaigre aromatique et le rappelle à la vie. Hug ne peut d'abord se rendre compte de ce qui se passe ; il ignore dans quel lieu il se trouve et rassemble mal ses esprits affaiblis par la perte de son sang. Enfin la voix du chapelain frappe son oreille.

– Monseigneur, dit celui-ci, permettez-moi de vous ramener dans votre appartement ; le froid de la nuit pourrait vous devenir fatal...

– Je resterai ici, répondit le comte.

– Il y va de votre vie, monseigneur !

– Tant mieux, s'il s'agit de la perdre !

– Dieu ne permet point de former ce vœu impie.

– S'il m'a défendu de bénir, m'interdit-il de désespérer et de maudire ?

– Monseigneur...

– Ne vous êtes-vous jamais demandé, messire chapelain, pourquoi, tout en accomplissant des œuvres pies, je fuyais les sacrements de l'autel ? Pourquoi, tandis que je m'efforçais de répandre le bien autour de moi, je ne me réjouissais cependant point des bienfaits accomplis ? Pourquoi quelque stigmate fatal resté sur mon front éloignait de moi les sympathies ? Pourquoi vous ne me voyiez point à l'église ?...

– J'ai pensé, mon fils, que le Seigneur vous refusait le don de la foi.

– La foi, loin de me consoler, ajoute à mes maux, parce que j'ai perdu l'espérance !

– Ne proférez pas ce blasphème à l'heure où vous pouvez mourir... C'est moi, l'indigne interprète du Sauveur, qui vous supplie de tout attendre de sa miséricorde !

– Si vous me connaissiez mieux, hélas ! vous ne parleriez pas ainsi !

– Je vous connais si bien, mon fils, que vous croyant gravement en danger, je vous supplie, non pas de me faire votre confession, votre faiblesse actuelle vous en empêche, mais de permettre que je vous confesse... Je vous raconterai votre vie, je vous rappellerai le souvenir de vos fautes ; un regard, une pression de main suffiront pour me prouver que vous me comprenez, que vous vous unissez à moi.

– J'accepte mon père, murmura le comte.

– Vous fûtes élevé à une école d'honneur et de vertu ; mais, si la semence était bonne, la terre restait stérile, et votre dédain, mal dissimulé, paya plus d'une leçon paternelle. Le vieux comte Hubert ne se rebuta ni de vos instincts pervers, ni de vos précoces désordres ; il les mit sur le compte de l'effervescence de la jeunesse, et attendit tout de l'avenir. Mais si, dans le fond de votre âme, vous rendiez justice à ses conseils, vos compagnons de plaisir ne manquaient pas de les tourner en raillerie ; votre vingtième année parut vous affranchir de tout joug, et vous alliez d'égarements en égarements jusqu'aux abîmes de la débauche. Il vint un jour où votre père refusa de fournir l'or nécessaire à vos débordements, mais votre mère mourut... On vous compta son héritage... Cette fortune fondit entre vos mains comme la neige devant le feu, et vous vous trouvâtes de nouveau sans ressources. Des Lombards mirent à votre service leur argent centuplé par le chiffre des intérêts, mais ce crédit lui-même s'épuisa : malgré votre

répugnance à demander un service à votre père, vous vous décidâtes à vous adresser à lui, le front haut, la bouche impérieuse, vous le sommâtes de vous donner de l'or, beaucoup d'or.

Le visage du vieillard resta empreint d'une austérité froide, et il secoua la tête sans vous répondre.

– Mon père, reprîtes-vous, je pouvais commencer hypocritement cet entretien et teindre un repentir qui n'est point dans ma pensée, j'aime mieux agir avec une franchise brutale... Mes coffres sont vides, j'ai dépensé le dernier écu de mon escarcelle, j'ai des dettes... j'ai compté sur vous...

– Sur moi ! vous osez dire que vous avez compté sur moi ! Eh bien ! restez insolvable envers les juifs, comme vous l'êtes envers votre père ! Moi aussi j'avais compté sur vous... J'avais le droit d'attendre de mon fils l'affection, le respect, la confiance, j'avais le droit de me dire que, l'élevant dans la vertu, j'en ferai un fils vertueux... Et voilà ce que vous êtes devenu... Non ! l'or destiné aux aumônes ne payera pas vos folles orgies ! Vous n'aurez rien, rien ! Je ferais un vol à Dieu en vous donnant quelque chose.

Loin de vous faire rentrer en vous-même, ces paroles vous causèrent une profonde irritation.

– De l'or ! de l'or ! dites-vous ! Il m'en faut ! J'en veux !

– Sortez ! répondit Hubert.

Et vos yeux rencontrèrent une panoplie ; le désespoir, la rage vous aveuglèrent, vous saisîtes une masse d'armes, en la brandissant sur le front de votre père.

Il vous dit un seul mot :

– Sois maudit !

L'arme parricide tomba de vos mains, et le vieillard ajouta :

– Sois maudit pour avoir levé la main sur ton père ! Maudit à ce point que le droit de bénédiction te soit retiré, à toi et à ceux de ta race... Tu ne pourras appeler la protection du ciel ni sur tes champs, ni sur ta table, ni sur les berceaux de tes fils...

– Cela est vrai, murmura Hug en se frappant la poitrine, j'ai péché contre mon père et contre Dieu ! J'ai violé le commandement qui m'ordonnait de vénérer ce vieillard auguste... J'ai mérité mon désespoir et mon supplice....

– Il fut horrible, reprit le chapelain ; à partir de cette heure, il vous sembla que vous n'étiez plus l'égal du reste des hommes. Vous ne pouviez appeler la fertilité sur la terre, l'effusion de la grâce sur les fruits ; vous ne pouviez chanter la plupart des hymnes sacrées, louant Dieu dans sa nature et dans ses œuvres.... Vous aviez perdu le droit de bénir ! Au bout de quelques semaines votre père expira, et vous vous considérâtes comme son meurtrier.... Le remords eut assez de puissance pour changer votre vie, vous répandîtes d'abondantes aumônes, votre nom fut prononcé avec l'expression du respect et de la reconnaissance, et cependant vous vous considériez comme au-dessous du dernier de vos serfs qui garde le droit d'étendre la main sur le front de son enfant !

– Tant de tortures me seront-elles comptées ? demanda Hug.

Le chapelain poursuivit :

– Le cœur d'un père reste difficilement fermé sans retour à son enfant. Faute de raison pour l'absoudre, il lui cherche au moins une excuse. Au moment de mourir, le comte Hubert résolut d'adoucir pour vous son arrêt... Si j'ai pu vous rappeler dans les plus intimes détails la scène violente qui s'était passée entre vous et lui, c'est que je fus le confident du vieillard et le dépositaire de ses volontés suprêmes... Pour vous les révéler, je devais attendre qu'un péril imminent vous menaçât... L'heure est venue de savoir si vous consentez à subir l'épreuve dont votre pardon va dépendre...

– Parlez ! parlez ! mon père ! dit Hug en joignant les mains.

– Si jamais mon fils revient à des sentiments meilleurs, me dit le comte Hubert, si son repentir égale ses fautes, j'exige qu'il subisse un jugement non point dans le confessionnal du prêtre, mais en public. Il convoquera solennellement ses serfs, ses serviteurs, ses voisins ; chacun deux, appelé devant un tribunal composé de prêtres et de notables, déposera pour ou contre lui. Si le nombre des bonnes actions dépasse les mauvaises, remettez ce parchemin scellé ; si les crimes sont plus nombreux que les œuvres méritoires, brûlez-le sans le lire.

– Je me sou mets à ce jugement, répondit Hug avec humilité.

Le chapelain profita de la tranquillité que cet entretien venait de verser dans l'esprit du blessé pour le décider à regagner son appartement, où

pendant le reste de la nuit, il ne cessa de le réconforter par de bonnes et consolantes paroles.

V

LA CHAIRE DE JUSTICE

La chapelle du château est tendue de draperies sombres ; autour d'une table sont disposés des sièges ; l'Évêque occupe la chaire d'honneur, à sa droite se tient un abbé mitré, à sa gauche le prieur de l'abbaye ; les hommes du clergé se massent derrière eux ; le chapelain se tient prêt à écrire les dépositions des témoins mandés par ordre du comte Hug.

Le suzerain est assis au pied du tribunal sur un banc de bois, sa contenance est modeste, il regarde ses juges avec moins de crainte que d'espoir.

De tous côtés sont arrivés les seigneurs des manoirs voisins, les hommes de la glèbe, les clercs, les gens de métier.

L'un après l'autre, chacun est appelé par son nom, et doit révéler ce qu'il sait d'avantageux ou de défavorable au comte Hug. Si quelques suzerains se plaignirent de la fierté farouche de Hug, les pauvres gens affirmèrent qu'il se montrait pitoyable. Les moines de Saint-Benoît se louèrent pour la magnificence de ses dons ; ses valets et ses serviteurs le jugèrent un maître juste. Yolaine, quoique bien faible encore, voulut donner à son époux un public témoignage de sa tendresse ; elle parut au dernier moment, tenant son enfant dans ses bras et voulut que la déposition par laquelle elle affirmait que Hug s'était montré époux tendre et fidèle, fût écrite par le chapelain à la suite de toutes les autres.

Quand cet interrogatoire fut achevé, le confesseur du comte Hug tira de sa poitrine un parchemin et dit à haute voix.

– Conformément aux volontés du très-haut et très-puissant seigneur comte Hubert de Kernol, ayant ouï les témoins de la vie de sire Hug son fils, et les ayant trouvés convaincus de la bonté, de la courtoisie, de la piété dudit seigneur, nous remettons publiquement à celui-ci le testament de son père.

Le chapelain plaça le parchemin dans le giron du petit enfant de Yolaine.

– Madame, dit-il, c'est de cet innocent que votre mari doit recevoir le trésor le plus précieux qui soit pour lui en ce monde.

Yolaine s'approcha de son époux, et Hug saisit le rouleau de parchemin d'une main tremblante.

Il brisa le sceau... A mesure que ses yeux parcouraient les lignes tracées sur le vélin, son visage s'illuminait, sa poitrine se soulevait, gonflée par la joie.

Il porta la signature de son père à ses lèvres.

– Béni soit Dieu ! s'écria-t-il, pour m'avoir fait donner des frères et m'avoir fait trouver en chacun d'eux un défenseur ! Bénis soient mes vassaux dont l'affection paie au centuple ce que j'ai fait pour eux ! Bénis soient en ce monde et dans l'autre les doctes moines qui célèbrent les louanges du Seigneur ! Bénie soyez-vous, Yolaine, ma bien-aimée ! et que la dernière bénédiction soit pour mon fils ! Qu'elle lui transmette les vertus de son aïeul ! qu'il la donne un jour aux enfants de ses enfants ! Puisque, du fond de sa tombe, le comte Hubert me retablit dans la pleine possession de mon droit de bénir, et répand sur le fils coupable l'indulgence d'un élu et la tendresse d'un père !

UN FILS HÉROIQUE

– Monsieur le curé, dit en entrant dans une pauvre chambre, Marguerite Herpin, , gouvernante de l’abbé Azémard, voici le billet d’hôpital que vous avez demandé pour madame Vigier.

Le prêtre poussa un profond soupir, pri le papier que lui tendait Marguerite, et le regarda avec une expression de profond chagrin.

– Allons ! murmura-t-il ; malgré la charité de tous et la bonne volonté qu’on a témoignée à toute cette famille, il faut en venir aux dernières extrémités. Pauvre femme ! pauvre mère ! Elle a déjà subi tant de douleurs qu’elle acceptera celle-ci, mais que penseront les enfants ? Comment apprendre à Jean, le plus jeune, dans quelle détresse est sa mère ? Pauvre petit ! son ignorance des choses de la vie ne lui permet pas de se rendre compte de la situation de madame Vigier... il faudra lui dire... il faudra lui montrer ce billet d’hôpital...

« Rassemblons notre courage et initions-le aujourd’hui au secret qu’il ignore. Marguerite ! ajouta l’abbé Azémard, va au collège, demande Jean Vigier, et dis que le curé de Notre-Dame-des-Neiges désire le voir... »

La gouvernante regarda son maître avec tristesse et sortit.

Demeuré seul, l’abbé Azémard s’agenouilla et pria.

Il pria pour ceux dont il allait malgré lui faire couler les larmes, puis, se relevant, il prit un dossier composé de papiers de diverses sortes, lettres,

procédures, factures et livres de comptes ; il classa tout en ordre méthodique, et plus d'une fois, en s'occupant de ce soin, il sentit ses yeux humides. C'est que, en effet, personne ne méritait mieux la pitié que cette dame Vigier dont chaque pièce du dossier lui retraçait la douloureuse histoire. Fille d'un riche négociant, mariée à un homme qu'elle aimait, elle avait longtemps vécu au sein du bonheur et du luxe. La faillite d'un de ses correspondants porta une première atteinte à la fortune de M. Vigier ; il rétablit cependant ses affaires, mais comme si les chances défavorables étaient désormais attachées à son négoce, des pertes successives le frappèrent, son crédit fut ébranlé et l'honneur ne resta sauf qu'au prix des plus douloureux sacrifices. Tant qu'il fut possible de lutter contre ce sinistre, tant qu'on pût croire qu'il était dans les moyens humains de sauver quelque chose du naufrage, M. Vigier resta ferme au milieu des plus douloureuses épreuves.

Il consolait sa femme, il cherchait à lui persuader qu'il garderait assez d'énergie pour relever sa fortune ébranlée et la refaire au besoin ; que ses amis, d'ailleurs, ne le laisseraient jamais dans l'embarras. Mais quand lui-même comprit que ses illusions croulaient une à une, quand il vit presque la banqueroute en face de lui, il se sentit frappé à mort. Cependant le bilan ne lui fut pas déposé ; le négociant garda l'intégrité de son nom ; mais l'homme, sentant son âme brisée, ne se releva plus. Une terrible fièvre s'empara de M. Vigier, et au bout de quelques jours, il laissait une veuve et quatre orphelins.

Toute la ville d'Aurillac s'intéressa à cette famille. Les trois aînés des enfants, déjà grands et instruits, entrèrent dans des maisons de commerce ; le plus jeune resta près de sa mère. C'était un enfant de neuf ans, doux, attentif et pieux, intelligent et bon. Le souvenir laissé par son père plaida pour lui, le préfet ne voulut point qu'il interrompît des études donnant déjà de belles espérances, et grâce auxquelles il pourrait un jour gagner honorablement sa vie, et une bourse lui fut donnée au collège.

Cette nouvelle devint un grand allègement aux soucis de madame Vigier. Elle préférait Jean à ses autres frères, sans doute parce qu'il était le dernier, le plus faible ; peut-être aussi parce que, grâce à la divination qui éclaire les cœurs maternels, elle sentait son âme plus semblable à la sienne. Les jours

de sortie de l'enfant étaient ses derniers jours de fête. Elle les passait avec lui, dans sa petite chambre, l'interrogeant, l'écoutant, le couvrant de caresses. Et quand arrivait le soir, elle soupirait bien fort, et plus d'une fois une larme chaude tomba sur le front de Jean.

L'enfant doué d'une rare intelligence, travaillait avec un zèle admirable. Il comprenait vaguement que sa mère aurait besoin de lui. On ne lui avait rien dit des pertes d'argent essuyées par son père ; il avait bien vu diminuer l'aisance autour de lui, mais le jeudi, quand il sortait, madame Vigier, à force d'art, ressuscitait une sorte de luxe. Avec des fleurs, de la mousseline et du goût, on fait toujours une chambre jolie ; et puis Jean ne voyait que sa mère ! et il était si jeune, si peu habitué à compter !

Cependant la santé de madame Vigier s'altéra. Le corps succombait sous un fardeau trop lourd ; l'âme avait usé l'enveloppe. Elle se traîna, courageuse et vaillante, luttant contre la maladie qui finit par la dompter. Un jour elle se trouva dans l'impossibilité de se lever ; elle resta seule, sans secours, sans soins. Le lendemain, une voisine inquiète s' alarma et la trouva presque sans connaissance. On courut prévenir l'abbé Azémard. Celui-ci se concerta avec le préfet, et tous deux furent d'avis qu'il fallait envoyer madame Vigier à l'hospice.

Mais comment annoncer à Jean cette nouvelle ? Comment lui révéler à la fois la pauvreté de sa mère et le danger dans lequel elle se trouvait ? Le prêtre s'en remit à Dieu et envoya Marguerite chercher Jean au collège.

Plus que tout autre il avait sur l'enfant l'autorité de l'âge et de la tendresse.

Une demi-heure après qu'il eût donné l'ordre de demander une sortie pour son protégé, la gouvernante rentra, amenant l'enfant. Il avait le visage épanoui, l'œil brillant, et se jeta avec un abandon filial dans les bras du prêtre.

Celui-ci le serra sur son sein avec un redoublement de tendresse.

Oh ! que je vous remercie de me faire sortir aujourd'hui ! dit Jean ; il fait si beau ! et puis j'ai tant travaillé pendant toute la semaine.

– Oui, mon enfant, vous avez bien travaillé, les notes que je reçois sur vous sont excellentes... Dieu vous bénira ! Il vous aime... il vous aime profondément, puisqu'il vous éprouve d'une façon si multiple.

Le visage de l'enfant exprima une sorte de timidité craintive.

Le prêtre l'attira sur ses genoux et continua :

– Il faut se tremper l'âme de bonne heure, afin de ne point se laisser abattre ! Il faut prier ! les orphelins plus que tous les autres enfants ont besoin de croire au Père qui est au ciel ! plus tard, souvent les larmes se changent en joie...

L'abbé Azémard se leva pour chercher le fatal billet et achever sa pénible confidence.

Au même instant Marguerite entra :

– Monsieur, dit-elle, Jacquinet le couvreur vient de tomber du second étage d'une maison, il est à toute extrémité, et Claudie, sa fille aînée, est en bas toute en larmes, on vous attend...

Le curé embrassa rapidement le collégien.

Mon enfant, dit-il, il s'agit d'une âme prête à paraître devant Dieu... Je te quitte pour un moment... Attends-moi ici... Ah ! ajouta-t-il en revenant, car il était déjà sur le carré de l'escalier, n'ouvre pas mon bréviaire...

– Non monsieur, répondit Jean.

L'abbé Azémard sortit.

Resté seul l'enfant alla d'abord à la fenêtre et regarda le jardin plein de roses, puis il revint du côté de la table, et toucha aux mille objets qui l'encombraient, couteaux à papier, pinceaux, plumes, canifs. Il regarda ensuite de gros livres entassés avec un peu de désordre, en lut les titres, et voyant sur l'un d'eux *Bréviaire*, il le posa tranquillement à sa place. Cependant il éprouvait une sorte d'agitation, et tournait autour des meubles avec impatience. Il connaissait les gravures de la muraille, cependant il les regarda l'une après l'autre, et revint machinalement du côté du volume.

Certes, il ne songeait pas à enfreindre la défense de l'abbé Azémard, il le respectait et l'aimait trop pour transgresser un de ses ordres. Ensuite, se souvenant de ce qu'il avait lu dans l'histoire sainte, la mythologie et les contes bleus, il en arrivait à cette même certitude, que la désobéissance et la curiosité sont choses bien criminelles, puisque les écrivains sacrés, les prêtres et les conteurs nous font des récits capables de faire reculer les plus hardis devant la consommation d'une faute de ce genre.

Bien des fois Jean ne s'était-il pas dit :

Si j'avais été à la place d'Adam, dans le splendide paradis que Dieu avait créé pour son bonheur, je n'eusse certes pas souhaité manger du fruit de l'arbre de la science ! J'aurais cueilli aux branches de tous les autres fruits savoureux que l'on m'abandonnait et je n'eusse pas même ressenti de désir coupable.

D'autres fois, lisant les allégories de la poésie païenne, il se demandait comment Pandore avait pu ouvrir la boîte mystérieuse qui lui était confiée.

Mais s'il se souvenait du conte de Barbe-Bleue qui servait à l'endormir, combien il blâmait la désobéissance de la dernière des épouses du terrible sire ! Ne pouvait-elle vivre heureuse dans son palais, sans s'inquiéter de pénétrer dans un cabinet dont elle n'avait que faire ?...

Sans qu'il se rendît un compte bien exact de ce qui se passait en lui, car Jean était bien réellement un enfant, il se sentit troublé plutôt que raffermi par ces souvenirs. Ces grands désobéissants lui inspirèrent une sorte de pitié. Pourquoi mettait-on toujours des barrières aux désirs les plus naturels ? Et puis, ces conditions ne semblaient-elles point renfermer une sorte de cruauté ? Nul doute, l'arbre du paradis avait une apparence faite pour tenter... Si eût été horrible, épineux, suintant une gomme infecte, Adam n'eût pas songé à rapprocher... Et puis, ce coffret de Pandore, ce bijou de ciseleur, cette merveille de l'art. Enfin, si Barbe-Bleu ne voulait pas qu'on ouvrit ce cabinet, que ne mettait-il la clef dans sa poche ?

Mais non, cette clef, il la confiait à sa femme... Et cette clef était d'or... Une clef d'or ! il semble qu'elle doive donner entrée dans une chambre remplie de curiosités étranges... Et la pauvre petite femme avait voulu voir... L'abbé Azémard, lui, ne parlait que de son bréviaire... Jean y avait lu vingt fois de pieuses légendes ; vingt fois, prenant le livre sous les yeux de son vénérable ami, il avait regardé les belles images qu'il contenait. Et chaque jour l'abbé Azémard lui en avait donné une... Probablement, il en avait acheté de beaucoup plus belles et ménageait une surprise à son petit ami... S'il regardait... s'il entr'ouvrait seulement le livre... Non ! il a promis. Jean quitte la table, va, revient, retourne à la fenêtre, reprend le volume, le feuillette.. Hélas, pauvre enfant, c'est le billet d'hôpital qui frappe sa vue.. le billet d'hôpital au nom de sa mère... Voilà ce que son bienfaiteur voulait lui laisser ignorer encore. Il le lui aurait dit, il le fallait, mais en même

temps il lui eût parlé de résignation et d'espérance... Il ne l'a fait sortir que pour lui révéler ce secret horrible... Sa mère à l'hospice ! Cette mère qui l'a comblé de soins et de tendresse, qui a veillé près de son lit, qui l'a bercé dans ses bras. Mais qui donc la faisait vivre avant qu'elle tombât malade ? L'aumône, sans doute... Et lui vivait si gaiement au collège, sans savoir, sans se douter !...

Pauvre Jean ! il tombe affaîssé sur une chaise, les sanglots l'étouffent, un moment il s'abandonne à sa douleur et pousse des cris inarticulés, puis il se lève, essuie ses yeux, remet le billet d'hôpital sur le bréviaire, car il garde au moins le mérite de la franchise et veut avouer la faute dont il s'est rendu coupable ; puis, quittant l'oratoire de l'abbé Azémard, il descend sans bruit, étouffe ses pas en longeant la cuisine de Marguerite et sort de la maison du curé.

Pour rendre visite à son noble ami, Jean Vigier avait revêtu ses habits les plus élégants ; il retourne au collège, prend les vêtements qu'il met durant la semaine, afin de porter, autant qu'il était en lui, la livrée de sa pauvreté, puis il revient chez son bienfaiteur.

Celui-ci était rentré depuis un moment.

Au premier regard jeté sur son bureau, il s'était aperçu de la faute commise par son protégé. Ne le trouvant plus dans la maison ni dans le jardin, il interrogea Marguerite et il allait envoyer chez Madame Vigier, quand il vit paraître devant lui le coupable, pâle, mais gardant pourtant une sorte de calme triste qui surprit le digne prêtre.

– Mon pauvre enfant ! lui dit celui-ci avec douceur, tu as péché par curiosité et tu as été puni par ton péché même... Tu es allé te cacher pour pleurer... Il fallait bien que ton cœur se dégonflât, et tu souffres bien, mon pauvre Jean ?

– Monsieur le curé, répondit l'enfant, si j'ai pleuré, je ne pleure plus... Oui, j'ai commis une faute en ouvrant ce volume malgré votre défense, je me repens et vous demande pardon ; mais en même temps je viens vous dire, avec une résolution bien arrêtée, que jamais non, jamais, ma mère n'ira à l'hôpital... Croyez-moi, monsieur le curé, elle en mourrait de chagrin...

– Non, mon enfant, elle est résignée.

– Ne le croyez pas monsieur, elle le dit ; elle ira, s’il le faut, à l’hospice par dévouement pour moi, mais elle ne résistera point à ce chagrin nouveau... Je ne rentrerai pas au collège, je resterai près de ma mère et je la soutiendrai...

– Toi, mon pauvre enfant !

– Oui monsieur, moi, devenu subitement un homme, et prêt à commencer dès ce moment ma tâche.

– Mon petit ami, dit le curé, les paroles courageuses que tu viens de dire suffisent pour effacer ta désobéissance ; tu es un bon fils et Dieu t’en tiendra compte. Mais réfléchis, mon enfant, songe à tout ; n’agis pas sous l’influence d’un mouvement d’exaltation. Ta mère est ruinée, complètement et absolument ruinée. Tu as neuf ans et demi, tu es un jeune enfant sans habitude de la vie et ne sachant aucun métier... Que feras-tu pour soutenir cette mère qui t’aime ?

– Je ne sais pas, mais, moi vivant, elle n’ira point à l’hôpital.

– Tu as une bourse au collège, Jean, tu fais des progrès remarquables, continue à travailler ; une fois tes études finies, on te trouvera un emploi lucratif ou tout au moins suffisant pour toi et ta mère...

– Croyez vous donc que ma mère puisse vivre dix ans si elle rentre à l’hospice, monsieur le curé ?

– Mon Dieu ! mon Dieu ! dit l’abbé Azémard, cela est horrible. Mais j’ai beau chercher ce que tu pourrais faire pour gagner ta vie, Jean, je ne trouve pas.

– Et mes frères ? car enfin nous sommes quatre...

– C’est vrai, mon enfant, et tes aînés gagnent d’assez beaux appointements...

Le prêtre soupira et n’acheva pas.

– Il faut que je voie le préfet ! s’écria-t-il, reste là ! dans une heure au plus tard je reviens.

– Dites-lui bien que je ne suis pas un ingrat, monsieur le curé ; si ma mère n’était pas malade, je serais resté au collège. toute ma vie je me souviendrai de sa bonté.

– Je dirai, je dirai !... le prêtre n’acheva que dans l’escalier la phrase commencée... je dirai que cela est sublime !

Un quart d'heure après, il entra chez M. Sers, préfet du Cantal.

– Eh bien ! mon cher abbé, votre protégée est-elle installée à l'hospice ?

– Hélas ! non, monsieur le préfet.

– Elle ne refuse pas d'y entrer, cependant ?

– Pauvre femme ! elle comprend que cela est indispensable, mais...

– Mais quoi ?

– C'est son fils qui ne veut pas.

– Lequel ?

– Jean.

– Et pour quelle raison ?

– Il affirme qu'elle y mourrait de chagrin.

– Pauvre femme ! c'est peut-être vrai ! Et cependant il faut s'y résoudre, puisqu'on ne peut la faire soigner chez elle.

– Jean le souhaite... Cher petit ! j'en pleurais tout à l'heure, il m'a déclaré qu'il ne rentrerait pas au collège, maintenant qu'il savait la vérité, et qu'il ne quitterait plus sa mère.

– Oui, l'abbé, c'est un brave enfant !

– Et je suis venu prendre votre avis, monsieur le préfet. D'ailleurs Jean a trois frères, et peut-être qu'en réunissant leurs efforts, ils arriveraient...

– Mon cher abbé, je ne sais si je juge bien les frères de Jean, mais ils me semblent égoïstes. Toute la tâche va lui rester, elle me semble excéder les forces d'un homme, et Jean compte neuf ans et demi ! Pourtant laissons faire, la société a besoin d'exemples de dévouement et de vertu ; si Jean succombe, elle lui viendra en aide ; mais il est salutaire que de temps en temps quelque fait héroïque galvanise dans les âmes le sentiment du bien.

– Je pense comme vous, monsieur le préfet, je crois aux miracles !

Le curé prit congé de M. Sers et rejoignit Jean Vigier, après avoir fait dire à ses frères qu'il les attendait dans la soirée.

Il trouva Jean fort calme, lisant un volume que jadis on mettait dans les mains de tous : *la morale en actions*.

– Eh bien ! monsieur le curé, M. Sers m'autorise-t-il à ne point rester au collège ?

– Il consent du moins à ce que tu essaies d'amener tes frères à mettre une partie de leurs appointements entre les mains de ta mère.

– Et ils viendront ?

– Je les attends.

Le curé et son protégé n’attendirent pas longtemps. Lucien, François et Guillaume arrivèrent.

– Jean, dit le prêtre je te laisse la parole.

L’enfant tendit les mains à ses frères :

– François, Guillaume, Lucien, dit-il notre mère est malade.

– Malade, dit Guillaume d’une voix altérée.

– Très-malade, et on parle de l’envoyer à l’hospice.

François baissa la tête, Lucien essuya une larme.

– N’est-ce pas que cela est bien triste ?

– Oui, bien triste ! répétèrent les trois frères.

– Et s’il nous était possible de l’empêcher...

– Si cela était possible ! dit Lucien, mais parle ! parle !

– Je compte ne pas retourner au collège, dit l’enfant. Notre mère a besoin d’avoir près d’elle un de ses enfants pour la consoler et pour l’aimer ; nous travaillerons tous pour la faire vivre, et les sacrifices que nous nous imposerons seront bien légers, quand nous songerons que nous lui payons notre dette.

– Quoi, tu quittes le collège, tu renonces à tes études ? demanda François avec une certaine contrariété ; mais que deviendras-tu ? que feras-tu ? quelle carrière te sera ouverte si tu restes ignorant ?

– Si je suis ignorant, je serai honnête homme, du moins.

– Et puis, à ton âge, que peux-tu faire ?

– Qu’importe l’état, pourvu qu’il m’aide à soutenir notre mère ?

– Le gain d’un enfant de neuf ans !

– J’ai compté sur vous pour m’aider.

– Ah ! certainement, dit Guillaume avec froideur, tu as bien fait. Nous avons maintenant de fort petits appointements, mais si on les augmente.

La rougeur envahit le visage de Jean.

– Si on les augmente. dit-il ; mais il faut de l’argent, demain, aujourd’hui, tout à l’heure.

– Je suis fâché, dit Guillaume, j’ignorais à quelle extrémité se trouvait réduite ma mère, en ce moment...

– Le mois prochain, balbutia Lucien, honteux.

Ni le mois prochain, ni la semaine prochaine ! dit Jean ; notre mère a besoin de pain et de remèdes, lui en refuserez-vous ?

– Mais, Jean, tu sais toi-même...

– Je sais, dit Jean, que je ne mendie pas, que je ne mendierai jamais, même à mes frères, le pain de celle qui nous a élevés, aimés et nourris ! mais vous l’avez dit vous-mêmes, j’ai neuf ans et je ne connais pas d’état, ayez confiance dans ma probité d’enfant et dans mon courage : prêtez-moi ce qui est nécessaire pour attendre quelques ternes et trouver un moyen d’existence pour elle et pour moi ! Confiez-moi vos économies, je vous jure de vous les rendre, je vous jure de me regarder comme votre débiteur et d’acquitter cette dette, une dette sacrée, le rachat de ma mère.. François, tu gardes quelques écus en caisse, Guillaume, tu possèdes un livret de la caisse d’épargne, Lucien...

Lucien consulta ses frères du regard.

– Tu n’as aucune expérience de la vie, mon pauvre Jean, dit l’aîné ; quand nous te sacrifierions nos minces épargnes, à quoi cela servirait-il ? Dans deux mois elles seraient englouties, et notre mère n’en serait pas moins forcée d’aller à l’hospice. Ton cœur est bon, et nous t’approuvons d’aimer notre mère ; nous la chérissons autant que toi, mais nous avons la certitude qu’on la soignera bien mieux à l’hospice qu’elle ne le serait chez elle, même si nous nous privions de tout pour arriver à ce résultat.

– Ainsi, vous refusez ? demanda Jean.

– Nous refusons de nous prêter à une folie.

Vous abandonnez votre mère ?

– Nous ne pouvons rien, répondirent-ils tous trois.

Jean demeura immobile, les yeux baissés. Un moment, on put croire que l’indignation allait se faire jour dans cette jeune âme si cruellement froissée, mais relevant la tête et regardant les trois ingrats de ses grands yeux remplis d’une flamme sainte :

– Notre mère n’ira pas à l’hospice ! répéta-t-il.

Les trois frères comprirent qu’ils n’avaient plus rien à faire dans cette maison et ils sortirent en balbutiant quelques paroles d’excuse.

Quand ils eurent disparu, Jean dit d’une voix vibrante :

– Ma mère n’a plus que moi, tant mieux !
L’abbé Azémard le regarda avec une tendresse ineffable.
– Dieu te bénira ! dit-il, oui, Dieu te bénira !
– Ma résolution est irrévocable, dit Jean. Je cours chez ma mère ; demain je rapporterai du collège mes habits et mes livres, et quant au reste, vous m’avez appris à compter sur la Providence !

II

Le lendemain matin, un enfant dont la physionomie indiquait une raison au-dessus de son âge, unie à des chagrins précoces, se tenait assis près de la porte du collège d’Aurillac.

A ses pieds était le tiroir d’un vieux meuble, dans lequel il avait réuni avec un goût naïf des livres, des jouets, et même un riche bijou. Oui, une belle montre d’or brillait au milieu des billes, des volants, des raquettes. Les regards du petit marchand se détournaient chaque fois que le hasard ou quelque attraction involontaire les attirait vers la montre ciselée. Une fois même un soupir gonfla sa poitrine, mais il l’étouffa vaillamment, et voyant venir un groupe d’externes, il se baissa vers son éventaire, et chercha si rien ne manquait à l’étalage.

– Eh ! Jean, dit l’un des enfants, que fais-tu là ce matin ? Est-ce qu’un porte-balle t’a confié sa marchandise.

– Non, répondit l’enfant.

– Pourquoi n’entres-tu pas au collège ?

– Je n’y rentrerai plus, Louis,

– Jamais ?

– Non, jamais !

– Pourquoi ? demanda l’écolier.

– Nous sommes maintenant trop pauvres, ma mère et moi. et tenez, Louis, vous disiez hier que votre *De viris* était déchiré et qu’il manquait des

pages à votre dictionnaire ; achetez mes livres, et vous me rendrez service...

– Acheter tes livres !... Comment, Jean, toi le meilleur élève de ta classe, toi que le préfet regardait comme notre modèle, tu ne continueras pas tes études ?

Non, Louis, je ne les continuerai pas ; regardez, le *De viris* est tout neuf, et la reliure du dictionnaire est en veau... vous les prenez tous deux, n'est-ce-pas ?

– Pourquoi ne me tutoies-tu plus, Jean ?

– Je ne suis plus votre camarade, Louis, mais un pauvre garçon qui vous vendra désormais des gâteaux et des billes, et fera quand vous le souhaiterez vos commissions.

– Ah ! s'écria l'enfant en prenant les volumes et en vidant sa bourse, il faut que tuaies un grand chagrin pour agir comme tu fais, et dire ce que tu dis !

– Oui, j'ai un chagrin, dit Jean, ma mère est bien malade.

– Alors... je peux te donner ma semaine, dit un second écolier avec plus d'affectation que de sympathie.

– Vous voyez bien, monsieur Ludovic, je ne veux pas recevoir l'aumône... Si vous souhaitez me faire plaisir, achetez cette montre qui vous faisait autrefois envie. Votre père est riche, il ne vous refusera pas ce présent.

– Eh ! viens ce soir chez nous, Jean, on te la paiera.

– Viens chez ma mère, ajouta Louis, tu lui parleras de ta mère à toi, et nous continuerons à nous aimer comme autrefois.

D'anciens compagnons de classe achetèrent à Jean ses jouets et le reste de ses livres et au bout d'une heure il ne restait plus rien à l'ancien élève de ce qui pouvait lui rappeler ses chères études abandonnées.

Il alla remettre l'argent qu'il possédait entre les mains de l'abbé Azémard, puis, le soir venu, il se rendit chez le père de Ludovic.

C'était un ancien négociant, riche et vaniteux, qui élevait son fils dans un culte exagéré de la fortune, mais qui plus d'une fois se demanda, songeur, s'il ne développait pas dans l'enfant une vanité qui peu à peu détruirait le cœur en lui. Ludovic n'avait pas expliqué à son père pour quel motif Jean

vendait sa montre, et le négociant crut à quelque fantaisie d'écolier. Jean Vigier fut exact. M. Martin regarda le bijou, puis l'enfant.

– Vous êtes bien jeune, lui dit-il pour vendre des objets de cette valeur. Votre mère vous y autorise-t-elle ?

– Elle l'ignore, mais, monsieur le curé de Notre-Dame-des-Neiges m'approuve.

– N'est-ce pas le préfet qui vous en a fait cadeau.

– Oui, monsieur, après une distribution de prix.

– Vous devriez tenir beaucoup à ce cadeau, mon enfant.

– J'y tenais hier, monsieur.

– Et aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, j'ai besoin d'argent.

– Tu vois, dit Ludovic à voix basse, il a besoin d'argent, il la vendra bon marché.

– Mon enfant, reprit M. Martin, je suis prêt à acheter ce bijou ; j'exige seulement l'autorisation de votre mère.

– Oh ! monsieur, dit Jean avec l'accent de la prière, ne la demandez pas... Si je lui avouais ce que je compte faire, elle n'y consentirait point. Elle m'aime trop ! Pauvre mère ! elle disait qu'elle était fière de moi et que son plus grand bonheur était de me voir réussir dans mes études. Eh bien ! je quitte le collège, je vends tout ; avec le produit de cette vente, j'achèterai quelques marchandises, et les bénéfices que je réaliserai suffiront pour nous nourrir tous deux.

– Votre mère est donc dans la gêne ?

– J'ai appris hier qu'elle était ruinée.

– Voici deux cents francs, dit M. Martin ; mais souvenez-vous que cette montre ne sera pas revendue, et que si plus tard vous voulez la reprendre...

– Merci, monsieur, dit Jean, oh ! merci ! je n'espérais pas tant ! Vous qui avez été négociant, monsieur, ne pourriez-vous me donner un conseil ?

– J'aime mieux vous aider à former votre pacotille, mon enfant. M. Martin écrivit quelques mots qu'il remit à Jean :

– Ceci, dit-il, est un souvenir que vous ne refuserez pas. Allez mon enfant, et je vous le dis du fond du cœur : Heureuses les mères pauvres quand elles ont des enfants qui vous ressemblent,

Jean remercia chaleureusement M. Martin et dit à Ludovic un adieu timide, auquel celui-ci répondit d'un air protecteur.

Mais M. Martin saisit avec brusquerie son fils par le bras, et lui dit d'une voix vibrante :

– Demandez à Jean Vigier qu'il vous fasse l'honneur de vous serrer la main.

Une expression de colère passa sur le visage de Ludovic, son regard se fixa une minute sur celui de son père ; il céda pourtant, et tendit la main à son camarade de la veille.

– Adieu, Jean Vigier ! dit-il.

– Adieu, répéta Jean.

Il sortit, et M. Martin s'assit et cacha son front dans ses mains. Il se releva un moment après, prit la montre et la plaça dans une coupe.

– Vous ne porterez ce bijou que quand vous l'aurez mérité, dit-il à Ludovic. Si je le garde, c'est uniquement pour ne rien enlever au mérite de l'enfant qui sort d'ici ! Il faut qu'il sente son sacrifice, qu'il l'épuisé ; mais, en vérité, sa mère est plus riche que moi !

Pendant que M. Martin réfléchissait sur la façon dont il avait élevé son fils, Jean courait chez l'abbé Azémard. Le lendemain matin, aidé de son protecteur, il acheta une balle de colporteur, la remplit de tout ce qui tente les enfants ; puis, vêtu de ses habits les plus humbles, car il avait fait vendre les autres, il se rendit chez sa mère.

Madame Vigier le croyait toujours au collège. En le voyant entrer, elle poussa un cri de surprise ; mais ce fut bien autre chose quand elle détailla son costume, et aperçut la balle qu'il venait d'ôter de ses épaules.

– Qu'est-ce que cela signifie Jean ? demanda-t-elle.

– Cela signifie, ma mère, dit Jean, qui s'agenouilla devant le lit de la malade, que je n'ai pas le courage de passer dix années de ma vie loin de vous... Oh ! vous avez beau secouer la tête, je suis loin de vous... et tandis que vous souffrez seule, si seule et si abandonnée que vous acceptez la perspective de l'hospice, je suis, moi, choyé, instruit, gâté dans le collège. Cela est-il juste ? cela est-il possible ? Si je vous laissais si malheureuse, mériterais-je une mère comme vous ? Tout est fini, le collégien n'existe plus, le colporteur vous reste ! Laissez-moi la joie et l'honneur de vous

nourrir et de suffire à tout ce qui est nécessaire ici ! Vos malheurs ! vos souffrances ont fait subitement un homme de l'enfant !... Il ne faut pas pleurer, il ne faut pas même paraître surprise, car vous me feriez croire alors que vous n'avez jamais compté sur ma tendresse.

– Si ! j'y comptais, dit la malade, en attirant Jean sur son lit ; j'y comptais, et cependant je pleure... Est-ce de joie ou de regret ? Je ne sais pas ; ces deux sentiments se confondent... Je ne puis accepter ton sacrifice... Je ne puis...

– Vous pourriez donc vous séparer de moi !

A ce cri parti du fond de l'âme, et auquel l'accent et le regard de Jean donnaient une expression si énergique et si sublime, la malade ne trouva plus rien à répondre. Elle posa sans rien dire les deux mains sur le front de son fils, ses lèvres s'agitèrent toutes tremblantes, et Dieu, qui comprend le langage des mères, l'entendit.

Un moment après, Jean descendait chercher le souper et s'occupait du pauvre intérieur de sa mère avec un soin et une activité que lui eussent enviés toutes les ménagères.

Le lendemain, levé à l'aube ; il prépara le déjeuner, sortit, alla s'installer à la porte du collège, revint à quatre heures, et montra avec joie à sa mère quelques pièces blanches, produit de la vente de la journée.

Jean devint à partir de ce moment le fournisseur des écoliers. Il se contentait d'un gain modique, et ses anciens camarades se faisaient, pour la plupart, une joie de lui donner leurs commandes. Quelques uns lui firent plus d'une fois sentir quelle distance désormais existait entre eux ; mais Jean ne paraissait pas les comprendre, puis il était si modeste et si humble que les petits orgueilleux se lassèrent les premiers.

Pendant les premiers mois, M. Sers et M. Azémard crurent que le dévouement de Jean Vigier était l'effet d'une noble mais passagère exaltation de l'amour filial. Ils s'attendaient à voir succomber sous le fardeau de son dévouement l'enfant qui venait d'entreprendre un miracle ; mais, à leur grande surprise, à leur légitime admiration, ils virent que l'enfant poursuivait sa tâche sans défaillance. A mesure que le temps passait, il mettait une gravité plus grande sur le front de Jean, mais aussi il calmait et rassérénait davantage le visage de sa mère. Assurément le

ménage de la veuve et de l'orphelin n'était pas riche, mais il n'avait pas de dettes, et il était impossible de trouver deux âmes plus amies et mieux faites pour se comprendre, celles de cette mère éprouvée et de cet enfant dévoué. L'adolescence passa sans laisser aucune trace à sa suite. Jean était toujours colporteur. Pendant plusieurs mois, il éprouva une soif ardente de retourner à ses chères études ; il marchanda des livres, il rouvrit ses auteurs. Le malheureux sentait se réveiller en lui l'amour de cette science étouffée et non pas vaincue. Il lutta, il souffrit, il pleura ; mais il resta maître de son âme, fidèle au devoir qu'il s'était imposé, et ne succomba point à cette tentation que tous eussent comprise et excusée.

Lorsque Jean eut vingt ans, il trouva que le métier de marchand ambulant n'occupait pas assez ses forces. Il s'établit dans une cour de messageries, car il y avait encore des messageries à cette époque, et chaque jour, par tous les temps, il se mit aux ordres des voyageurs. Bien qu'il eût renoncé à ses études, il les avait cependant assez aimées pour garder en lui quelque chose ressemblant à un regret. Il se dit plus d'une fois, tandis que les pieds dans la neige, grelottant de froid, il attendait la voiture qui lui amènerait des voyageurs auxquels il enlèverait le fardeau de leurs bagages, que, s'il l'avait voulu, il serait un des heureux de ce monde ; au lieu de piétiner dans la boue et de subir toutes les injures de l'air, il serait paisiblement installé dans son bureau, entouré de livres, analysant, goûtant les beautés de ses auteurs favoris. La bure de sa veste serait remplacée par un vêtement moelleux et chaud, le feu flamberait dans la cheminée ; on sonnerait à sa porte, et discrètement la servante introduirait un ami. Un ami ! Souvent il voyait passer dans la rue ceux à qui, enfant insoucieux, il donnait ce titre. Ses camarades de collège avaient conquis leur place dans le monde. Plus d'une fois, l'un d'eux lui donna une commission à faire, et en débattit le prix sans le reconnaître. Pauvre Jean ! le dos ployé sous le faix, haletant dans la course ou transi et grelottant, il subissait la vie qu'il s'était faite. Jamais il ne se plaignit, jamais il ne regretta son sacrifice. M. Martin lui offrit ses services, il les refusa. Si dans le jour il souffrait, le soir il goûtait la plus douce des récompenses. Quand il gravissait son étroit escalier, quand il se jetait tout émus dans les bras de sa mère, quand il la regardait longuement en baisant ses mains tremblantes, il se disait, avec l'orgueil et la joie d'un

filz pieux, que la vie de sa mère était se conquête, son trésor, son triomphe, il l'aimai pour elle, pour lui ; il l'aimait aussi par l'ineffable joie qu'elle lui procurait en lui permettant de satisfaire son besoin de dévouement.

Quant à madame Vigier, elle n'osait plus se plaindre des douleurs éprouvées. Un filz comme Jean tenait lieu de toute une famille. Les trois aînés, humiliés par la situation de leur frère venaient rarement dans le pauvre logis ; ils s'y glissaient le soir, comme des malfaiteurs. Ils étaient comparativement riches, et ne semblaient cependant pas heureux. Ils montraient à l'égard de leur mère le même égoïsme, et rejetaient maintenant sur leur situation de pères de famille leur manque de générosité.

– Au surplus, disaient-ils, notre mère ne manque de rien !

Jean, lui, regrettait une seule chose ; ce cœur affamé de tendresse eût aimé répandre de nouveaux trésors d'amour sur une femme, des enfants. Il était trop pauvre pour s'établir. Sa mère infirme lui devait tenir lieu de tout.

Dans toute la ville d'Aurillac on connaissait, on estimait, on admirait Jean le comissionnaire. Son histoire était la légende des enfants. Quand on voulait citer à l'un d'eux un modèle à suivre, on lui nommait Jean Vigier.

Seul il croyait n'avoir rien fait que de fort simple, et il eût été bien surpris s'il avait pu lire au fond de toutes les âmes.

Jean devait cependant avoir son heureuse joie, nous dirions de triomphe, s'il s'agissait d'un orgueilleux. Un jour, de Paris, on lui écrivit pour lui annoncer que l'Académie lui décernait un des prix qu'elle réserve aux hommes vertueux, et qui sont comme le présage d'une récompense plus haute. Toute la ville d'Aurillac applaudit à cet acte de justice. Jean se réjouit à la pensée d'acheter à sa mère une petite maison, où elle serait mieux que dans sa chambre au troisième étage.

Il y a longtemps que ces faits se sont passés, Il y a long emps que l'enfant protégé par M. Sers et l'abbé Azémard quitta son habit de collégien pour devenir colporteur ; mais il est bon de rappeler des faits semblables. Et si jamais un enfant regardait comme une charge trop lourde de nourrir et de veiller sa mère infirme, on pourrait lui citer l'exemple de cet enfant de neuf ans qui, à force d'industrie et de tendresse, trouva le moyen de faire vivre la sienne.

LES

PLUMES DU CORBEAU

C'était un matin, dans un faubourg populeux. Les ouvriers, profitant d'une heure de repos, se groupaient autour des comptoirs d'étain dont les propriétaires leur distribuent au rabais, des poisons plus ou moins lents. Les uns lisaient les nouvelles dans des feuilles de titres divers, mais d'opinions uniformes ; les autres flânaient, les mains dans les poches, humant l'air déjà froid qui soufflait dans Pais. Les plus âgés racontaient aux apprentis ou aux nouveaux ouvriers les incidents de leurs voyages durant le classique tour de France.

Entre chaque récit se faisaient, avec une sorte de régularité, des échanges de politesses se composant de tournées de vin, d'absinthe, et de *mêlé-cassis*. Parfois un refrain s'entendait sur le pas d'une porte ou dans le fond de *l'assommoir*. Un joueur de vielle tournait la poignée de sa mécanique et regardait les fenêtres d'un air famélique. Souvent un visage d'enfant ou de jeune fille s'encadrait entre les fleurs modestes d'une croisée, et un pauvre sou, péniblement gagné, tombait aux pieds du musicien, qui accentuait le mouvement de son bras en signe de reconnaissance ou levait nonchalamment sa casquette grasseuse.

Un vieillard portant l'habit ecclésiastique s'acheminait avec lenteur à travers ce quartier bruyant et inconnu. Sa physionomie, d'une pénétrante douceur unie à une grande finesse, respirait la bonté et paraissait, pour ainsi dire, rayonner de la flamme de l'apostolat. Son regard se reposait sur ceux qui l'examinaient curieusement avec une expression touchante de bienveillance paternelle. De taille moyenne et peu robuste, il serra contre lui le court manteau qu'il avait jeté par-dessus sa soutane.

Au moment où il passait devant *l'assommoir*, une voix jeune, mais déjà rauque, cria :

– Hé ! le corbeau ! le corbeau !

A cette appellation qui ressemble si fort à une injure, répondit un éclat de rire général ; cette parole insultante, pareille à une traînée de poudre, éveilla un écho soudain, et tout le long de la rue une clameur mêlée de rires répéta sur tous les tons :

– Le corbeau ! le corbeau !

Les hommes, le poing sur la hanche, trouvaient cette farce excellente, plus d'une femme baissa la tête, et les apprentis battirent des mains.

Le prêtre avait entendu et compris. Il parut hésiter entre deux façons d'agir. Devait-il continuer sa route et dédaigner l'insulte jetée sur sa robe noire, ou bien allait-il faire tête au stupide orage soulevé par son apparition 1

Ce dernier parti lui parut le plus digne, le meilleur, le plus utile.

Il s'approcha du groupe d'où partait l'injure stupide, et s'adressant à l'un de ceux dont le regard le raillait davantage, il lui dit d'une voix douce empreinte d'une sorte d'inoffensive malice :

– Mon ami, êtes-vous bien sûr de connaître toutes les espèces de corbeaux ?

Le rire de l'ouvrier redoubla d'insolence gouailleuse.

– Eh bien ! reprit le prêtre, je crois que vous vous trompez ; il est des corbeaux dont vous n'avez jamais regardé les plumes...

Alors, entr'ouvrant son petit manteau, le vieillard laissa voir sa poitrine constellée de décorations et de médailles de sauvetage.

Par un même mouvement, tous ces hommes se découvrirent, et une sorte de murmure indistinct, vague expression de regret, se fit entendre dans la

foule.

– Mes enfants, reprit le prêtre, voici la croix de la légion d'honneur, qui me fut donnée sur le champ de bataille, comme à un soldat ; ce ruban vert est celui de Saint-Maurice ; à côté, vous voyez les décorations de Crimée, du Mexique, la médaille d'Angleterre, les croix de Belgique, d'Espagne, de Portugal...

Les rois les ont données au pauvre prêtre qui relevait au milieu des morts vos frères et vos fils, à l'homme qui s'est jeté dans l'eau et s'est précipité à travers les flammes afin de sauver des vies menacées... Je ne tire point vanité de ces hochets, mais je les porte en souvenir d'heures périlleuses durant lesquelles il me fût donné de me dévouer et de remplir mon devoir... Je me rends ce matin chez un brave ouvrier, père de famille, à qui un acte courageux vient de mériter une médaille d'or de première classe. Je veux le complimenter, lui serrer la main, et afin de lui faire honneur, j'ai, vous le voyez, paré ma pauvre soutane de ces décorations que je ne porte point d'ordinaire... N'est-il point vrai, mes enfants, qu'en criant au corbeau, vous ne vous attendiez point à lui voir de semblables plumes.

L'expression d'un regret croissant se lisait sur le visage de tous les témoins de cette scène ; et celui qui le premier avait insulté le vieillard s'avança résolûment vers lui ;

– Pardonnez-nous, monsieur l'abbé, lui dit-il, nous sommes plus légers que méchants.

– Je le sais bien, répondit le prêtre, mais votre légèreté davient à la fois injuste et cruelle. Vous regretterez l'offense gratuite que vous m'avez infligée, parce que mon titre de prêtre ne m'empêche pas de prouver que je possède une qualité estimée de tous les Français : la bravoure... Mais de ce que vous me voyez couvert de décorations, s'ensuit-il que mes confrères en sacerdoce ne soient pas autant que moi disposés au dévouement ? Non, mes amis, ne le croyez pas. Il a plu à Dieu de me placer dans des conditions exceptionnelles, et de permettre que mon aide fût utile durant de grands désastres ; mais chaque prêtre possède assez de charité pour accomplir les mêmes œuvres... Quand vous en voyez passer un parmi vous, rappelez-vous qu'il a baptisé vos enfants, assisté votre mère mourante, qu'il apprendra à votre famille l'amour qu'elle doit à Dieu et le respect qu'elle vous doit

porter... et alors, en souvenir de cette matinée, promettez-moi de ne plus crier : – au corbeau !

– Oh ! monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ! répéta le vieil ouvrier, ne nous pardonnez-vous pas ?

– Moi, mais de tout mon cœur, mes enfants..

– En ce cas, daignez le prouver.

– De quelle façon ?

– En acceptant un verre de vin, sans façon, sur le comptoir.

Le prêtre sourit ; l'offre était faite de si bon cœur qu'il était impossible de s'en formaliser, mais son étrangeté la rendait inacceptable.

– Merci, mes enfants, répondit l'abbé, merci ; je regrette de ne pouvoir trinquer avec vous, mais mon affection peut heureusement se traduire d'une autre manière... Je vais vous donner ma bénédiction...

Les visages railleurs devinrent sérieux, les fronts s'inclinèrent, le prêtre leva la main en prononçant des paroles saintes, puis il s'éloigna, tandis que les ouvriers s'écriaient d'une voix unanime :

– Ah ! le brave homme ! le saint prêtre !

Ce trait charmant m'a été raconté par M. l'abbé Lanusse, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr. Son courage lui a mérité toutes les décorations dont les souverains disposent ; l'esprit évangélique qui l'anime accomplit sans fin des miracles au milieu des jeunes gens qu'il instruit des choses de la foi. Jamais homme honoré du sacerdoce ne posséda à un degré plus haut la puissance de s'emparer des âmes d'une jeunesse ardente. Ce qui domine dans ce cœur d'apôtre, c'est, après l'amour de Dieu, et la passion pour le zèle de sa maison, un ardent sentiment de patriotisme. Grâce à l'élan de sa parole, il appelle à lui les incrédules, il fortifie les faibles, il relève les chancelants. Il faut l'entendre parler de ses enfants de Saint-Cyr !

Ecrire l'histoire de chacune des décorations et des médailles de l'abbé Lanusse serait composer un admirable livre. Il le devrait faire lui-même, d'après ses souvenirs, et rien n'égalerait la beauté morale et religieuse de semblables mémoires.

Quand il n'évangélise pas, l'abbé Lanusse prend son pinceau, et compose des pages admirables dignes des artistes miniaturistes qui furent la gloire de

la France avant l'invention de l'imprimerie. Une imagination d'une richesse prodigieuse, un sentiment exquis de la nature, à laquelle il emprunte, pour l'ornement de ses pages, ses fleurs, ses insectes, ses fruits et ses oiseaux ; enfin une délicatesse de forme qui ne le cède qu'à la profondeur de la pensée, telles sont les qualités qui font de l'aumônier de Saint-Cyr un artiste sincère et complet. Il a exposé son œuvre entière en 1878, et ceux qui aiment les belles choses se sont pressés autour de ses cartons.

Plus heureux encore ceux qui, comme moi, se sont inclinés sous la bénédiction d'un saint et d'un héros.

LA MAIN DE LA PROVIDENCE

I

On ne pouvait trouver dans la rue Saint-Antoine un plus brave homme que Janicet. Depuis cinquante ans qu'il habitait le quartier, il donnait à ses voisins l'exemple d'une conduite exemplaire et d'une piété contre laquelle échouaient les sarcasmes des incrédules et les railleries des sots. Il ne fréquentait point les cabarets, accompagnait sa famille à l'église, et donnait à ses enfants une éducation forte et chrétienne. Sa femme, laborieuse créature dont la vie semblait un miracle perpétuel de dévouement, entretenait dans le ménage l'ordre, à défaut d'aisance, et portait sa large part du fardeau commun. Il était lourd : Janicet étant tombé malade, l'argent manqua vite ; Louise, occupée à soigner son mari, ne put continuer ses

travaux de couture avec la même exactitude, et perdit une partie de ses pratiques. Les six enfants coûtaient beaucoup et ne savaient encore exercer aucun métier. La gêne précéda de peu la misère. On vendit le linge ; le Mont-de-Piété prêta quelque argent sur les bijoux de nocces ; des amis firent de légères avances ; un ancien patron de Janicet n'oublia pas que le brave homme avait fréquenté son atelier pendant dix ans. Mais ces minces ressources s'épuisèrent ; une mauvaise année creusa toutes les bourses. Louise n'osa plus implorer le souvenir des uns, ni la pitié des autres. Le pain devint rare, puis il manqua. Les yeux de Louise, brûlés par les veilles, ne lui permettaient plus de travailler la nuit, et bientôt il fallut songer à la dernière des ressources, celle de la mendicité. A la pensée que les enfants élevés par lui dans des habitudes d'une dignité modeste tendraient la main pour le nourrir, une sorte de désespoir s'empara de Janicet. Il cacha son front entre ses deux bras, et versa des larmes abondantes.

Louise tenta de le consoler ; pour la première fois il refusa de l'entendre et relevant son visage pâli par la douleur et la faim, il s'écria :

– La Providence m'abandonne !

– Tais-toi, répondit Louise, tais-toi, malheureux..... Nie la bonté des hommes si tu les juges durs à ton égard, mais ne blasphème pas Dieu qui, te voyant souffrir, te regarde avec des yeux pleins de miséricorde.

– Non ! non ! répéta le malheureux avec une sorte d'égarement ; tu vas t'affaiblissant chaque jour, mes forces ne reviendront jamais, et je resterai dans l'incapacité de gagner le pain de la famille... L'hospice m'attend... Mais que dis-je ! Je ne trouverai pas même une place à l'hospice, car si je me sens trop malade pour travailler, je ne le suis point encore assez pour mourir.

– Est-ce que je te manque, moi ? demanda Louise en serrant le pauvre ouvrier dans ses bras. Je sens autant, plus que toi peut-être, les difficultés de notre position, mais je garde en Dieu une inépuisable confiance. Sans doute, notre situation est terrible ; mais nous n'avons pas encore le droit de désespérer. Celui qui nous enseigna à demander notre *pain quotidien* nous a promis de nous traiter en père. Écoute, Janicet, depuis quelque temps le chagrin qui te ronge te fait oublier Dieu ; tu pries moins avec nous, et ton cœur n'est pas toujours d'accord avec tes lèvres. Le souvenir de notre

misère hante ta pensée, tu ne te jettes pas dans les bras du Sauveur avec assez de confiance.

En ce moment la voix du dernier enfant de Louise s'éleva plaintivement :

– J'ai faim ! père, j'ai faim !

– Quelle réponse à tes conseils, dit Janicet avec une explosion de douleur.

Louise courut prendre l'enfant dans son berceau, le serra sur son cœur avec une tendresse emportée, puis elle l'apaisa par des caresses.

Les deux frères aînés sortis, l'un pour aller Emprunter quelque argent chez un voisin, l'autre pour demander un pain à crédit au boulanger, rentrèrent en se tenant par la main. La tristesse empreinte sur leurs visages révéla au père de famille le mauvais succès de leur double démarche, , et le regard) qu'il jeta sur Louise s'emplit d'une sorte de joie amère.

– Tu vois bien, dit-il, tout est fini, et les enfants ne souperont pas.

La courageuse mère s'essuya furtivement les yeux. Elle triompha vite d'une faiblesse passagère, et se rapprochant de Janicet :

– Je suis à cette heure indispensable à la maison, lui dit-elle, mais si faible que tu sois, tu peux encore sortir. Traine-toi jusqu'à la prochaine église. L'office du soir vient de sonner. On affirme que le prédicateur qui prêche le carême est un homme rempli d'éloquence et de charité. Certes, tu trouveras dans son sermon plus d'une chose consolante. La douleur aigrit ton âme, va la reposer au pied de la croix.

– Je ne me sens le courage de rien dire à Dieu.

– Tu lui répéteras ce que tu viens de crier avec des sanglots : « Seigneur, mes enfants manquent de pain ! »

Il fallut une grande insistance de la part de Louise pour obtenir de son mari qu'il se rendit à l'église, afin d'y chercher la force et la consolation.

Il céda cependant : d'abord parce qu'en dépit de sa révolte contre l'épreuve il était chrétien et comprenait la vérité des paroles de sa compagne, ensuite parce que depuis le commencement de la station du carême on s'entretenait beaucoup du talent d'orateur du père Flavien.

Après avoir dit un adieu triste à sa femme, et embrassé ses enfants sans garder la force de leur parler, l'ouvrier malade descendit ses cinq étages en s'appuyant à la rampe, puis il gagna la rue, et, frôlant les maisons, il prit le chemin de la maison de Dieu.

Une grande foule s’y portait. Elle avait hâte de se nourrir de la parole substantielle du prédicateur ; elle souhaitait entendre cette éloquence imagée et puissante qui la troublait, la remuait et l’obligeait à rentrer en elle-même, et lui montrant tour à tour les périls qu’elle courait et les vices qui la gangrenaient ; elle avait besoin d’être entraînée vers la purification, la vertu, l’amour et l’attente des biens qui ne doivent ni s’altérer ni finir.

Le père Flavien comptait depuis le commencement de ses stations du carême un grand nombre de conversions éclatantes, et ce succès, dont il reportait la gloire à Dieu, excitait dans Paris une émulation de curiosité, dont le digne missionnaire se servait pour attirer à lui de nouvelles âmes afin de les donner au divin Maître.

II

Peu de temps avant l’heure où il devait prêcher, le père Flavien, agenouillé dans sa cellule, méditait sur le sujet qu’il allait traiter le soir même. Il le creusait au pied de son crucifix, priant et pensant tout ensemble, confondant la réflexion de sa pensée et l’élan de son cœur dans un unique sentiment d’amour. Il savait bien que plus il s’abîmerait dans la méditation des vérités qu’il devait développer, plus il les montrerait lumineuses. L’orgueil étant sans prise sur lui, il laissait d’abord percer sa confiance en Dieu et son amour pour la croix.

D’ordinaire, il ne recevait personne à cette heure ; cependant il eut cru manquer à un devoir sacré, en refusant d’entendre ceux qui se présentaient. Le frère portier essayait timidement d’objecter aux visiteurs, que l’heure était avancée, que le révérend père était fort occupé, une insistance prolongée avait raison de cette faible résistance ; dans la crainte de repousser un pécheur, le père Flavien eût consenti à recevoir un importun.

Ce jour-là, l'homme qui sollicitait la faveur d'une audience était un de ceux qui comptent dans le monde : c'était un riche banquier devant sa fortune à un labeur patient, autant qu'à une haute intelligence.

Il commença par s'excuser d'abuser du temps du père Flavien, puis il ajouta :

– Je suis, mon père, votre station de carême avec une grande ponctualité. Peut-être dois-je avouer que si je devais entendre un homme moins éloquent que vous, je témoignerais un empressement moindre. Hier vous avez parlé du devoir de l'aumône avec une puissance et une logique qui m'ont fait réfléchir. Je tiens à vous prouver que votre parole ne demeure point stérile. Il reste dans mon secrétaire une somme de dix mille francs dont je peux me passer sans dommage. Un voyage de moins, quelques superfluités sacrifiées, voilà tout. Acceptez cette bourse, mon père, vous devez connaître beaucoup de misères, soulagez-en quelques-unes en mon nom.

– Permettez-moi de vous refuser, répondit le prédicateur. Le sentiment qui vous porte à sacrifier une partie de votre superflu est trop chrétien pour ne point mériter un encouragement ; mais je ne puis me charger de la distribution de vos aumônes. Vous habitez Paris, je le traverse seulement. Vous découvrirez sans peine d'honnêtes misères, je vous laisse le bonheur de les soulager et la joie de vous entendre bénir.

– Sans doute, mon révérend père, mais cette joie même m'effraie. Tarir des larmes renferme une consolation si grande qu'on peut perdre le prix de son aumône en goûtant le bonheur de la répandre.

– Pourvu que vous l'offriez à Dieu ! dit le prêtre.

– Non ! non, je vous en supplie, distribuez cette somme vous-même.

L'aumône qui passe par les mains d'un saint est deux fois bénie.

– Eh bien ! dit le missionnaire Je vais vous exposer la dernière raison pour laquelle je me récus. Dès que l'on saurait que je distribue des secours, je serais assiégé de demandes. La bourse que vous m'apportez se trouverait bientôt épuisée ; et je ne tarderais point à rester les mains vides en face d'infortunés implorant ma pitié. Cette impuissance deviendrait un martyre, et troublerait le calme sans lequel je ne pourrais opérer le bien que vous m'attribuez, et dont je renvoie à Dieu toute la gloire.

Le visiteur hésita un instant. Il comprenait la valeur des raisons du père Flavien, mais il lui semblait pénible d'y céder.

– Je le sais, reprit-il, votre mission est autre que celle de secourir les pauvres. Vous enrichissez nos âmes, vous nous les prenez pour les rendre à Dieu, voilà votre lot unique et glorieux. Je sollicite une faveur, une exception ; Dieu qui me pousse vers vous saura vous envoyer les mendiants qu'il aime. Ne me découragez point dès le premier pas que je hasarde dans la voie où vous m'avez fait entrer. Qui sait, si refusé par vous, embarrassé de l'emploi immédiat de ces dix mille francs, je ne les remettrai point dans mon secrétaire. Les occasions de dépense sont fréquentes à Paris, une tentation arrive, grandit, nous sollicite ; nous sommes faibles, et nous cédon. Vous seriez alors responsable, mon révérend père, des dix mille francs dont les pauvres se trouveraient privés.

– Voilà une singulière logique... Ce raisonnement spécieux ne parvient guère à me convaincre, mais il en est un qui me touche davantage ; vous dites que ma parole vous a inspiré cet acte de désintéressement, je ne puis refuser de vous aider à l'accomplir. Veuillez seulement m'indiquer quelles misères vous entendez spécialement secourir.

– Mon révérend père, je ne veux point vous causer un trop long embarras ; pour l'emploi de ces dix mille francs, rapportons nous-en à la Providence. Elle conduira vers vous par la main celui qu'elle croira digne de ce secours. Au lieu d'alléger plusieurs souffrances, nous sauverons sans doute une famille du malheur. Ne cherchez pas, attendez, Le premier pauvre qui frappera à votre porte recevra la bourse que vous voulez bien accepter.

– Il en sera fait ainsi, dit le missionnaire.

Le visiteur s'inclina sous la bénédiction du prêtre.

– Où allez-vous, demanda celui-ci ?

– A l'église, n'est-ce pas l'heure de votre sermon.

– En effet.

– Puis-je vous demander quel sera le sujet de votre discours ?

– La Providence, répondit le missionnaire.

III

Jamais assistance aussi nombreuse n'avait rempli le vaste monument dans lequel le père Flavien devait se faire entendre. Le recueillement de la foule se nuancait de cette sorte d'impatience que l'on devine, chaque fois qu'une sommité de l'art oratoire doit parler du haut de la chaire de vérité. L'autel étincelait, les fleurs embaumaient ; depuis le portail jusqu'au chœur, s'étalait un luxe à demi-mystérieux : tentures de velours sombres, crépines dont les ors s'adoucissaient dans l'ombre, arbustes précieux, lampes à globes dépolis. Les sons de l'orgue s'étouffaient sous les doigts du musicien, et les fidèles, prosternés, répétaient du cœur et des lèvres cette admirable prière qui appelle l'Esprit divin au milieu d'eux. Tout à coup, un mouvement se fit dans l'église ; les rangs des fidèles s'ouvrirent, et le père Flavien, précédé du suisse frappant le pavé de sa hallebarde, gagna la chaire dont il monta lentement l'escalier. Quand il apparut dans le pénombre, quand on vit sa belle tête ascétique, ses mains transparentes jointes sur sa poitrine, quand il laissa tomber avec lenteur le texte latin qu'il se proposait de développer, l'attention de tous put se lire sur les visages ; la semence sacrée allait tomber dans des âmes bien préparées pour la recevoir.

Ainsi qu'il venait de l'apprendre à son visiteur anonyme, le père Flavien parla de la Providence. Il la montra sous la figure de l'ange indiquant à Agar la source qui doit désaltérer son fils. Il la représenta guidant le jeune Tobie vers la demeure de Gabélus. Sous l'éclatante parole du père Flavien, elle empruntait toutes les formes, et se cachait sous les plus humbles symboles. Elle volait sur les ailes du corbeau d'Elie ou multipliait l'huile chez la veuve de Sarepta. Sa main prodigue se tendait à la fois et tour à tour vers le vieillard, l'orphelin ou la veuve. Plus tard, rendue vivante par le Sauveur, elle nourrissait cinq mille hommes avec quelques pains et des poissons. Elle attendait incessamment l'affligé pour le consoler, le pauvre

pour le secourir. Empressée, souriante, elle allait le plus souvent au-devant de la misère, ou, les bras tendus, elle la recevait dans ses bras.. Le Seigneur faisait de la Providence la distributrice de ses faveurs inattendues. Il exigeait qu'on l'implorât, qu'on eût confiance en elle, qu'on se jetât dans son sein comme dans un refuge assuré.

– Jamais ! s'écria le prédicateur, jamais un homme ne s'est vainement adressé à cette Providence divine, et je défie une créature, quelle quelle soit, de se lever et de me dire : « Du sein de ma détresse, j'ai adjuré le ciel d'opérer un miracle pour me sauver, et ce miracle m'a été refusé ! »

Quand le Père Flavien descendit de la chaire, il laissa toutes les âmes consolées par la pensée que la Providence veillait sur elles avec une ineffable sollicitude. Toutes ! non pas cependant. Tandis que le prêtre gagnait la sacristie, un homme qui s'était levé tout tremblant, le suivait la tête baissée.

Ses lèvres remuaient d'une façon fébrile ; il semblait à la fois épouvanté de son audace et poussé par une force inconnue.

Le suisse tenta de lui défendre l'entrée de la sacristie ; la fatigue du père Flavien paraissant lui interdire la possibilité de donner une audience si courte quelle fût. Mais le regard du père découvrit cet humble client, et d'un signe de la main, le missionnaire appela malheureux.

– Que souhaitez-vous, mon ami ? demanda le prêtre à l'homme qui se tenait respectueusement devant lui.

– Je veux vous dire, mon père, répondit Janicet, que j'ai toute ma vie vécu en chrétien et en travailleur. Ma femme est une angélique créature, et mes enfants, mes pauvres chers enfants, sont pieux et doux. Il semble qu'avec une famille semblable, de bons sentiments et la pratique du devoir, tout devrait nous sourire, n'est-ce pas ? Il n'en est rien. Une grave maladie qui m'a cloué longtemps sur le lit a d'abord amené la gêne, puis la ruine. Le pain nous manque... J'ai presque blasphémé ce soir, et Louise m'a conseillé d'aller vers Dieu, au nom de qui vous parlez, Tout à l'heure vous affirmiez que la Providence n'abandonne jamais ceux qui l'implorent, et vous avez défié un homme d'oser dire : – « Je me suis adressé à Dieu, et Dieu ne m'a pas exaucé. » – Je suis cet homme, mon père, un homme honnête, croyant, travailleur, que la Providence oublie et qui meurt de faim.

Le missionnaire regarda Janicet.

Évidemment cet homme ne mentait pas ; sa misère était vraie ; il avait souffert, prié, puis le désespoir était venu...

Le prêtre bénit Dieu du fond du cœur d'avoir envoyé dans sa cellule le banquier qui par ses soins voulait enrichir le premier pauvre s'adressant à lui.

– Ainsi, reprit le missionnaire, vous êtes malade, désespéré ?

– Oui, mon père ; mes bras affaiblis ne me permettront jamais de reprendre mon premier labeur... et j'ai six enfants.

– Quel état exercez-vous ?

– Celui de menuisier.

– Mais si vous ne pouvez travailler, il sera du moins possible de faire travailler les autres, de surveiller des apprentis, en un mot d'ouvrir une boutique.

– Vous oubliez qu'il n'y a pas un sou à la maison !

– A quelle somme s'élèverait un petit établissement vous mettant à même de vivre ?

A trois ou quatre mille francs, répondit Janicet, une fortune...

– Mon cher ami, répondit le missionnaire, cette fortune la voici. Je suis chargé de remettre dix mille francs au premier pauvre qui s'adressera à moi ; je reconnais en vous l'envoyé de cette sainte et miséricordieuse Providence à laquelle tout à l'heure vous ne vouliez plus croire.

Janicet était à genoux.

– Pardonnez-moi, mon père, dit-il, pardonnez-moi au nom du Seigneur d'avoir douté de sa bonté... J'ai peur de m'éveiller d'un rêve... Une pareille somme, à moi ! une fortune qui me permettrait de m'établir, d'élever ma famille, de vivre dans une honnête aisance...

– Non, mon ami, vous ne rêvez pas... Le Seigneur, oublie un moment de défaillance pour se souvenir seulement que vous avez été pieux et patient... Voici ce qui vous appartient... Rentrez consoler votre femme, embrassez vos enfants, et ce soir adressez de ferventes actions de grâce à cette Providence qui, suivant la parole du prophète, n'a jamais laissé manquer de pain les enfants du juste :

Janicet suffoqué par les larmes, baisa la main du missionnaire, regagna en courant son logis et jeta dans le tablier de Louise les cinq cent louis de la Providence.

LE CHIRST D'ANDERNACH

Qui rendra jamais la poésie des vieilles églises, le charme pieux et mélancolique des ruines religieuses, l'impression profonde que font au cœur les calvaires dressés sur le sommet des montagnes, les chapelles suspendues au bord des abîmes, où ces images naïves, étranges et désolées du Christ, qui se présentent soudainement au regard, et nous laissent rêveurs après que nous avons prié ?

L'ensevelissement du Sauveur à Saint-Remi de Reims, le jardin des Oliviers d'Offenbourg, le Chemin de la Croix échelonné sur les assises d'une colline de Savoie, et le Crucifix d'Andernach, sont du nombre de ces monuments qui vous prennent à la fois l'âme et la pensée, et vous remuent comme si vous aviez senti passer au-dessus de votre tête le vol de l'aigle de saint Jean.

Andernach est baigné par les flots du Rhin.

La population qui l'habite est simple, croyante, hospitalière.

Les traditions du fleuve, les miracles des saints, les chroniques des châteaux s'y racontent à la veillée, et les mœurs patriarcales n'ont rien perdu de leur pureté.

A l'angle d'une antique et triste église est adossée une petite chapelle d'aspect bizarre et d'un effet saisissant. Elle est couverte en chaume et abrite un crucifix de bois. Le long de la muraille se dressent une échelle,

une lance, un roseau à l'extrémité duquel est fixée une éponge. Une lanterne, que l'on allume chaque nuit, est placée sur un banc de pierre, dans l'angle le plus reculé de la chapelle.

Le tailleur d'images qui sculpta le crucifix a grossièrement exécuté son œuvre : c'est la représentation d'un être souffrant, torturé, agonisant. La tête garde une expression navrante et terrible. On n'y retrouve ni le calme souverain d'un Dieu ni la sublime expression de la victime volontaire du Golgotha : c'est un supplicié, voilà tout !

Sur le front, entouré d'une couronne d'épines naturelles, on a peint de larges gouttes de sang... le sang marque également les plaies des mains, celles des pieds, et rougit la blessure béante du côté du Sauveur. Cette représentation du Christ fait frémir d'effroi et de pitié.

Dans le pauvre village d'Andernach, elle est l'objet d'un culte fervent, et le sujet d'une légende que les habitants racontent après s'être dévotement signés trois fois.

Il existait jadis à Andernach une pauvre vieille femme nommée Martha.

Elle passait à l'église les premières heures du jour, puis elle se livrait à un petit commerce de gâteaux, qui suffisait pour la faire vivre, et aussi pour pratiquer l'aumône : car elle avait un cœur rempli de charité.

Elle s'oubliait tellement elle-même, qu'elle habitait une maison dont le toit était en partie effondré.

Martha ne possédait point d'économies pour faire réparer sa demeure, et nul ne voulait lui rendre ce service pour l'amour de Dieu. Aussi la pluie tombait dans la maison de Martha, le vent passait au travers des crevasses, et personne ne s'inquiétait de la pauvre femme, qui endurait le froid avec patience en songeant à la Passion douloureuse du Sauveur des hommes.

Une nuit il pleuvait ; les larges gouttes tombaient : Drip ! drip ! drip !... Martha ne dormait point et priait silencieusement.

Tout à coup, elle entend un grand bruit : – le marteau frappe, la scie grince, le rabot glisse... – On dirait que les charpentiers sont sur le toit, où plutôt que l'esprit mauvais enlève le reste des tuiles qui couvrent la maison. Demain il ne restera plus que quatre murailles.

Martha se dit qu'elle a mérité d'être affligée ; qu'elle a peu ou mal prié, qu'elle ne s'est point approchée assez souvent des sacrements, elle n'a point

fait l'aumône. Cependant la chère âme n'a jamais eu un morceau de pain sans le partager.

Elle prend son chapelet, elle prie ; mais plus son invocation devient fervente, plus le bruit du marteau redouble au-dessus de sa tête. La pauvre vieille femme, épouvantée quitte son grabat, court à la fenêtre pour demander assistance.

Mais plus rien... Il se fait un profond silence... une grande lumière rayonne dans la nuit, un nuage sombre enveloppe la maison voisine, et Martha croit distinguer vaguement un homme qui descend de son toit au moyen d'une échelle et s'éloigne rapidement après l'avoir chargée sur ses épaules.

La pluie fouettait les vitres, le vent redoublait de rage.

Martha quitta sa croisée et resta en prière jusqu'au matin.

Quand elle sortit pour se rendre à la messe elle s'aperçut que le toit de sa chaumière était complètement réparé. Toutes les vieilles tuiles se trouvaient en monceaux devant sa porte.

Après le saint sacrifice, Martha alla trouver un prêtre à qui elle raconta tout ce qui venait d'arriver.

– Remerciez saint Florian et saint Castor, lui répondit-il, c'est sans doute à eux que vous êtes redevable de cette faveur miraculeuse.

Martha avait à cœur de glorifier Dieu dans les œuvres de ses élus ; en allant au marché, elle rencontra une vieille femme à qui elle apprit de quelle façon surprenante sa maison venait d'être réparée.

– Bon Jésus ! répartit Brigdet, vous n'avez donc pas ouï parler de l'aventure de Hans-Clans ?

– Non, répondit Martha.

– Hans est pauvre, vous le savez ; de plus il est malade, et ne pouvait acheter des tonneaux qu'il avait promis de livrer. Douves et cercles lui tombaient des mains ; et, sans ouvrage, le pain allait manquer... Mais il est bon chrétien et se fiait en Dieu... Il y a deux nuits, il entendit un grand bruit dans sa boutique, la doloire allait ferme ! la fièvre clouait Hans sur son lit, et ce ne fut qu'au jour qu'il s'aperçut qu'on avait mis des cercles à tous ses tonneaux.

A minuit quelqu'un aperçut un homme chargé d'outils, monté sur un âne, s'éloigner de la ville d'Andernach.

– Adorons les desseins de Dieu, dit Martha en se séparant de Brigdet.

Peu après, ce fut le vieux moulin à vent du monastère Saint-Thomas, dont les ailes, qui ne tournaient plus, se trouvèrent soudainement réparées pour moudre la farine des indigents et des serviteurs de Dieu.

Le cimetière de Feldkirk n'avait plus qu'une porte vermoulue, défendant mal la dernière demeure des trépassés. On en vit bientôt une nouvelle, forte et merveilleusement menuisée, et nul ouvrier dans le pays n'avait été chargé de cette commande, et l'on ne s'expliquait pas quand, ni à quelle heure le maître charpentier avait passé la rivière.

Ces choses mystérieuses, ces travaux actifs, faits seulement pour les maisons pauvres et pour les asiles de la prière, étaient le sujet de toutes les conversations.

Martha ne cessait de remercier le ciel de ces nouveaux prodiges, et elle se plaisait à s'en entretenir avec ses voisins.

Dans le quartier de Rhinlahn, elle rencontra le vieux nautonier Tack, dont le visage était plus pensif qu'à l'ordinaire.

– Je sais quelque chose... quelque chose, sûrement, dit-il ; mais, saint Christ ! dois-je le confier même à vous, Martha, qui êtes une sainte du bon Dieu et une brave créature ?... Pendant la nuit où fut réparée la porte du cimetière, je me retournais sur mon lit sans pouvoir trouver le sommeil. On frappe à ma porte... on me prie de me lever pour faire passer la rivière... Je sors... il faisait sombre, mais celui qui était devant moi portait une lanterne... Sur son épaule était placée une lourde échelle ; il se tenait debout, immobile.

« Quand je m'approchai, il éteignit sa lumière et je ne pus voir son visage.

« Mon bateau est vieux, si vieux que, par cette nuit noire et ce gros temps, je craignais de le voir couler. Je fis observer au voyageur que l'eau entrerait par les fentes : il me répondit qu'il devait absolument retourner à Andernach ; je le fis monter dans le bateau.

« Quand il eut abordé, je le suivis longtemps du regard... Une chapelle de la Vierge était non loin de la rive. La lampe qui y brillait d'ordinaire était

éteinte... Il appuya son échelle contre le mur, ralluma la lampe à sa lanterne, descendit et se perdit dans les sombres profondeurs de la rue.

« Quelques jours plus tard je trouvai mon bateau réparé, radoubé à neuf, et fraîchement peint en rouge.

« Qui a fait cela, sinon l'homme à la lanterne, qui a ainsi voulu payer le pauvre passeur ?

– Bon Dieu ! que c'est étrange ! soupira Martha : nul ne me fera croire que ceci est l'œuvre d'un esprit mauvais... Chaque fois que dans un quartier d'Andernach quelqu'un voit l'homme à la lanterne, on est sûr de s'apercevoir le lendemain qu'un labeur utile a été fait au profit d'un chrétien. Loués soient les anges et les saints de ces merveilles ! Nous voyons les faits : qui les a accomplis ? d'où vient cette mystérieuse figure, Tack ? Quand un regard indiscret l'interroge, la lumière de la lanterne s'éteint, ou bien l'inconnu prend des routes impossibles à suivre. Non, ce n'est pas un sorcier, comme disent certaines gens du village, ce serait bien plutôt saint Antoine de la Bruyère... Prions le Sauveur Jésus, père Tack, et adorons ses volontés.

Ainsi on parlait dans Andernach sans qu'il fût possible de rien découvrir.

Pendant une nuit d'orage, une nuit de neige et de vent, une nuit d'épouvante et de douleur, une femme infortunée, tenant un enfant dans ses bras, errait dans les rues du village. On lui avait refusé l'hospitalité, et elle s'en allait mourante et brisée, les pieds saignant, le front glacé, pressant sur son sein l'innocent, qui poussait de faibles cris.

Où aller ? il fait si sombre ! A quelle porte frapper ? L'espoir s'est éteint dans l'âme de la jeune veuve. Soudain elle entrevoit le dôme de la chapelle... Mais la lumière qui l'éclaire habituellement n'est pas allumée... le vent l'a éteinte sans doute... elle tâtonne s'appuie contre les murs, et tombe épuisée dans un angle reculé où du moins elle se trouve à l'abri de la tempête.

Seigneur Jésus vous êtes grandement irrité contre le monde : car l'orage augmente, es tourbillons de neige s'abattent sur le sol, il fait froid, oh ! froid !...

, Seigneur Jésus, le petit enfant qui repose sur le sein de cette femme va mourir... pitié pour eux ! pitié ! souvenez-vous de la nuit de Noël et des

angoisses de Marie.

La mendiante s'est endormie sous le chaume de la chapelle. Une vive lumière qui frappe subitement ses yeux éblouis la réveille en sursaut.

Que voit-elle ?

Elle voit un homme pâle, debout et tenant une lanterne à la main. Il était vêtu d'une robe sombre, son front porte une couronne aiguë, le sang coule de ses mains, de ses – pieds et de son cœur ; de grosses larmes tombent de ses yeux si doux et si beaux... Il ressemble d'une façon surprenante au crucifix d'Andernach.

Il s'approcha, sans parler, de la pauvre femme, lui tendit un pain, puis il prit le petit enfant endormi et longtemps il l'embrassa.

Le cœur de la mère fondait de joie à voir son enfant dans ses bras.

Soudain, en levant les yeux, , elle s'aperçut que l'image du Christ d'Andernach n'était plus sur la croix.

Un cri surhumain jaillit de son âme, elle tomba prosternée.

Anges du ciel ! vous vîtes comme elle la figure sublime replacer la lanterne dans l'angle de l'oratoire, ranger l'échelle à côté de la lance, et remontant sur la croix s'y reclouer elle-même...

La femme et le petit enfant moururent dans la semaine...

Depuis, l'on n'a point revu l'homme à la lanterne dans les rues d'Andernach.

Telle est la légende qu'écoute le voyageur visitant ces ruines pittoresques d'Andernach, et dont plus tard le poète se souvient.

LES BALANCES DE DIEU

I

La retraite choisie par le solitaire était une de ces cavernes sombres dans lesquelles la mort a laissé ses souvenirs. La main des hommes avait creusé la roche pour y ménager des hypogées, vides maintenant de leurs cadavres momifiés, et à la place des emblèmes de Neith, la sombre déesse de la Vérité, se dressait un crucifix. Les stèles couvertes de caractères mystérieux restaient aux yeux du vieillard habitant ce caveau funèbre, une langue dont il ne cherchait point à déchiffrer le sens, et sur des rouleaux de papyrus couverts de caractères tracés à l'aide des roseaux dont la tige bruit sur les rivages du Nil, il avait transcrit la loi nouvelle apportée à la terre par le Dieu sauveur, les Epîtres des apôtres et quelques lettres écrites par de pieux anachorètes.

Depuis plus de quarante ans le solitaire vivait seul, perdu dans la contemplation des choses du ciel, torturant son corps par les saintes

rigueurs de la pénitence, jeûnant et priant et s'efforçant de gravir un à un les mystérieux degrés de cette échelle de Jacot dont le pied touche la terre des larmes, et dont le sommet se perd dans les cieux.

Il n'interrompait son silence contemplatif que pour chanter les louanges du Seigneur, et le soir, couché sur sa natte de joncs, il s'endormait le cœur rempli d'une paix ineffable.

A de rares intervalles, d'autres solitaires venaient partager l'hospitalité de sa demeure.

Il les accueillait joyeusement, s'entretenait avec eux des choses du ciel, et s'excitait à une sainte émulation. Fortifiés mutuellement par ces visites, retrempés au feu de la charité, les cénobites se séparaient, échangeant, en témoignage d'affection et de respect, le bâton qui soutenait leur marche débile ou le manteau d'écorce couvrant leurs membres affaiblis.

II

Le solitaire Paphnuce, dont les macérations excitaient la pieuse admiration de ses frères, se demanda un jour à quel degré de perfection il était parvenu ? Ne pouvait-il attendre du Seigneur une prédilection marquée après tous les sacrifices accomplis pour sa gloire ? Paphnuce pouvait se dire, sans mentir au Saint-Esprit, que, pour l'amour du Christ, il avait rejeté les joies du siècle, distribué ses richesses aux pauvres, renoncé aux joies de la famille, aux honneurs promis à son talent, aux joies que prodiguent les amitiés sincères et durables. Il lui semblait avoir suivi tous les conseils de l'Évangile, et, comme les Apôtres dans les premiers temps de leur vocation, il s'inquiétait alors de sa gloire future dans le royaume du Père céleste.

Tandis qu'il demandait à Dieu de vouloir bien lui révéler quelle récompense avaient mérité ses vertus, il aperçut devant lui un ange vêtu de vêtements blancs, et dont les deux ailes palpitantes reflétaient de mystérieuses lueurs.

– Paphnuce, lui dit, le messenger céleste, Dieu permet que tu connaisses le degré de mérite que tu as acquis par quarante ans de prières et d’austérités. Quitte ta solitude, prends la route d’Alexandrie, et cherche dans cette ville un homme appelé Anestor. La perfection que tu possèdes est égale à la sienne, questionne-le, et tu sauras ensuite quel est ta valeur devant Dieu.

L’anachorète bénit le messenger divin, ceignit ses reins d’une corde, et partit pour Alexandrie.

III

Il ne s’arrêta point à regarder la maimificence des palais, les profanes splendeurs des bains de Cléopatre, les aiguilles de pierre couvertes de caractères hyeroglyphiques, ni les gigantesques figures soutenant les entablements des palais, entre des lignes de sphinx immobiles. Il pensa que dans la partie de la ville réservée aux chrétiens ou plutôt lentement conquise par eux, il trouverait cet Anestor dont lui avait parlé l’ange. Mais quand il prononça son nom, il vit une sorte d’effroi passer sur le visage des gens qu’il questionnait ; on lui désigna un quartier perdu dans la cité superbe, et il reprit sa marche à travers les faubourgs, où de misérables esclaves, des portefaix, des mercenaires et des lutteurs habitaient dans des demeures sordides.

– Il faut, pensa Paphnuce, que cet homme, dont la perfection me donnera la mesure de la mienne, possède à un haut degré la mortification et l’humilité, pour consentir à vivre au milieu de tels misérables,

Le solitaire questionna un enfant sur Anestor et cet enfant lui désignant du doigt une maison peu éloigné, répondit :

– Vous le trouverez là,

A mesure que Paphnuce avançait, il s’étonnait davantage.

De la demeure qu’on venait de lui indiquer sortaient des rires, des chants grossiers, mêlés de temps à autres d’éclats de voix pleins de colère. Des

esclaves titubant d'ivresse apparaissaient sur le seuil, et des lutteurs quittant le misérable bouge commençaient une risée dont la populace de ce quartier maudit donnait le signal par ses huées et ses applaudissements.

Quelque répugnance qu'éprouvât Paphnuce à franchir le seuil de l'espèce de taverne en face de laquelle il se trouvait, il y entra en recommandant son âme à Dieu.

Son vêtement d'écorce, sa longue barbe blanche, ses cheveux flottant sur son dos, sa démarche incertaine, sa maigreur, tout concourait à faire de Paphnuce un être étrange pour ceux qu'il venait surprendre au milieu de leurs grossiers plaisirs. Des railleries s'échappèrent des lèvres des buveurs, et l'un d'eux, se levant tout chancelant des libations précédentes, s'approcha du solitaire, en lui tendant sa coupe.

Tout en la repoussant, Paphnuce répéta le nom d'Anestor.

– Que pouvez-vous lui vouloir ? demanda celui qui persistait à présenter sa coupe au solitaire.

– Je voudrais lui demander un moment d'entretien ! dit le vieillard.

– Vous ! un entretien avec Anestor ! Par Osiris, l'idée est plaisante... mais le bon vin adoucit l'humeur de l'homme, parlez donc sans crainte, je suis cet Anestor que vous cherchez.

Paphnuce recula de deux pas.

IV

L'homme qui se trouvait en face de lui représentait de la façon la plus complète et la plus hideuse le type de la créature humaine avilie, défigurée par les excès de toutes sortes. L'œil couvait de sourdes colères, la bouche tordue semblait prête à vomir le blasphème ; le front bas, les cheveux mal plantés indiquaient une nature sauvage et bestiale.

Anestor, vêtu d'une façon relativement somptueuse, portait des armes à sa ceinture ; un bracelet d'or massif cerclait son poignet, et la bourse posée devant lui, sur la table, prouvait qu'il ne manquait pas d'argent. L'effroi s'emparait de l'âme du solitaire, à mesure qu'il étudiait davantage l'expression du visage d'Anestor, semblable à une médaille d'abord précieuse, dont une main coupable aurait à plaisir défiguré l'effigie.

Cependant il ne pouvait refuser de suivre l'ordre de l'ange, et pensait que le misérable assis devant lui, la raison noyée dans l'ivresse, avait jadis accompli quelques actions méritoires dont il appartient à Dieu seul de connaître le prix et de mesurer la récompense.

Surmontant donc sa répugnance et sa terreur, Paphnuce leva les yeux sur son terrible adversaire, et lui répondit :

– Je rends grâce à Dieu d'avoir permis que je vous trouvasse ici... Où pourrions-nous causer sans crainte d'être interrompus ?

– Vous avez donc à me proposer... une affaire ? demanda le bandit dont l'œil élinçela.

– Il me faut un renseignement, répondit l'anachorète.

Anestor souleva une natte, Paphnuce entra dans un réduit écarté garni d'une table, d'une amphore de vin et de deux sièges, et s'étant assis en face de l'ermite :

– J'écoute, lui dit-il.

V

– Mon ami, dit Paphnuce, j'ai appris par une révélation divine que mon âme se trouvait être devant Dieu l'égale de la vôtre. depuis quarante ans j'essaie de marcher dans la voie de la perfection, et je viens vous demander à quel degré vous en êtes de la prière, de la macération et du jeûne.

Anestor laissa échapper un formidable éclat de rire.

– Le jeûne ? dit-il, je suis ivre tous les jours... la prière ? je maudis les dieux de toutes les nations... la macération ? je repose mes membres quand ils sont las, je les couvre le mieux possible, et je dors autant que j'ai sommeil.

En proie à un étonnement facile à comprendre, Paphnuce regarda son interlocuteur. Il comprenait que celui-ci ne mentait pas, et que Anestor n'avait jamais condamné à une pénitence quelconque ce corps usé par la débauche.

– Quel rapport, pensait Paphnuce, existe-t-il donc entre moi et cet homme ? depuis quarante ans, je fais un repas unique après le coucher du soleil... Je prie pendant la moitié des nuits, et ma poitrine porte la trace des cailloux avec lesquels je l'ai meurtrie...

Il reprit cependant l'entretien.

– N'avez-vous point été baptisé ? lui demanda-t-il.

– On me l'a dit, répondit le misérable, mais j'ai bien vite effacé, le signe du Christ, du front sur lequel la main du prêtre l'avait marqué... j'ai raillé plus d'une fois les cérémonies de votre culte, car vous devez appartenir à la religion dont vous parlez ! j'ai pour dieux tous mes vices, et c'est assez je vous l'assure, car je leur offre chaque jour le plus de sacrifices que je puis...

– Renégat, sacrilège ! balbutia Paphnuce.

Le courage manquait au vieillard pour reprendre son interrogatoire ; mais enfin il était venu à Alexandrie afin de voir Anestor et de connaître la valeur de son âme devant le Seigneur ; il résolut donc d'aller jusqu'au bout.

– Quelle est votre profession ?

– J'accapare le bien des autres.

– Voleur ! pensa Paphnuce, il ne lui manquerait plus que d'avoir assassiné.

« Mais au moins reprit-il plus lentement, la vie de vos semblables vous a toujours été sacrée ? »

– Il y a des gens qui défendent leurs trésors, répondit Anestor, et de ceux-là, je vous promets, on se défait sans pitié. Je ne pourrais même compter d'une façon certaine le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont péri par mes mains...

– Voleur, débauché, meurtrier, sacrilège ! répéta Paphnuce.

– Ecoutez, dit celui-ci, fouillez dans votre mémoire, cherchez dans les souvenirs de vos jeunes années, vous avez dû accomplir un acte héroïque, capable de balancer le mal dont vous vous accusez... c'est cet acte de vertu que je veux connaître.

Anestor secoua la tête :

– Je ne me rappelle rien 1 rien ! dit-il.

VI

Un profond soupir souleva la poitrine du solitaire, il regarda Anestor avec l'expression d'une cruelle angoisse.

– Voyons, reprit-il, si vous n'avez pas un acte héroïque enregistré dans votre souvenir, vous vous rappelez au moins un service rendu.

– Oui, dit le brigand avec un large rire, en effet.

– Parlez, parlez ! dit Paphnuce.

– C'était, il y a dix ans, à peu près à quelque distance de cette ville, nous avions assailli une maison isolée, habitée par des femmes chrétiennes. Après avoir fait main basse sur tous les objets ayant une certaine valeur, nous allions nous retirer, quand un des nôtres déclara qu'une des jeunes filles allait le suivre et devenir sa femme. C'était sans lui donner d'orgueil, le plus hideux de la bande, où nul ne – se vante d'être d'un extérieur agréable. La mère désespérée, essaie de défendre sa fille, mon camarade lui porte sur la tête un coup violent et la jette pour morte sur les dalles. Les sanglots de la malheureuse fille se mêlent à nos cris d'effroi ; elle se précipite sur le cadavre de sa mère, la supplie de revenir à elle, de la protéger ; la mère ne devait plus jamais ouvrir les lèvres... alors la malheureuse enfant tourna vers moi un regard dont je n'oublierai jamais l'expression... Tout bandit que je suis, ce regard d'agneau me toucha... Je m'avançai vers le compagnon qui s'efforçait d'entraîner la jeune fille, et je

lui cherchai une querelle à propos du partage du butin... Furieux il se retourna contre moi, et tandis que nous luttions à coup de poignard, la pauvre fille quittait en hâte le théâtre du crime... Le compagnon aurait bien voulu la poursuivre, mais je le maintins jusqu'à ce que l'infortunée se trouvât hors d'atteinte.

VII

En écoutant ce récit Paphnuce sentit s'alléger son cœur : c'était quelque chose en effet d'avoir sauvé cette vierge chrétienne, et de ne pas avoir ajouté un nouveau crime à ceux dont Anestor était souillé. Il espéra que le misérable trouverait encore au fond de sa mémoire une action capable de plaider sa cause devant Dieu.

En effet Anestor se frappa le front et reprit ;

– Un soir, j'habitais alors une cabane de feuillage dans une sorte d'oasis composée d'un palmier entouré de minces touffes d'herbes et d'une source à peine suffisante pour désaltérer un homme.

« Je guettais de là le passage de caravanes opulentes signalées par mes complices.

« Il faisait une chaleur torride ; le sable ressemblait à de l'argent en fusion ; le ciel était d'un bleu intense et la terre brûlait sous les pieds ; la petite source diminuait de minute en minute, aspirée par le soleil, et peut-être pouvais-je craindre qu'avant la fin du jour il ne me restât pas une goutte d'eau. J'avais inutilement creusé le sable pour y trouver ces plantes bulbeuses dont le suc rafraîchit le voyageur ; je n'avais rien découvert, et je me sentis fort inquiet. Je me tenais près du seuil de mon refuge, surveillant l'horizon, et me demandant si à mes craintes présentes n'allait pas se joindre la peur plus terrible encore de voir le sable se soulever sous le

souffle orageux du Simoun..... Tout à coup, j'aperçus un homme marchant avec peine et s'appuyant sur un long bâton blanc. Son vêtement se composait d'une tunique grossière en fil de palmier ; sa coiffure de roseau ombrageait une figure vénérable. Il paraissait exténué de fatigue et se traînait péniblement sur le chemin.

« Je ne sais pourquoi l'image de mon père se présenta subitement à mon souvenir. Je crus le voir, avec sa barbe blanche, ses longs cheveux, son grand âge, et une profonde pitié m'étreignit le cœur.

« Le vieillard m'aperçut et murmura : « De l'eau ! – Je regardai la source, elle se trouvait presque tarie... cependant la compassion l'emporta sur l'égoïsme, je remplis une coupe de bois et je la portai au voyageur. Il remercia avec effusion, et après s'être reposé il s'éloigna lentement... Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu...

– Après ? demanda Paphnuce.

– C'est tout, voilà les deux seules œuvres accomplies par moi... j'ai sauvé la vie d'une jeune fille et j'ai donné à boire à un vieillard...

VIII

Il marchait la tête courbée, triste jusqu'au plus profond de son être.

Que lui avaient servi soixante ans de pénitence, de tortures volontaires, si à cette heure il se trouvait seulement être l'égal d'un pécheur endurci, d'un voleur, d'un assassin, d'un sacrilège ?

Tout en s'efforçant de ne pas devenir orgueilleux, Paphnuce se demandait avant le voyage entrepris d'après le conseil de l'ange, s'il ne pourrait pas un jour égaler saint Pol dans sa perfection cénobitique ? Et voilà qu'il apprenait combien mince était sa valeur devant Dieu et devant les hommes.

Un immense découragement s'empara de son cœur. A mesure qu'il approchait de sa solitude, il s'effrayait davantage d'y entrer. Quel charme

trouverait-il dans l'oraison si le Seigneur faisait si peu de cas de lui ? Que lui dirait-il dans sa prière, s'il ne se trouvait pas plus près de son cœur que l'assassin Anestor ? Ne valait-il pas mieux retourner dans la grande ville, prendre sa place au milieu des hommes dont on vante la sagesse, enseigner la jeunesse, que de rester seul, dans cette Thébaidé, en attendant la mort, et quelque lion du désert pour fossoyeur.

Cependant Paphnuce ne céda pas à cette tentation, il regagna la salle funéraire qui lui servait d'abri, et se prosternant devant son crucifix, il demanda la force et la lumière.

Alors apparut de nouveau l'Ange qui avait donné à Paphnuce de la part de Dieu le conseil d'aller près d'Anestor afin de se rendre compte du degré de perfection qu'il avait acquis...

En apercevant le messager céleste, le solitaire courba la tête avec humilité, mais il sentit en même temps dans son cœur une profonde désespérance.

– Pourquoi te troubles-tu dans le secret de ton âme ? lui demanda l'ange ; est-il permis aux créatures d'entrer dans les conseils du Seigneur, et de peser la valeur d'une action charitable accomplie par l'homme qui nous semble le plus pervers ? Anestor ce brigand, cet assassin, ce misérable, a eu, comparativement à ses passions féroces, plus de mérite à sauver la vie d'une femme et à faire l'aumône d'un verre d'eau, que tu n'en as eu à multiplier les oraisons et les pénitences... Ne sonde point la miséricorde de Jésus, plus immense que la mer, plus vaste que les cieux, et dont la seule mesure nous fut donnée sur la croix par l'effusion de son sang divin...

Et l'ange ajouta, après un moment de silence :

– Défends-toi surtout de l'orgueil qui rendrait stériles toutes tes vertus...

Quand Paphnuce releva sa tête courbée et chercha le messager du ciel à travers le voile de ses larmes, celui-ci avait disparu.

LE VIATIQUE

L'abbé Pascal s'était retiré depuis longtemps déjà dans la petite chambre qu'il occupait au premier étage d'une maison plus que pauvre, appelée pompeusement presbytère. C'était une cellule garnie de planches de sapin, meublée d'un lit, d'une chaise foncée de jonc et d'un prie-Dieu. Au-dessus un grand crucifix, rachetant par l'expression le travail un peu fruste du sculpteur, étendait ses bras sanglants, et penchait sa tête couronnée d'épines. Quelques livres épars sur les planches, un cahier couvert de notes prouvaient que l'abbé Pascal poursuivait, pendant ses rares loisirs ses travaux de théologie.

C'était un homme au visage austère, dont toute la douceur se réfugiait dans le sourire. Ses regards profonds s'emplissaient d'une lumière plus qu'humaine, quand il les reportait sur le crucifix, ou quand il parlait de son Dieu. Sa taille frêle et débile, autour de la quelle flottaient les plis d'une soutane usée, se courbait sous le poids du travail et de la vieillesse. Ses mains tremblaient parfois, mais sa voix conservait encore un timbre jeune et pur.

Né dans le centre de la France, au milieu de la plus riche campagne, élevé dans un séminaire silencieux comme un cloître, il avait grandi au sein d'un calme profond, sans jamais écouter l'écho des bruits du monde. Son âme pure n'avait point gardé souvenir de l'effrayante liste des fautes et des

crimes des hommes. Après avoir terminé les études nécessaires pour devenir un pasteur vigilant, un digne confesseur, il sollicita comme une faveur d'être envoyé dans une pauvre bourgade. Il croyait les paysans et les malheureux plus près de Dieu que les favorisés de ce monde. Sans ambition, et ne voyant dans le sacerdoce que le moyen de s'unir plus profondément à son divin Maître, il souhaitait comme lui semer le grain de la parole dans les âmes incultes, parmi une peuplade d'indigents d'autant plus disposés à accueillir la bonne nouvelle qu'elle les devait consoler davantage.

Son souhait fut exaucé. Après avoir démontré au jeune prêtre qu'il renonçait volontairement à toute espèce d'avancement, l'évêque le bénit, et l'envoya en qualité de desservant dans un misérable village perdu sur les pentes du Jura. L'hiver y était long, la misère bien grande, le pasteur vivait aussi mal que ses brebis ; mais plus il avait à souffrir, plus il se rapprochait de son modèle, et bientôt il se trouva trop heureux. Son apostolat prenait presque toutes ses heures ; quand il avait visité les malades, instruit les enfants, il reprenait ses livres pendant les longues heures de la soirée, et, pour mieux apprendre encore les lois de l'amour et de la charité, il lisait les Pères, ou se plongeait dans de ferventes oraisons.

Il approchait de la vieillesse, quand la Savoie, ayant été réunie à la France, ajouta de nouveaux départements à notre territoire. L'abbé Pascal, à partir de cette heure, fut dominé par une seule pensée. Trouvant trop douce et trop facile son existence dans le Jura, il souhaita être envoyé au fond d'un village perdu, dans les neiges, menacé par l'avalanche, et sans cesse environné du souffle des tempêtes. Il se trouvait, disait-il, des droits imprescriptibles à la plus mauvaise cure de France.

Un article publié dans un journal lui ayant donné la description d'une bourgade presque inaccessible, il demanda la place du curé qui venait de s'y éteindre, et après avoir dit adieu à ses paroissiens qui pleuraient, il se dirigea vers sa nouvelle résidence.

Le village assigné à son apostolat était encore plus misérable qu'il ne l'avait pensé. Au sommet d'un roc abrupt, dont chaque assise paraissait trembler sous les pieds, se groupaient une vingtaine de maisons couvertes de planchettes de sapin, assujetties par des pierres énormes. Dans les petits

enclos dont chaque logis était pourvu, on récoltait pendant trois mois de chétifs légumes. Il fallait arracher le foin destiné aux chèvres, dans les endroits les plus dangereux de la montagne. Un seigle rare poussait dans des champs pierreux, il composait, avec du fromage aigri, la nourriture des pauvres gens. Les hommes chassaient ou labouraient ; mais la chasse ne rapportait guère, le gibier à poil se faisait rare, et les oiseaux tués servaient seulement à varier le misérable ordinaire des pauvres gens. On ramassait le bois sur les hauteurs dans les forêts, et durant le peu de mois où les routes devenaient praticables, la population du village faisait ses provisions d'hiver. Dès que finissait le mois de septembre, le gros temps venait ; la neige nouvelle tombait sur les pics de glaces éternelles, nivelant les chemins, interceptant les communications, et jetant ses blancheurs, comme un suaire de mort. C'était l'hiver, la nuit, la mort...

Dès qu'il fut installé dans le presbytère, pauvre maison de planches mal équarries, l'abbé Pacal se trouva réellement à sa place.

Il possédait un jardinet, une étable pour ses chèvres, un champ dont la moisson le devait nourrir, quelques brebis dont la laine tissée servirait à le vêtir. Il ne demandait rien de plus. La lettre qu'il écrivit à son évêque, pour lui apprendre son installation, respirait la joie la plus vive, et le prélat en la lisant ne put s'empêcher de dire :

– Cet homme possède l'âme d'un saint et le courage d'un martyr !

Peut-être eût-il préféré voir l'abbé Pascal exercer son apostolat dans un centre plus considérable, mais *l'Esprit souffle où il veut*, et l'évêque respecta l'humilité de cette vocation.

Les pauvres gens du village ne tardèrent pas à vénérer leur apôtre. Chaque jour, à chaque heure ils étaient certains de le trouver prêt à les entendre, et disposé à accourir à leur appel. On sentait qu'il avait fait aux autres le sacrifice de sa vie, et qu'il avait cessé de se compter pour quelque chose en ce monde.

Les mois, les années se succédèrent ; l' ; l'abbé Pascal devint de plus en plus vieux et faible. L'humble apostolat auquel il s'était voué use vite une existence.

Mais jamais il n'avait témoigné plus de zèle. Il voulait, en approchant davantage de l'heure où son Maître l'appellerait, se présenter à lui ayant ses

mains pleines de bonnes œuvres.

Son labeur n'était pas resté infructueux. Jamais ferveur plus simple et plus vraie n'anima des cœurs aussi naïvement croyants. Tout le village formait une famille, prête à s'aider, à s'atteler au même fardeau. Les provisions se partageaient souvent à la fin de l'hiver ; le labour des veuves était fait par les hommes robustes ; les vieilles femmes gardaient les' petits enfants. Tous ces pauvres s'aimaient et se secouraient, et la loi de charité de l'Évangile ne fut jamais mieux comprise que dans ce pays perdu.

Par cette soirée de janvier, où l'abbé Pascal, retiré dans sa petite chambre, récitait ses dernières prières, la tempête déchaînait toutes ses fureurs. La neige commençait à tomber et un vent violent, en faisant des tourbillons, devait aveugler et égarer les malheureux perdus dans les chemins.

L'abbé Pascal n'était pas sans inquiétude. Deux hommes étaient, le matin, partis pour la chasse, et s'ils essayaient de revenir par un temps pareil, on ne pouvait guère espérer de les revoir. Le vieux prêtre s'agenouilla sur son prie-Dieu.

– Étoile du matin ! dit-il, dégagez-vous des nuages qui vous dérobent à tous les yeux, guidez les voyageurs, ô vous qui traversâtes les montagnes de la Judée, et qui, portant Jésus dans vos bras, avez dû fuir à travers les déserts de sables brûlants. Ceux qui sont exposés à un trépas horrible durant cette nuit sont les enfants de mes entrailles d'apôtre... J'ai sacrifié pour eux les jours qu'il m'était donné de passer en ce monde... Protégez-les, guidez-les, sauvez-les ! Environnés de nuit, enveloppés par la bourrasque sans clarté au ciel, sans moyen humain de salut, venez à leur aide, ô mère divine de ceux qui semblent ne plus rien devoir attendre... Au nom du fils que vous avez reçu mort dans vos bras, ayez pitié des mères attendant leurs enfants.

Le front dans ses deux mains, l'abbé Pascal resta perdu dans sa prière.

Tout à coup une voix l'appelle.

En un moment, il se trouva sur le seuil, et ouvrit la porte.

Un jeune homme, tout blanc de neige, et s'appuyant sur un bâton ferré, était devant lui.

– C'est moi, Monsieur le curé, dit-il, Chrétien Verdois..... Je viens pour vous chercher.

– Un malade, un blessé m'appelle ?

– Jean Mauvert, vous savez bien, ce rude chasseur qui vit tout seul avec sa mère dans une cabane perchée où nichent les aigles..... Ce matin, malgré les conseils il a voulu poursuivre un chamois... la bête l'a entraîné loin. l'l'a manquée.. mais le pire est qu'une pierre s'écroulant sous ses pieds, il est tombé à demi-mort de roche en roche..... je l'ai ramassé, rapporté chez-lui, et comprenant qu'il n'y a plus rien à attendre des hommes, il se rappelle enfin qu'il y a un Dieu... Je ne me cache point de manquer un peu de charité à son endroit, mais je me serais cru maudit, si je n'avais aidé cette âme à la réconciliation... par ainsi, monsieur le curé, je suis venu vous dire : On ne trouve pas de chemin tracé dans la montagne... la neige tombe à vous aveugler... en bas les deux torrents sont débordés... et vous savez où niche Jean Mauvert.... Mais il faut donner l'absolution à ce pécheur et lui porter le viatique, je viens vous chercher.

– Tu es un brave garçon ! répondit l'abbé Pascal, et cette action te sera généreusement comptée.. Je vais prendre les clefs de l'église, viens avec moi... et tâchons de ne pas réveiller la vieille Gothe, elle essaierait de m'empêcher de sortir.

Une minute après le curé reparaisait, ses clefs à la main, et enveloppé dans son manteau.

Il ne s'était point trompé. Gothe l'avait entendu, et, comprenant tout de suite ce qui se passait, elle s'était levée, et enveloppée dans sa cape, ses longs cheveux gris épars sur son dos, elle s'avança en courant vers l'abbé Pascal.

– Monsieur le curé, dit-elle, sortir par un temps pareil, mais c'est vouloir sa propre mort... si vous quittez ce logis vous allez au-devant du trépas... et que deviendront les pauvres gens dont vous êtes la consolation et l'espérance ? Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! ne franchissez pas ce seuil ; demain, la paroisse n'aurait plus de père.

– Le bon pasteur doit donner sa vie pour ses brebis répondit le vieillard.

– Pas pour les brebis galeuses, au moins.

– Silence Gothe, dit le prêtre ; silence

Qui vous a permis de scruter les consciences et de peser les mérites et les fautes de chacun ? Rentrez dans votre chambre, demandez au Seigneur qu'il me conduise, et laissez-moi libre passage.

Gothe tomba sur les genoux.

– Pardonnez-moi, dit-elle, pardonnez-moi et attendez à demain, monsieur le curé. Jean Mauvert ne va pas rendre sitôt son âme de pécheur... J'offense le ciel, dites-vous, c'est possible ! mais je vous exprime tout haut ce que pensent tous les gens du pays.

Les mains jointes, ses yeux caves remplis de pleurs, Gothe resta prosternée devant le prêtre. Celui-ci la repoussa doucement, et une seconde après, la porte se refermait sur la vieille servante.

Chrétien n'avait rien exagéré ; jamais tempête plus horrible n'avait soufflé sur la montagne. Le chasse-neige enveloppait les deux hommes de ses rafales, et il leur fallut assez longtemps pour arriver jusqu'à l'église. La faible lueur du sanctuaire brillait derrière les vitres givreuses. L'abbé Pascal entra, prit une hostie consacrée, la plaça dans une boîte d'argent qu'il suspendit à son cou, puis quittant le saint lieu, s'appuyant sur un bâton semblable à celui de son guide, il s'avança résolûment.

Tout chemin avait disparu ; il fallait tâter le terrain à chaque pas, et prendre des précautions infinies afin de ne pas rouler dans un abîme. Parfois le bâton, s'enfonçant dans une crevasse, révélait l'existence d'un danger ; il devenait alors nécessaire de faire un long circuit et de chercher une voie sûre. Pour gagner la misérable cabane habitée par Jean Mauvert, il fallait descendre d'abord un sentier abrupte appuyé d'un côté contre une paroi de roc, et de l'autre surplombant le vide. La route glissante présentait mille dangers, la neige alourdissait les pas, aveuglait les yeux des voyageurs, et parfois la puissance de la rafale était si grande que tous deux devaient se cramponner aux roches saillantes, afin d'éviter d'être poussés et engloutis dans l'abîme. De temps en temps, Jean saisissait un lambeau de phrase latine murmuré par le prêtre. Il ne voyait de secours et d'aide que dans Celui au nom duquel il marchait à travers les ténèbres et la mort.

Quand il croyait voir chanceler le pasteur, Chrétien s'approchait pour le soutenir ; l'abbé le remerciait doucement, affectait de sourire au danger, et le guide recommençait à marcher en avant, balançant son falot qui projetait une lumière jaune sur la neige éblouissante.

La route dessinant un coude brusque, il ne fut plus possible de suivre la corniche. Il fallait descendre un escalier de rocs chancelants sous les pieds,

sonder vingt fois l'endroit où il serait possible de poser l'orteil, se cramponner aux pierres rendues glissantes par les aiguilles de glace, descendre au hasard, sans voir la route restant à parcourir, sans oser regarder la route parcourue, et suspendus entre le ciel et la terre, ballotés par les vents furieux, gagner lentement quelques pieds de terrain, au prix d'efforts inouïs et dont chacun pouvait être mortel.

Le guide multipliait son zèle pour venir en aide au saint vieillard, mais celui-ci refusait le plus souvent l'aide du courageux jeune homme.

– Il faut bien que j'arrive, murmurait-il, il s'agit d'une âme à sauver.

Enfin tous deux touchent le sol ; il semble que la plus dangeureuse partie du trajet soit faite. La terre est ferme sous les pieds, l'abbé Pascal et son compagnon se trouvent enfin dans la vallée. Tous deux respirent un moment et rendent grâces à Dieu. Avant une demi-heure le prêtre se trouvera dans la maison du blessé ! Il s'Appuie davantage sur son bâton, car ses forces diminuent, si son courage reste à la même hauteur ; et le fanal, précédant le curé de deux pas, trace un rayon sur sa route.

Tout à coup, un bruit se fait entendre : c'est un grondement sourd, grossissant. On dirait qu'il redouble à chaque seconde, et que de minute en minute il annonce un danger plus terrible. Chrétien s'arrête, la pâleur de son visage augmente, et sa voix tremble pendant qu'il murmure :

– Les torrents ! monsieur le curé ! les torrents !

– Tu les savais donc débordés, mon brave garçon ?

– Sans doute, mais le danger a doublé depuis mon départ ; qui sait si je retrouverai le gué

– Nous sommes dans les mains de Dieu, répondit simplement le prêtre.

Je sais bien que vous êtes un saint ! répliqua le jeune homme, mais il ne faut cependant pas tenter le Seigneur. Il me semble qu'en gonflant les eaux d'une façon si terrible, il nous en interdit le passage..... Gothe avait raison, vous allez au-devant de la mort.

– Dans certains cas, mon ami, cette mort s'appelle martyre !

— Avez-vous le droit de la chercher ?

— Mon devoir me permet-il de m'y sous-traire ?

– Vous êtes si utile à tous !

– Je ne suis indispensable que pour un seul, celui qui va mourir.

Chrétien secoua la tête d'un air découragé.

– Indique-moi la route, dit le vieux prêtre, j'irai seul.

Le guide s'élança en avant.

Il entra dans l'eau résolûment et tendit la main à l'abbé Pascal. Mais le sol devint rapidement si glissant que chacun d'eux dut s'appuyer sur son bâton. Chrétien portait le fanal et sondait le lit du torrent ; l'abbé Pascal, une main placée sur l'épaule du guide, et de l'autre essayant la route, se soutenait avec des difficultés infinies.

Tout à coup, le sol manqua sous les pieds des deux hommes ; Chrétien laissa échapper le falot, et tomba en même temps que le vieillard dans les eaux tumultueuses de ce torrent.

En tombant dans l'abîme, l'abbé Pascal pressa sur son cœur la boîte d'argent renfermant le saint Viatique, puis-, fermant les yeux, il recommanda son âme à Dieu.

Un cri de douleur mêlé d'une exclamation de colère s'échappa des lèvres du guide, mais revenant vite au sentiment d'un double danger, il se mit à nager vigoureusement, en appelant l'abbé Pascal.

Celui-ci ne répondit pas. Dévoré d'inquiétude, Chrétien, pressentant que le vieux prêtre avait roulé au fond du torrent, plongea, cherchant l'héroïque victime de son zèle ; trois fois revenant à la surface pour respirer, il se rejeta de nouveau dans l'eau glacée, sans plus de succès.

Cependant il saisit un pan de vêtement, rassembla ses efforts, et soutenant d'un bras le vieillard presque inanimé, il essaya de regagner la berge. Ce fut une rude tâche ; les forces de ces deux hommes s'épuisaient dans une lutte inégale et terrible. De temps à autre, Chrétien répondait : « Seigneur, venez-moi en aide. » et l'abbé Pascal serrait davantage sur son cœur la boîte d'argent renfermant le saint Viatique.

Enfin le jeune guide prend pied, et, soutenant l'abbé Pascal, il gagne péniblement une partie plus élevée de la vallée, et qui pour cette raison n'avait pas été envahie par les eaux. Elle n'était ni moins glacée ni moins dangereuse, la neige la couvrait à une très-grande hauteur, et il fallait s'y frayer un passage.

– L'abbé Pascal posa sa main roidie sur le bras de Chrétien.

– Je ne puis plus, dit-il, non, je ne puis aller plus loin..... le divin Maître sait que j’ai fait le possible, il ne me permet pas d’arriver.... Je me sens défaillir, c’est la fin c’est la mort.

– Non cela ne se peut pas !..... répondit Chrétien ; vous n’allez pas rester là dans cette tombe de neige.

– J’y resterai, mon enfant, si c’est la volonté de Dieu.

Le jeune homme se redressa.

– Je conserve encore des forces, dit-il, je vous chargerai sur mes épaules.

– Tu te tueras toi-même sans me sauver. mais il s’agit du salut, du salut d’un autre, et si tu te crois assez robuste pour me porter, j’accepte ton offre de tout mon cœur, mon ami.

Avec une peine plus grande que sa bonne volonté ne le lui faisait espérer, Chrétien souleva le vieillard qui noua ses bras autour du cou du jeune homme. Puis tenant d’une main son bâton, de l’autre soutenant son fardeau, il avança dans la steppe de neige. La route n’était pas indiquée, il fallait fendre les deux pieds de neige amoncelée sur le sol, s’enfoncer dans des fondrières, remonter, et tour à tour tomber pour se relever encore... Le vent soufflait sans interruption, ses tourbillons aveuglants fouettaient avec furie le vaillant jeune homme et le vieil apôtre.

Lentement, progressivement, le pas de Chrétien se ralentit, le fardeau qu’il portait devint plus écrasant pour sa faiblesse ; enfin lourdement il tomba sur ses deux genoux.

Il tenta de se relever, ce fut impossible.

– Tu te sauverais seul, lui dit le prêtre, mais ton généreux entêtement te coûtera la vie.

– N’essayez pas de me convaincre que je dois vous abandonner, monsieur le curé ; nous périrons ensemble, ou tous deux nous serons sauvés,

Il resta un moment silencieux, tandis que l’abbé Pascal, agenouillé sur la neige, pressait sur ses lèvres la boîte d’argent renfermant l’Eucharistie.

– Et rien ! s’écria Chrétien avec désespoir pas un cordial, pas une goutte d’eau-de-vie pour vous ranimer. Moi ! qu’est-ce que cela fait que je meure ? je vous demanderai l’absolution, dans ce désert, dans cette nuit. Dieu me comptera mon courage dans l’éternité – et il m’appellera dans son

paradis.... Je songe à l'autre, Jean Mauvert : il n'allait pas à l'église, celui-là, et jamais il ne se signait devant la croix... je ne crois pas manquer à la charité en affirmant qu'il était un pécheur endurci, car tout le monde le connaît dans la paroisse, et il invoquait plus vite le diable qu'il n'implorait l'aide des saints. C'est celui-là qui a besoin de vous ! Songez qu'une pauvre âme se débat dans les angoisses de l'agonie. Qu'elle va tomber dans un abîme qu'elle ne soupçonne même pas ! Ainsi le sang du Sauveur aurait en vain coulé pour elle.

– Un miracle ! Seigneur ! un miracle ! répéta l'abbé Pascal en élevant ses mains défaillantes.

Tout à coup Chrétien fouille dans sa poche en tire son couteau, relève rapidement la manche de sa veste, noue fortement son bras au-dessus du coude à l'aide de son mouchoir, puis piquant sa veine, il en fait jaillir le sang.

– Buvez ! dit-il au vieux prêtre, c'est un sang jeune et vigoureux... il vous ranimera, il vous soutiendra... buvez ma vie, il s'agit de sauver l'âme de Jean Mauvert.....

L'abbé Pascal obéit à cette volonté suprême de la charité, et, ranimé un moment, il put encore marcher à travers cette vallée de neige.

Trois fois, quand il se sentait défaillir, le généreux enfant, approcha de sa bouche son bras déchiré, et trois fois le vieillard, soutenu par ce breuvage, s'avança vers le but du voyage.

Enfin, tous deux à demi-morts, le guide et le prêtre se trouvèrent au pied de l'escalier de roches qu'il s'agissait d'escalader pour gagner la demeure aérienne de Mauvert. Le guide passa le premier, gravit deux échelons puis tendit la main à l'abbé Pascal. Tandis que celui-ci s'accrochait aux interstices des rochers, Chrétien avançait d'un degré, et attirait de nouveau le prêtre vers lui.

Mais si peu de bruit qu'ils fissent tous deux, leurs pas et leurs voix éveillèrent un hôte de ses régions désolées. L'aigle qui nichait dans une excavation de la roche, croyant qu'on voulait s'attaquer à lui, s'avança sur les bords de son nid d'où s'exhalait une odeur fétide d'os à demi-rongés, et battant l'air de ses ailes noires, il poussa un cri rauque.

Ce nouveau péril pouvait devenir terrible..

Les deux hommes se soutenaient avec tant de peine sur les rocs glissants, que d'un revers de son aile leur ennemi pouvait les précipiter dans l'abîme.

– Vous tenez-vous fermo, demanda Chrétien au prêtre ?

– Oui répondit celui-ci.

– Pensez-vous pouvoir monter seul ?

– Avec l'aide de Dieu.

Alors gravissez de roc en roc, au plus vite, la cabane de Jean Mauvert est en haut, pas moyen de se tromper.

– Mais toi.

– Moi, je vous garde le passage libre.

Et d'une main se maintenant à un angle de pierre, de l'autre brandissant son couteau, Chrétien entama une lutte terrible avec l'aigle qui le fouettait de ses grandes ailes et déchirait ses vêtements avec ses serres. Blessé mais pas dangereusement, l'aigle frappait du bec, cherchant dans la nuit le visage de son adversaire.

Il atteignit Chrétien plus d'une fois, et celui-ci sentait déjà ses pieds chanceler sur leur base fragile, quand il réussit à saisir l'aigle par le cou. Alors, malgré les efforts de la gigantesque bête, en dépit de ses soubresauts d'agonie, il serra progressivement jusqu'à ce que le mouvement s'éteignit dans ce corps convulsionné, et sentant la bête roide et morte, sans la lâcher, il reprit son ascension.

Quand il arriva au sommet du roc, la petite lumière brillant dans la cabane de Jean Mauvert jetait une lueur intermittente.

Il entendit vaguement un chuchotement de voix, et il sourit.

Le prêtre et le pêcheur avaient ensemble cet entretien suprême qui est le premier appel du coupable vers Dieu.

Le cerveau de Chrétien s'emplissait de bruitsts semblables à ceux des vagues, ses oreilles tintaient, son corps se roidissait. Il savait que s'il s'endormait sur la neige, il était perdu, et cependant si grande était sa faiblesse qu'il ne gardait plus le courage de marcher afin de conserver un peu de chaleur vitale.

Frapper à la porte de cette cabane, il ne l'osait point encore. Ne devait-il pas permettre à Jean Mauvert d'épancher les lourds récits de son âme ?

Enfin le silence se fit dans la maison, et Chrétien, se soulevant sur les genoux, frappa d'une main défaillante.

L'abbé Pascal le reçut dans ses bras.

– Je meurs, dit Chrétien, bénissez-moi.

Il se traîna sur le sol près du lit de Jean Mauvert, puis d'une voix qui n'avait plus que le souffle, il s'accusa des fautes que lui reprochait sa conscience, et répéta :

– Le Viatique, le Viatique

Et l'abbé Pascal exténué, mourant lui-même, partagea le pain des forts entre ses deux hommes à l'agonie.

Une sublime expression de joie passa sur le visage du guide, il tendit la main à Jean Mauvert :

– J'ai payé de ma vie le salut de ton âme, allons-nous en ensemble.

Il retomba en arrière, sur le plancher, tandis que l'abbé Pascal répétait :

– Partez, âmes chrétiennes.

A l'aube, Jean Mauvert rendait le dernier soupir.

Quant au guide, Dieu ne permit pas qu'il expirât le jour même des suites de son acte héroïque, il traîna pendant quelques mois une vie épuisée dans sa source. Jamais il ne recouvra les couleurs de la santé, et sa pâleur exsangue racontait à tous ce qu'il aurait voulu cacher dans la modestie de sa vertu.

Trois mois plus tard, au moment où fondaient les neiges, où les premiers bourgeons se montraient dans ces dures régions, Chrétien mourut dans la maison du presbytère. L'abbé Pascal avait voulu lui-même le soigner et l'encourager, et ne lui montrer de la mort que les célestes espérances.

Le vieux prêtre ne peut raconter cette histoire sans avoir les yeux mouillés de larmes, et il ne manque jamais d'ajouter :

– Je regarde ce brave enfant comme un martyr.

LA MAISON DES PAUVRES

Il fut des temps de foi où les chrétiens trouvaient dans chaque événement de la vie une raison pour louer Dieu, non pas seulement en paroles, mais par des actes. Une grande victoire était-elle remportée par un prince, il en témoignait sa reconnaissance au Seigneur en fondant des monastères, en commençant quelque une de ces cathédrales qui furent l'œuvre de plusieurs siècles. Et cette cathédrale, ce monastère ne s'élevaient pas seulement grâce aux libéralités d'un grand de ce monde. Pas une cassette de roi n'eût suffi à payer les milliers d'ouvriers que l'on enrégimentait pour y travailler, le prix d'une province n'aurait soldé ni les statuaires, ni les maîtres maçons concourant à l'ornementation de la basilique.

D'un même élan, souverains, ducs et comtes, bourgeois et menu peuple se dévouaient à la construction du monument,

Les uns puisaient dans leurs coffres, les autres coupaient les arbres de leurs forêts, les derniers faisaient les corvées. On peut dire que chaque pierre d'une de ces cathédrales et de ces monastères qui font encore aujourd'hui notre admiration est un acte de de foi et d'amour envers Dieu.

On ne s'inquiétait pas alors comme aujourd'hui de la question de l'ouvrier et des salaires. On ne connaissait point les grèves. A des besoins restreints suffisaient des ressources modestes. Celui qui avait coopéré à l'érection d'un magnifique édifice pour « l'amour de Dieu et des

indulgences » s'éteignait dans le calme et la joie, assuré que les prières qui, durant des siècles se répéteraient dans le temple, viendraient en aide à sa pauvre âme.

Peut-être ces ignorants pieux, ces convaincus ardents se représentaient-ils le ciel comme une vaste basilique de porphyre et de pierreries, image agrandie de celle qu'ils avaient à construire, et dans laquelle les saints, dont les images cachées dans les niches représentaient les traits, viendraient les remercier d'avoir concouru à répandre leur culte. Quand il s'agissait d'élever un monument à la gloire de Dieu, les architectes ne trouvaient point nécessaire d'établir des devis. La foi suffisait à tout, et compter eût paru émettre un doute à l'égard de la providence. Alors les pays chrétiens se peuplaient de chefs-d'œuvres ; et le royaume de Dieu s'étendait florissant au-dessus des royaumes de la terre.

Il fut un temps où l'on ne connaissait ni les discussions âpres dans les choses de la foi, ni les controverses subtiles ni les négations arrogantes. On plaçait la force de l'esprit dans l'acceptation des lois religieuses. On ne croyait ni déchoir ni s'humilier en recevant les hauts enseignements de l'Évangile.

La société se trouvait appuyée sur deux bases de nature inégales, mais concourant toutes deux au soutien des peuples.

Au-dessus des potentats et des princes se trouvait le pape, successeur de Pierre, parlant au nom de Dieu dont il était le visible représentant, et qui, pesant dans sa sagesse les droits et les ambitions des autres, bénissait les rois justes ou lançait l'anathème sur les spoliateurs. Les royaumes dépendaient du pape, intermédiaire entre Dieu et les hommes. Il recevait entre ses mains trois fois saintes les serments de paix et les promesses de trêve. Pas une couronne humaine qui ne s'abaissât devant sa triple couronne. Parfois les passions des princes tentaient de se révolter contre cette autorité sacrée, mais l'interdit en tombant sur des innocents ne tardait point à ramener le coupable, et l'on voyait, à l'éternelle gloire de l'Eglise, des souverains pieds nus, en habits de pénitents, attendre à la porte du Vatican, sous la neige et le vent de l'hiver, que le Vicaire du Christ les admît à son audience et les reçût à son pardon.

Dans ces siècles où la religion gardait l'autorité suprême, elle le devait non-seulement à sa puissance personnelle, mais encore à l'influence de son savoir.

Les gentilshommes ne maniaient que le glaive et les payans que la charrue.

La science de clergie était si rare qu'un homme condamné à mort était gracié de droit s'il prouvait qu'il savait lire et écrire. On bataillait trop pour apprendre.

Les ennemis au dehors, les ambitions au-dedans troublaient assez les princes et les comtes pour ne point leur laisser le temps de s'instruire. L'impression d'une lourde bague sur la cire brûlante ou plus simplement encore le manche d'un poignard équivalaient alors à toutes les signatures du monde. Ce fut seulement dans les maisons vouées au recueillement et au silence que se garda la tradition des lettres.

Les moines se vouèrent au labeur de conserver les manuscrits rares, de les multiplier par des copies, de recueillir les légendes lointaines, de raconter les faits qui se passaient de leur temps. Retirés au fond de leurs monastères ils n'ignoraient cependant rien de ce qui se passait dans le monde dont ils avaient fui le tumulte. Il n'était guère de semaine ni de jour où un voyageur ne leur demandât l'hospitalité ! Suzerain, ménestrel, moine regagnant un monastère éloigné, chacun racontait les nouvelles, les guerres, les débats, les luttes scolastiques.

Les ménestrels chantaient des lais nouveaux ; les artisans parlaient du perfectionnement de la main d'œuvre dans les divers états. Et dès que ces hôtes d'un jour s'éloignaient, un des frères inscrivait dans un mémorial les détails de leur visite, entremêlait son récit de réflexions judicieuses, et gardait pour les archives de la communauté la trace du passage de ces voyageurs.

– Parfois un homme bardé de fer, le front pâle, de la pâleur des batailles de la vie, heurtait la porte du couvent, et demandait à s'y ensevelir. Souvent il avait occupé un rang illustre, mais déçu dans ses espérances ou comprenant le néant des honneurs qui furent d'abord le but de ses ambitions, il venait changer son armure contre un froc et se reposer dans le jeûne et le silence du tumulte et des peines du passé !

A celui-là, durant les heures de récréation, les scribes des monastères demandaient des renseignements précieux. L'homme de guerre racontait ses combats, et conservait la trace d'événements intéressants.

Les pèlerins se rendant à des chapelles miraculeuses recevaient d'un monastère à l'autre l'hospitalité. Le bourdon, le camail à coquilles les protégeaient même contre les bandes des capitaines d'aventures. Ils revenaient le cœur consolé par la visite d'un sanctuaire vénérable, la mémoire remplie de faits prodigieux. Leur reconnaissance s'épanchait en éloquentes paroles et les volumes légendaires se grossissaient de leurs relations.

Il deviendrait impossible aujourd'hui de reconstituer l'histoire des premières races de nos rois si nous n'avions les volumes laissés par de savants moines.

Mais à côté de ceux qui se vouaient à la double conservation des lettres religieuses et des lettres profanes existaient d'humbles religieux dont l'existence avait pour but unique le soulagement des maux temporels.

Les uns s'engageaient à racheter les captifs que les croisades ou les croisières des Maures et des Turcs multipliaient sur la côte africaine.

Les autres accueillaient les pèlerins de la Terre Sainte et les protégeaient durant leur voyage.

Quelques-uns se vouaient à l'éducation des jeunes clercs.

Mais tous, sans exception, s'imposaient l'obligation et se réservaient la joie de secourir les pauvres de Jésus-Christ.

Dans ces temps lointains que le présent nous rend doublement chers, les misérables ne connaissaient qu'un lieu d'asile : l'église ; qu'une maison de secours : l'abbaye. Quand une croix se dressait dans l'air, c'en était assez, le salut était là.

Le pauvre, le malade, l'affamé y couraient ou s'y trouvaient. La société qui n'avait point inventé la philanthropie et s'en tenait encore à la charité, s'en fiait aux moines du soin de soulager les pauvres. Avant de partir pour l'armée, les chevaliers vidaient leurs coffres entre les mains des religieux chargés de soulager les mendiants.

Au moment de la mort, les grandes dames dotaient les monastères, afin d'accroître le domaine des pauvres. Les monastères acceptaient pour

distribuer. Cette invention administrative de « l'assistance publique » n'aurait alors nullement paru utile. On n'avait pas besoin de rouages bureaucratiques pour soulager une infortune...

Trois fois par jour la grande porte du couvent s'ouvrait. Alors un flot tumultueux entraînait dans une vaste cour, qui bientôt présentait un touchant et triste aspect. Des vieillards en haillons, des mutilés, des enfants demi-nus, des mères affamées, des infirmes se traînant sur des béquilles, se pressant le regard avide, la main tendue. La cloche sonnait lentement l'Angélus : ils demandaient l'aumône de Dieu en attendant celle de ses ministres.

Bientôt ces affamés voyaient arriver le long du cloître des hommes pâles, amaigris, vêtus d'un froc de grosse laine, la taille ceinte d'une corde de chanvre, le front rasé. Ils venaient lentement, deux par deux, pliant sous le poids de leur fardeau. Les uns soutenaient sur l'épaule l'extrémité d'un long bâton passé dans l'anse d'une gigantesque marmite. Les autres portaient des corbeilles de pain, des plats remplis de légumes ou de viandes, Le dernier tenait une bourse à la main.

Les moines remplissaient les écuelles de bois ou d'étain, tendaient le pain aux pauvres gens, mettaient à la fois un baiser et une bénédiction sur le front des enfants.

Les infirmes les consultaient afin d'obtenir le soulagement dans leurs misères. Pour les plaies vives ils avaient des onguents et de la charpie. Les malades s'éloignaient chargés de juleps fortifiants et de breuvages salutaires. Certains malheurs exigeaient un secours d'argent, et ce secours leur était donné. Pas un mendiant arrivé las et triste qui ne s'en retournât consolé ; pas un cœur qui ne s'épanouît à l'influence de cette charité admirable.

Les couvents n'étaient pas seulement la demeure de quelques-uns, mais le caravansérail de tous.

Ils restaient à la fois la maison de Dieu et la maison des pauvres.

Le monastère qui enfantait à son tour le village, le protégeait et le faisait vivre.

Certes, il fallait que ces couvents possédassent des terres afin d'avoir assez de blé pour fournir du pain à tous ; ils devaient être riches pour devenir prodigues. Et ce fut un temps heureux que celui où le moine reçut

les dons du prince et du gentilhomme, pour laisser retomber sans les compter, ces dons dans la main du pauvre.

Que furent les monastères jadis ? Tout. Ils gardèrent les traditions des lettres et des arts, ils recueillirent les malheureux, ils conservèrent le domaine de l'intelligence. On leur devait trop pour ne point se montrer ingrat.

A ceux qui ne comprennent aujourd'hui ni la mission de civilisation exercée jadis par les couvents, ni le besoin qu'ont les hommes de ces asiles, ouverts à la fois au repentir et au malheur, on ne peut souhaiter qu'une infortune assez grande pour leur inspirer le désir de s'y jeter, afin d'y chercher à la fois l'oubli et le pardon.

AU LIT DE LA MORTE

Claudie comptait ving-cinq ans. C'était une bonne et gracieuse fille dont la pureté de vie avait à la fois gardé le cœur et la beauté.

Quand elle levait sur vous ses grands yeux gris caressants et doux, vous vous sentiez le cœur réchauffé et éclairé.

On ne pouvait guère être plus pauvre, et cependant nulle créature ne se montrait d'humeur aussi égale.

Claudie manquait du superflu, souvent même du nécessaire. Non point qu'elle ne gagnât pas de journées suffisantes ou qu'elle négligeât de travailler. Mais Claudie ayant pour misères les douleurs d'autrui ne se croyait point le droit de voir souffrir sans être obligée de soulager.

Venait-elle de servir son souper, si la voix d'une voisine ou la plainte d'un enfant lui parvenaient, elle le partageait avec eux.

Sa garde-robe habillait ceux qui étaient nus.

De ses heures de loisir, elle trouvait encore le moyen de faire des aumônes. Au lieu de les passer seule dans sa petite chambre, se délassant du labeur de la semaine, ou de chercher l'air pur des bois, la gaieté de la promenade, elle s'enfermait avec une vieille paralytique et parlait de Dieu dont l'heure était proche.

Le problème de l'avenir n'existait point pour elle : la Providence ferait de sa vie ce qu'elle voudrait, et toute chose lui paraissait bonne, tombant de la

main de Celui qui protège les passereaux.

L'ouvrière ne pouvait néanmoins si bien se cacher de sa charité, de sa grâce, qu'elle ne fût remarquée et louée de tous. Elle en témoignait plus de surprise que de joie, ne comprenant point qu'elle inspirât un sentiment d'admiration touchante.

– Pourquoi me louer ? disait-t-elle ; je ne fais que mon devoir.

Un jour une vieille femme, de celles dont elle ne dédaignait ni les infirmités ni la tristesse, lui dit en lui serrant les mains.

Avez-vous fait vœu de ne point vous marier, Claudie ?

– Non, répondit la jeune fille ; seulement..

– Achevez...

– Je serais trop difficile dans mon choix.

– Vous usez d'un droit, répondit la vieille femme.

Toutes deux se turent un moment, puis la malade reprit :

– Le riche épicier dont la boutique forme l'angle de la rue a perdu sa femme, il y a deux années. La pauvre Louise lui laissa deux enfants qui ont besoin des soins d'une mère. M. Courtier compte trente-trois ans, il est fort bien de sa personne, avenant, bon et pieux ; sa position est enviable ; il m'a chargée de vous demander si vous consentiriez à devenir la mère de ses enfants.

– Vous n'y songez pas, mère Gertrude ?

– Dans tous les cas, il y songe, lui ?

– Comment, moi, je deviendrais la maîtresse dans cette maison opulente ! On me mettrait tout de suite deux beaux enfants dans les bras !... Comment ai-je mérité ce bonheur et cette fortune !

– Vous avez aimé les enfants dénués, vous avez soigné les pauvres, M. Courtier s'est dit que vous deviendriez une digne épouse et une bonne mère.

– Je réfléchirai, répondit Claudie,

– Combien de temps ?

– Une semaine.

A la fin de la semaine, Claudie alla trouver sa vieille amie.

– J'accepte, lui dit-elle. J'ai voulu me consulter moi-même afin de m'assurer que je saurai remplir tous mes devoirs : je le pourrai avec la grâce de Dieu.

Et vraiment tout le reste de cette journée Claudie se sentit joyeuse.

Elle acceptait le bonheur avec un élan de reconnaissance vers le ciel.

L'annonce d'une félicité prochaine était la bienvenue dans cette chambre que l'aumône avait dépouillée, dans cette âme qui s'était épanouie sous la rosée d'en haut et dont rien encore ne ternissait la candeur. Au fond de son cœur chantait l'oiseau de la jeunesse auquel jusque là elle avait imposé silence. Elle s'épanouissait, elle se sentait vivre. L'affection sérieuse de l'homme qui la demandait en mariage trouvait un écho dans son âme. Claudie avait bien un peu peur encore, mais à force de rêver à sa félicité elle s'y accoutuma, et attendit avec un trouble satisfait le moment où elle pourrait parler d'avenir avec Benjamin Courtier.

Quand elle revit sa vieille amie, celle-ci lui dit :

– Demain votre première entrevue avec votre futur aura lieu chez moi ; dans un mois vous irez à l'église.

Claudie se coucha de bonne heure, mais cette nuit là elle ne put s'endormir. Le problème d'une nouvelle vie s'imposait à elle. Dans sa jeune tête, roulaient des projets divers. Elle se demandait ce que son fiancé pourrait lui dire et ce qu'elle aurait à lui répondre. Elle voyait l'église illuminée pour un mariage, et ce mariage était le sien...

Tout à coup elle se souleva sur son lit, inquiète, prêtant l'oreille, et il lui semblait entendre des soupirs étouffés.

D'abord elle se crut le jouet d'une hallucination, mais bientôt il lui devint impossible de croire qu'elle était dupe d'une illusion.

Non loin de sa chambre, des sanglots se mêlaient à des cris d'enfants.

Claudie se lève, allume sa lampe, se couvre à la hâte de quelques vêtements ; elle traverse le carré, prêtant de nouveau l'oreille.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! vous m'avez abandonnée ! s'exclamait une voix désolée.

– C'est ici ! fit Claudie en s'arrêtant devant une porte mal jointe.

Elle chercha la clef, la clenche, mais vainement elle essaya d'ouvrir, la porte résista, les plaintes sortant de ce logis devenaient plus amères, les appels des enfants s'imprégnaient d'une douleur désespérée.

Claudie est forte, vigoureuse ; elle s'appuie de l'épaule contre la porte, la fait céder, mais elle recule instinctivement, à demi suffoqué par les gaz

délétères s'échappant de cette mansarde.

Ce qu'elle distingue, elle le voit à la lueur rouge d'un brasier de charbon...

La-mort est là, une mort terrible ; la mort volontaire qui non seulement est une souffrance, mais un crime.

Un carreau de la fenêtre vole en éclats. Claudie emporte dans sa cheminée le fourneau incandescent, et elle ravient vers les malheureux à qui manquent à la fois le courage de vivre et la confiance en Dieu.

Il n'est pas possible dans le premier moment de tenter de remonter à cette pauvre créature l'énormité de sa faute. Claudie la soigne avec le zèle et l'amitié d'une sœur les enfants se raniment dans ses bras. Elle les encourage, les console. Soulevant la malade sur son grabat, elle l'assied sur la couche qui a failli devenir sa tombe. Elle place ses enfants sur le pied de son lit, afin que leur regard ranime à la fois ses tendresses et ses remords ; puis courant chez elle, Claudie en rapporte des vivres. Ceux qui reviennent de la mort ont soif et faim : la misère a tout fait. La misère tua le père ouvrier zingueur ; la faim tordit tellement les entrailles des orphelins et de la veuve qu'ils songèrent à quitter un monde où ils trouvaient moins à vivre que l'oiseau et le moucheron.

Sans doute ils eussent recueilli des secours s'ils avaient exposé leur détresse, mais ces pauvres êtres ne savaient que pleurer et souffrir. Ils se cachaient pour avoir faim, et ne tendaient la main à personne. Et dans la grande maison qu'habitait Claudie on comptait un si grand nombre de familles nécessiteuses que celle-là restait inaperçue. Elle faisait si peu de bruit, hélas ! La mère et les enfants s'étudiaient si bien pour étouffer leurs larmes !...

Marton prit les remèdes rapportés en hâte de la pharmacie voisine et se sentit ranimée.

Les enfants, quoique bien faibles, avaient résisté aux mortelles vapeurs du charbon, et couchés tous deux sur le lit de sangle de la mère, ils revenaient à la vie sans comprendre qu'ils s'étaient trouvés si près du trépas.

Ce fut machinalement que Marton se laissa donner les premiers soins. Quand elle comprit que Claudie venait de la rappeler à l'existence, elle

poussa un cri de désespoir.

– Pourquoi avez-vous eu cette cruauté de vous opposer à ma fin ? lui dit-elle. Les douleurs de l’asphyxie n’égale pas les tortures de la famine. Moi et mes petits enfants, nous serions à cette heure à l’abri de la souffrance..

– Vous seriez à cette heure devant Dieu, Marton, obligée de répondre au souverain Juge du meurtre des deux chères créatures que vous avez mises au monde, et de votre trépas qui est un. acte de rébellion contre le Sauveur.

– Vous vous trompez, Claudie, je ne me suis point révoltée ; je mourais avec le désir d’être reçue dans la miséricorde éternelle.

– Mais malheureuse femme, vous commettiez en mourant un acte d’épouvantable désespoir...

– J’ai eu si faim et si froid !... Je les ai si souvent entendu pleurer...

– Marton, Marton, promettez-moi de vivre ou du moins de ne pas attenter à vos jours ni à ceux...

– Regardez-les, fit Marton d’une voix presque farouche ; sont-ils assez maigres et pâles ?... Leurs corps sont exténués, et leurs pauvres visages ont la pâleur de la cire... Je devenais folle à les entendre gémir.. Je les ai consultés, voyez-vous... Hier je les ai pris sur mon cœur et je leur ai rappelé tout ce que nous avons souffert depuis la mort de leur père... Je leur ai montré l’avenir qui les attend... Le passé leur aidait à comprendre quels temps devaient suivre... Quand ils ont deviné que je voulais m’en aller, ils m’ont dit : Emmène-nous ! emmène-nous ! Alors il m’a semblé que j’avais le droit de ne point les laisser en ce monde après moi... J’ai pris un chapeau usé, et je suis descendue dans la rue en traînant... Une fripière me l’a payé dix sous, c’était tout ce que j’en voulais, puisque ces dix sous suffisaient pour acheter un boisseau de charbon... Rentrée chez moi, j’ai fermé toutes les issues de cette mansarde, ensuite j’ai allumé le réchaud... Alors moi et mes enfants nous nous sommes mis à genoux et nous avons dit un *Memorare* à la Vierge Marie... Des étourdissements m’ont prise, mes enfants se sont jetés sur moi et je les ai bien fort pressés contre mon cœur... Voilà tout...

– Vous avez prié la Vierge, dit Claudie, et Marie vous a répondu en m’envoyant à votre aide... Ne pleurez plus, pauvre mère, cessez de vous

tourmenter, vos peines seront allégées, bientôt finies, et désormais nous serons deux à aimer vos enfants.

Marton serra les mains de la jeune ouvrière et regarda ses enfants avec une poignante expression de remords.

Le médecin appelé rassura Claudie sur les enfants, mais il secoua la tête en ajoutant :

– La vie est usée dans le pauvre corps de Marton ; elle succombera moins aux suites de l’asphyxie qu’à celles du besoin...

Dès lors Claudie ne songea plus qu’à préparer à paraître devant Dieu, celle qui avait osé devancer l’heure de son jugement redoutable.

Le prêtre qui entendit les aveux de la moribonde consola cette âme en détresse ; Claudie la calma à son tour, et le lendemain, le pardon céleste descendait sur l’infortunée

– Claudie, Claudie, murmura la mourante, quand vint la nuit, je suis si près de la mort qu’il me reste à peine assez de souffle pour vous exposer, non pas mes volontés, mais mes derniers souhaits... Vous voulez que j’expire en paix avec Dieu... vous voulez que je m’abandonne à sa miséricorde... Je l’essaie, et cependant, comment voulez-vous que l’angoisse ne me serre point le cœur quand mes enfants restent après moi ?.. Que deviendra ma petite fille ? qui lui enseignera la vertu et le travail ? Qui empêchera son frère, de trois ans seulement plus âgé, de devenir un vagabond et un paresseux... ? Si je pouvais penser que des fautes précoces les jetteraient dans des maisons de correction, ces antichambres de la prison et du bagne, je mourrais en désespérée... Il faut que je les sache adoptés par des gens honnêtes, aimés par de braves cœurs... Claudie, voulez-vous mes enfants ? je vous les donne. Claudie, prenez-les, jurez-moi devant Dieu de ne jamais les quitter... Ce que vous promettez, vous le tiendrez je le sais.

La jeune fille pressa sans parler les mains de la mourante.

Elle se souvenait que sa destinée était engagée ; qu’elle venait d’accepter un riche mariage ; qu’elle ne pouvait adopter ces petits qui, dans une heure, seraient orphelins.

– Vous ne répondez pas ! vous ne répondez pas ! fit la mourante en tordant ses bras. Pourquoi le prêtre m’a-t-il donc dit d’espérer ? pourquoi

m'avez-vous consolée ?... Je ne voulais pas vivre, et maintenant je ne puis mourir... Mes enfants ? mes enfants !

– Je vous promets de m'en occuper, répondit Claudie d'une voix douce.

– Ce n'est pas cela que je vous demande, ce n'est pas cela qu'il me faut pour m'en aller vers Dieu le cœur soulagé... Il faut qu'ils soient vôtres et que vous les adoptiez...

– Écoutez-moi, Marton...

– Elle refuse ! elle refuse ! dit la mère avec une expression de désespoir. Vous mentiez, Claudie, en me disant que Dieu avait pitié de moi ! La torture de la mère, qui s'en va en laissant des enfants après elle, dépasse tous les supplices imaginables. Si vous ne voulez pas que je blasphème et que je désespère, si vous ne voulez pas que je sois à jamais damnée, jurez, jurez, que mes enfants vont devenir les vôtres...

– Marton ! Marton ! que me demandez vous ?

– Un sacrifice..... pour prix de mon salut.

Claudie tressaillit dans tout son être et s'écria pleine d'épouvante :

– Je le jure ! je le jure ! de garder vos enfants et de vous remplacer près d'eux !

Les yeux de la mourante se tournèrent vers les enfants, se reportèrent sur Claudie, puis elle poussa un long soupir, et sa tête retomba sur son oreiller de paille.

L'ouvrière s'agenouilla avec les orphelins, puis se levant et tenant la main de la petite fille, tandis que son frère se pressait contre elle, Claudie étendit le bras vers le lit de son frère, où se dessinait la forme rigide de la morte puis elle répéta lentement :

– Vous avez demandé mon bonheur pour prix de votre salut éternel, Marton ; que le Seigneur vous reçoive et que mes larmes vous soient comptées.

Elle emmena les enfants dans sa chambre, les consola, les endormit, et revint achever la nuit près de la morte.

Claudie pleura. Elle pleura moins celle qui venait de mourir et qu'elle connaissait à peine qu'elle ne pleura sur le bonheur entrevu auquel il fallait renoncer. Désormais elle serait obligée de reprendre sa vie de labeur afin d'élever ces orphelins, et de renoncer à toute idée d'union heureuse. Elle

pleura, mais elle ne faillit pas. Quand l'aube se leva, elle essuya ses larmes et revint trouver les enfants. Ils ne s'étaient point encore éveillés.

Claudie les embrassa tendrement, presque religieusement.

– Allons ! dit-elle, ils sont bien à moi !

Elle les installa dans sa propre chambre, emprunta un lit pour eux, puis le lendemain, après avoir passé la nuit à coudre hâtivement des habillements de deuil, elle suivit avec eux le convoi de Marton.

A mesure que la journée s'avancait, l'angoisse de l'ouvrière devint plus grande. Elle se souvenait avec plus d'intensité de l'engagement qu'elle allait être obligée de rompre. Depuis plus de huit ans, il ne se passait guère de jours sans quelle eût besoin d'entrer dans cette épicerie où la veille, elle croyait bientôt s'installer au comptoir. L'accueil de Benjamin Courtier à sa modeste cliente avait toujours été d'une affabilité dont elle se montrait timidement reconnaissante. Elle savait Courtier généreux et bon. Tout le quartier l'estimait et l'aimait. On connaissait peu sa femme qui ne descendait jamais dans la boutique, et qui, à peine mariée, tomba dans une maladie de langueur. Vaguement les voisins se répétèrent que Benjamin Courtier était grandement éprouvé, puis le deuil s'étendit sur sa maison, et un silence plus grand se fit autour de lui. On ne rencontrait guère les enfants. Cependant Claudie les ayant trouvés deux fois les avait tendrement embrassés. Ils lui avaient paru gentils, mais pâles et tristes, et depuis que la vieille Gertrude lui avait transmis la demande de Courtier, Claudie se disait quelle leur apprendrait bien vite à sourire, et leur rendrait la santé et la joie de leur âge.

De tout cela, il restait le souvenir d'un rêve à demi effacé...

Que ferait Claudie ?

Allait-elle dire simplement à Gertrude qu'elle venait de changer d'avis ?

Elle ne trouva cette conduite ni digne de Courtier ni digne d'elle-même.

S'armant donc à la fois de résignation et de volonté, elle s'habilla modestement avec un soin exempt de coquetterie, puis elle se rendit chez la vieille femme qui se réjouissait à la pensée de contribuer au bonheur de Claudie.

– Mon Dieu ! s'écria la malade, comme vous semblez triste pour un jour de fiançailles !... Courtier vient cependant d'envoyer un beau bouquet blanc

à votre adresse.

La jeune fille prit les fleurs, baissa son visage sur ce bouquet parfumé, puis elle laissa tomber ses bras avec un signe de découragement.

Mais cette faiblesse fut de peu de durée ; Claudie enleva une seule des fleurs et la cacha dans sa poitrine.

Voilà tout ce que je conserverai d'un rêve évanoui, pensa-t-elle.

Et le bouquet fut replacé dans un vase sur la commode de la vieille femme. –

Un petit coup discret fut frappé à la porte de la chambre. Gertrude cria d'entrer et Benjamin Courtier entra.

Sa figure honnête et régulièrement belle respirait un contentement sérieux. Depuis que sa voisine lui avait transmis la réponse affirmative de Claudie, il se reprenait à croire au bonheur. Lui aussi avait gardé sans cesse devant ses yeux la vision de l'avenir.

Il s'approcha lentement de Claudie, et lui tendant une bague modeste :

– Vous serez une honnête femme, lui dit-il et moi un bon mari...

L'ouvrière repoussa doucement l'anneau.

– Monsieur, lui dit-elle, j'étais sincère, quand, il y a deux jours, je répondais à Gertrude que je m'estimerai heureuse de devenir votre femme. Je suis loyale encore aujourd'hui en vous disant que maintenant cela est impossible...

– Impossible ! répéta Courtier ; vous avez dit impossible !

– Je vous raconterai tout, reprit Claudie, et quand vous saurez la vérité, vous me donnerez raison d'avoir agi comme j'ai fait.

Alors la jeune fille raconta la tentative de suicide de Marton, son agonie, le serment qu'elle avait exigé.

– Soit ! dit Benjamin, je suis riche ; ces enfants seront placés 'dans des écoles, et je pourvoirai à leurs besoins.

Claudie secoua la tête.

Ce n'est point cela que j'ai promis, reprit-elle ; j'ai donné ma parole de remplacer la mère qui s'en allait à Dieu. de veiller sur ces jeunes âmes, et de sacrifier mon avenir à ces orphelins.

– Ainsi demanda Courtier devenu fort pâle, vous me repoussez, et vous me préférez les enfants d'une étrangère ?

– Je préfère mon devoir à mon bonheur, voilà tout.

– Claudie, vous me faites beaucoup de peine, dit Courtier d’une voix étouffée

– Acceptez l’épreuve comme je l’accepte moi-même. Dieu saura vous consoler.

– C’est votre dernier mot ?

– Mon dernier mot et ma dernière larme. répondit la jeune fille.

Courtier sortit sans rien ajouter.

La vieille femme n’essaya point de changer la résolution de Claudie ; tout en la déplorant, elle la trouvait admirable.

Claudie prit vite l’habitude d’amener les orphelins chez Gertrude quand, elle sortait pour aller à son travail. Tous deux égayaient la solitude de la malade.

De son côté, Courtier ne put se déshabituer de parler de Claudie qu’il ne voyait plus.

Depuis qu’elle avait brisé ses projets de mariage, la jeune fille allait s’approvisionner dans une autre boutique. La première fois que Benjamin rencontra les petits enfants de Marton près de la malade, il ne put se défendre d’éprouver pour eux un mouvement de répulsion ; mais comme il était bon, cette disposition fut de peu de durée. Au bout de huit jours il les caressait. Un mois ne s’était pas écoulé que, servi par la complicité de Gertrude, il renouvelait leurs habits et les comblait de menus cadeaux. La tristesse de Courtier s’en allait chaque jour par degrés ; sans nul doute il avait oublié la contrariété ressentie en voyant rompre ses projets. Il en arriva même à se montrer fort gai. Il en était tout autrement de Claudie. La pâleur de ses joues s’accroissait, son regard brillait moins, les caresses des orphelins pouvaient seules chasser le nuage assombrissant son front.

Gertrude ne questionnait ni Claudie ni Benjamin ; elle riait quelquefois, la vieille femme, avec une sorte de sournoiserie joyeuse.

Un matin Courtier entra chez la malade et lui dit rapidement :

– Il m’est venu une idée, mère Gertrude ; si bonnes que soient les grandes personnes avec les enfants, rien ne vaut pour eux la compagnie de petites créatures de leur âge, laissez-moi les emmener, je les ramènerai ici avant le retour de Mlle Claudie.

– Faites, répondit la malade.

Benjamin partit avec les enfants.

Chaque fois que Claudie faisait une longue course pour reporter ou chercher de l'ouvrage, les enfants de Marton allaient jouer avec les enfants de Benjamin.

Bientôt ils s'accoutumèrent si bien les uns avec les autres, que, lorsque Claudie restait chez elle, les orphelins songeaient beaucoup aux deux petites voisines, et que celles-ci suppliaient leur père d'aller chercher leurs jeunes amis.

Un soir Claudie rentra tard, bien tard. On était à la veille de Noël. Il faisait froid, et l'ouvrière avait dû faire des courses nombreuses. Quand elle ouvrit la porte de Gertrude, elle aperçut la vieille femme toute seule.

– Les enfants ? demanda Claudie ; où sont les enfants ?

– Claudie, répondit la malade d'une voix plus basse que d'habitude, je leur ai permis d'aller voir un arbre de Noël chez des amis à eux... Et j'ai promis en ton nom que tu voudrais bien aller les chercher.

– Où cela !

– Chez Benjamin Courtier.

– Quoi ! chez lui !

– Va ! ce n'est pas la première fois que les chers petits s'y rendent.

– Oh ! Gertrude, s'écria Claudie en rougissant, Gertrude qu'avez-vous fait ?

– Va chercher tes enfants, cela vaudra mieux que de me gronder, répondit la vieille femme.

L'ouvrière fut prise d'une nouvelle hésitation, mais le courage lui revint, et faisant sur elle un effort, elle se rendit chez Benjamin Courtier, où jamais elle n'était entrée.

Une servante sourit en la voyant, ouvrit un salon confortable et gai et courut avertir son maître.

Courtier arriva.

Il était grave, un peu inquiet. Des mots se – pressaient sur ses lèvres, mais il n'en prononça aucun, et prenant le bras de Claudie, il la fit entrer dans une salle à manger rayonnante de bougies et dont la table était couverte de bonbons et de cadeaux.

– Voici les enfants, lui dit Courtier ; je ne sais pas si vous auriez le courage de choisir ; quant à moi je les garde tous...

– Je ne rêve pas ? demanda Claudie.

– Vous m’apportez vos orphelins, et vous adoptez les miens voilà tout... Le sacrifice que vous avez fait a eu pour résultat de m’apprendre à vous estimer et à vous chérir davantage.... Voici un bouquet de roses de Noël : l’acceptez-vous, cette fois ?

– Oui, répondit Claudie en pressant à la fois les quatre enfants dans ses bras.

LES NAUFRAGÉS DE L'ARIEL

I

Quand les femmes de marins bercent leurs enfants sur leurs genoux, elles versent plus d'une larme sur le front du nouveau-né. Tant de fois durant les nuits d'hiver, elles ont tremblé pour la vie de leurs maris, qu'à la pensée de voir leurs fils monter, eux aussi, dans une frêle barque, leur âme s'emplit de tristesse et de crainte. Elles voudraient élever la délicate créature loin de la mer et des rochers, loin des mouettes et des barques. Mais la cabane est bâtie si près de la grève que les vagues en couvrent le seuil ; les filets de pêche décorent les murailles ; dans les voix qui montent dans l'air, dans l'aile des oiseaux rasant la roche humide, dans le tribut de coquilles roses, d'astéries et méduses transparentes que la mer apporte à l'heure de ses marées, le souvenir de l'Océan terrible et doux est là. La chanson de la mer ne berce pas mieux l'enfant que ne le fait le brisement de la lame sur le sable d'or pailleté de mica. Et les femmes de marins qui ont tant veillé, tant pleuré redoutent de veiller, de pleurer encore, et de prendre le deuil de l'enfant, après avoir porté le deuil du mari.

Janille Bersous pensait toutes ces choses et s'attristait en regardant le petit Ivon lancer dans une flaque d'eau une coquille de noix. Elle prévoyait que plus tard cette coquille se changerait en navire, et que le jeu de l'enfant deviendrait une vocation. Janille était veuve, et son fils restait le seul souvenir de sa jeunesse heureuse, l'unique espérance de son avenir.

Elle l'élevait dans la haine de la mer, cette furieuse qui engloutit les hommes et les navires ; sans cesse, elle s'efforçait de tourner ses yeux vers les champs de blé noir ou de froment. Elle lui parlait, en pleurant, du père qu'il n'avait pas vu lui sourire, et lui arrachait de précoces promesses qu'il faisait en la couvrant de baisers.

Elle couva Ivon de la sorte pendant onze années, le gardant près d'elle, l'accoutumant à guider son maigre bétail dans les landes, et à battre avec elle les récoltes péniblement obtenues.

Certes, Ivon chérissait profondément sa mère, et cependant il souffrait d'un regret vague, qu'il lui eût été impossible de formuler. Quand il voyait ses petits voisins monter dans le bateau de leur père, il lui semblait que le suprême bonheur serait de s'abandonner au roulis de la vague. Dès qu'il se trouvait loin de Janille, il s'approchait des matelots et les entendait parler dans cette langue sonore, imagée, qui est une langue bien à part. Il en retenait les termes avec une grande sûreté de mémoire, et Janille tressaillait en entendant prononcer par son fils des mots de marine, ou en l'écoulant répéter des chants de matelots.

La pauvre mère raconta au recteur les angoisses qui la torturaient, et celui-ci lui répondit :

– Vous devez aimer votre fils pour Dieu et pour lui.

A partir de ce jour, elle se sentit condamnée.

Dés lors faisant violence à son cœur, cette mère admirable ne songea plus qu'à former l'esprit et l'âme de son enfant de telle sorte que son courage se trouvât à la hauteur des périls qu'il devait courir, et à mettre sa foi d'accord avec les situations difficiles. Elle cessa de lui montrer la mer comme une ennemie, pour lui expliquer quelle faible et chétive créature est le marin perdu dans l'Océan. Elle lui implanta dans l'âme une confiance absolue dans la Providence, et une tendresse filiale pour l'Étoile de la mer.

– Vois-tu, Ivon, lui dit-elle, c’est au Paradis que nous jetons l’ancre du salut, et la boussole de la foi ne peut ni dévier ni se briser. Crois en Dieu, et vénère la Vierge Marie, tous les biens de ce monde te seront donnés par surcroît.

L’enfant l’écoutait, grave et recueilli. Depuis qu’il savait que Janille ne s’opposait plus à sa vocation, il était redevenu plus confiant avec elle. Sans doute il lui parlait de ses voyages à venir, mais en même temps il lui promettait de réaliser vite une petite fortune, afin de la mettre à l’abri du besoin, et de rester ensuite auprès d’elle, compensant les douleurs de l’absence par les joies du retour. Il voulait voir, mais sans doute sa curiosité se passerait vite.

– Écoute, lui disait-il, mes amis me railleraient si je ne quittais jamais nos champs pour la mer. Il me semblerait que je ne suis pas un homme, si, comme eux, je ne mettais le pied sur un navire, mais une fois mes preuves faites, je reviendrai. Je sais bien que loin de toi je ne saurais vivre heureux, mais je suis certain que toute mon existence serait empoisonnée par un regret si, je restais dans cette cabane, sans voyager autant que la mouette qui crie sur ces roches. Une fois de retour, il me suffira de fermer les yeux pour revoir des pays nouveaux, des oiseaux au magnifique plumage. Une coquille me rappellera un bord lointain, une plante une forêt, un oiseau une contrée plus vaste que notre monde. Laisse-moi partir, laisse-moi m’écloigner enfant, je reviendrai avec la force d’un homme.

Et un samedi par une belle journée de mai, la pauvre Janille, les yeux mouillés de larmes regardait fuir à l’horizon la voile du navire qui emmenait son fils.

A partir de cette heure, il ne se passa pas un jour sans qu’elle gravât la lourde masse de rochers sur laquelle se dressait la chapelle de la Vierge, que vénéraient les marins de la côte.

Qui de nous n’a visité plusieurs de ces sanctuaires qui sont l’arche du salut de ceux qui croient et qui prient. Quel poème se déroule le long de ces humbles murailles. Il n’est pas une inscription, pas un ex-voto, pas une toile qui ne raconte un miracle de la miséricordieuse Marie. Son image, multipliée à l’infini, peuple le sanctuaire privilégié. Tantôt on l’aperçoit au fond d’un ciel sombre, apaisant la tempête comme jadis le Sauveur. D’autre

fois, elle se tient à la proue comme un pilote céleste, et semble guider les marins vers le port. Son fils dans les bras elle sourit aux matelots, ou bien les mains pleines de rayons on dirait qu'elle répand à la fois sur nous la consolation et la lumière. Du fond de ces chapelles se dégage une impression de piété heureuse. On y prie avec d'autant plus de confiance que beaucoup y ont été exaucés.

Janille dans la chapelle passait une heure qui lui semblait toujours trop courte. Tandis qu'elle gravissait ou redescendait la pente abrupte des rochers, son regard se fixait sur l'eau bleu comme si déjà elle pouvait reconnaître le vaisseau de son fils. Mais le petit Ivon était parti pour les Indes, et le navire qui devait échanger dans divers ports des marchandises et reprendre des chargements ne reviendrait pas avant trois années.

Tandis que sa mère pleurait, le mousse tenait doublement sa promesse. Il montrait pour le métier une grande aptitude, et gardait au fond de son âme le trésor de la foi que sa mère y avait caché.

Il est vrai que jusqu'alors la vie de bord avait été facile. Grimper aux mâts, et dans les cordages, serrer les voiles, nettoyer le navire et l'astiquer avec un soin jaloux, rien de tout cela n'était fait pour fatiguer l'enfant.

– Nous t'attendons à la première tempête lui dit un jour le pilotin.

Mais le temps se maintenait au beau avec une obstination telle qu'Ivon en vint à le regretter. Il se demandait s'il ne verrait pas au moins une fois en furie cette mer si bleue qu'on lui avait dite terrible.

– Ne défie pas le diable ! lui cria un jour un matelot à qui Ivon exprimait son désir de voir un véritable orage.

Un an se passa, puis une autre année. Un navire qui passait prit la correspondance de l'Ariel, et Ivon envoya une longue lettre à sa mère. Cette lettre respirait la joie. Le voyage approchait de son terme. L'enfant avait bruni et grandi. Ses chefs l'estimaient. Il était devenu un matelot fini, lui qui était parti simple mousse. L'enfant se retrouvait dans l'adolescent. Ivon se rappelait au souvenir de tous ceux qu'il avait connus, aimés. Il n'oubliait pas même les humbles compagnons du passé ; le chien fauve, la vache tachetée, les chèvres blanches. Il reverrait tout cela avec une joie folle. Pas un voisin n'était oublié ; tous lui devenaient doublement chers depuis qu'il ne pouvait serrer des mains amies.

A peine cette lettre était-elle écrite, qu'ils se trouva tranquilisé, comme si déjà elle se trouvait dans les mains de sa mère.

Pour fêter la rencontre du vaisseau, le capitaine fit distribuer à ses matelots double ration de vin. Durant les quarts de nuits on raconta les plus belles histoires de bord, et Ivon s'endormit en rêvant qu'il apercevait sa mère filant sur la plage.

Un mouvement inusité sur le pont, le sifflement du vent dans les voiles tendues, le fracas des vagues heurtant la coque du navire l'arrachèrent à son hamac.

L'Ariel gémissait comme un être vivant que menace un grave danger. Les ordres du capitaine transmis à l'aide du porte-voix, signalaient les manœuvres urgentes. Le calme n'abandonnait ni les chefs ni les matelots ; seul Ivon qui jamais encore n'avait été témoin d'une tempête, sentit son cœur battre un peu plus vite. Cependant il avait promis de se montrer fort ; et il était certain de tenir sa parole.

Les nuages recèlant la foudre, se heurtaient dans le ciel noir. Pas une étoile, la nuit sous les pieds, la nuit au-dessus de la tête ; et, dans les oreilles, dans le cerveau l'indescriptible hurlement de la mer, menaçant de broyer le navire et d'en disperser les débris.

Pendant plusieurs heures les matelots de l'Ariel crurent qu'il leur serait possible de triompher de la fureur des éléments, mais à l'aube ils durent perdre cette espérance. Le navire avait deux voies d'eau que le zèle des marins ne parvenait pas à aveugler d'une façon suffisante. Les pompes occupaient presque tous les bras, et cependant le navire s'enfonçait d'une façon progressive et certaine.

Un rapide entretien eut lieu entre le capitaine et ses matelots, puis celui-ci se découvrant dit d'une voix assez forte pour dominer le fracas de l'orage.

– Matelots ! nous sommes entre les mains de Dieu, et l'*Ariel* prêt à sombrer, manque de prêtre pour nous absoudre. Joignons-nous tous pour faire un vœu à la Vierge, et jurons si nous échappons au danger, de porter pieds nus à son sanctuaire des Roches, un navire image du nôtre. Avant d'avoir accompli cette promesse, nul d'entre nous n'adressera une seule parole après son arrivée à terre, ni pour rassurer sa mère, ni pour souhaiter la bienvenue à un ami.

– Nous le jurons ! répondirent les matelots.

– Eh bien ! maintenant, aux chaloupes, camarades ! nous n'avons que le temps de nous sauver.

Les chaloupes lancées à la mer furent bientôt remplies.

Trois matelots restaient seuls près du capitaine.

– Qu'attendez-vous, compagnons ? leur demanda celui-ci.

– Que vous quittiez le navire qui sombre sous vos pieds, lui répondirent-ils.

Le capitaine secoua la tête.

– Mes enfants, leur répondit-il, on m'a confié l'*Ariel*, je le garde. Tant qu'il en restera une planche, je serai debout sur cette planche-là. Une cargaison précieuse est renfermée dans les flancs de ce navire, j'en réponds aux armateurs qui ont eu confiance en moi. N'ayez ni regret ni honte, mes amis. Chacun de vous possède d'ailleurs une femme, des enfants, une mère... Songez qu'en sauvant votre vie vous épargnez des larmes..... Moi je suis seul, tout seul, j'ai le droit de mourir.

– Capitaine, dit une voix d'enfant, je ne vous quitte pas.

– Mais ta mère, Ivon, pense à ta mère.

– Janille prie pour moi en ce monde, la Vierge me suit du regard dans l'autre, je suis tranquille.... Et puis, capitaine, je ne cours pas plus de risque sur notre vaisseau démâté, que mes compagnons dans leur petite chaloupe.

– Reste donc ! répondit le capitaine.

Une terrible nouvelle circulait dans le village. L'*Ariel* s'était perdu corps et bien. A bord d'une barque allée en mer pour la pêche, trois hommes ramenèrent un malheureux exténué de fatigue et de faim, et qui, dès qu'on l'eût couché dans un bon lit tomba dans une prostration voisine de la mort. Durant trois jours la fièvre brûla ses membres, il devint impossible d'apprendre quel sinistre l'avait jeté en plein Océan. Dès qu'il put parler, voici ce qu'il raconta au prêtre qui lui parlait de Dieu tout en s'efforçant de calmer ses souffrances.

– Il n'y avait plus moyen d'y tenir, monsieur l'abbé, l'*Ariel* craquait à nous laisser craindre qu'il s'allait démembrer à la première secousse. Nos bras manquaient de force pour pomper, et nous savions tous que le travail retardait la crise sans la conjurer..... Le capitaine le comprit bien ! C'était un

homme juste, bon pour le matelot, et brave ! sa mort l'a du reste bien prouvé.... Pieux, le vœu que nous prononçâmes avec lui suffit à le confirmer... Dieu qui nous avait entendus, ne nous exauça pas, que sa justice soit bénie ! nous en ignorons les secrets. Enfin nous nous pressons de descendre dans les chaloupes, on y embarque un peu de biscuit, de vin et d'eau douce, et à *Dieu va !* La chaloupe était pleine d'une façon redoutable ; un faux mouvement de l'un de nous eût suffi pour la faire enfoncer. Durant deux jours tout marcha assez bien. Chacun ramait à son tour, et la tempête s'apaisait. La barque contenant nos autres camarades, ne tarda point à disparaître ; quant au navire, nous savions bien qu'il devait avoir sombré sous les pieds du capitaine..... La mer était paisible, mais le vent tomba brusquement. Notre lambeau de voile flottait sans se gonfler le long du petit mât de notre embarcation..... Le calme nous effraya plus que ne l'avait fait la tempête..... Durant la bonace nos vivres se dépensèrent, et après..... Tous les souvenirs des histoires de naufrages hantaient notre cerveau. Il fallut bientôt réduire nos parts de vivres, l'eau nous manqua, le biscuit ensuite, et quand il ne nous resta plus qu'un petit baril de vin nous nous regardâmes avec épouvante. Personne n'avait parlé, chacun s'était compris.. Un homme mourut dans la soirée..... Je ne vous dirai point ce que devint son cadavre. deux jours, trois jours passèrent encore, et la faim reparut, et avec la faim la pensée d'un crime..... La Providence nous l'épargna. A la bonace succéda un orage, la barque fut brisée, nos compagnons et moi nous tombâmes au fond de la mer, et quand l'instinct de la vie me ramena à la surface, , une planche flottait devant moi, et je me trouvais seu.....l Je me cramponnai à cette épave, et durant trois nuits et trois jours elle me servit de soutien. Quand je distinguai votre barque j'allais la laisser échapper de mes bras... Je bénis Dieu d'avoir permis que je vécusse assez pour lui demander pardon de mes fautes..... Il y aura bien des deuils dans le village par suite de la perte de l'*Ariel*.....

Le naufragé baisa le crucifix et retomba dans un accablement que la mort devait suivre de près.

Le soir même la sinistre nouvelle se répandait dans le village.

Ce fut au moment où Janille gravissait les rochers conduisant à la chapelle de la Vierge qu'une vieille femme essaya de la préparer au malheur

qui la frappait en pleine espérance.

En effet, Janille venait, de recevoir la lettre écrite par son tils et confiée au navire anglais. Le cœur plein de joie elle courait remercier Notre-Dame-des-Flots, quand Anne-Marie l'aborda.

Au premier mot du sinistre, Janille arrêta la vieille femme.

– Mon fils m'a écrit, lui dit-elle, je ne yeux pas songer qu'il est des mères malheureuses.

– Il faut y songer au contraire, Janille. Qui se croit aujourd'hui à l'abri de la peine, versera demain des larmes amères... qui sait si l'*Ariel*.

– L'*Ariel* abordera dans deux mois.

– Entrons à l'Église, dit la vieille femme.

Toutes d'eux s'agenouillèrent devant l'autel.

– SainteMarie, mère de miséricorde, dit à haute voix la pauvre, demandez à votre fils de recevoir dans sa miséricorde, l'âme des naufragés de l'*Ariel*...

– De l'*Ariel*... Anne-Marie, tu deviens folle !

Mais la voix grave d'un prêtre ajouta :

– De *profundis* !

Le front de Janille toucha les dalles de la chapelle, et on l'emporta évanouie. Quand elle revint à elle le cœur brisé, aveuglée par les larmes, elle ne prononçait que des mots sans suite au milieu desquels on distinguait le nom de son fils.

La malheureuse n'eut pas même cette sorte d'allégement à la douleur qui fait que le corps brisé par la maladie ne permet pas à l'esprit de sentir autant l'aiguillon de la douleur. Elle souffrit dans son cœur une passion terrible, mais elle ne s'alita pas. Son chagrin paraissait avoir pris un caractère de sauvagerie presque effrayant, Janille ne parlait plus à personne, elle ne paraissait plus vivre ; le mouvement de ses membres était le résultat d'une combinaison mathématique. Du reste, elle ne savait plus suivre qu'une seule route, celle qui, de sa maison conduisait à la chapelle. Elle y restait de longues heures prosternée sur le pavé, l'âme bouleversée et répétant au milieu de ses sanglots :

– Mère de douleur, ayez pitié de moi !

Chaque jour les gens du village étaient certains de la rencontrer sur la route ou dans l'église. Elle ne travaillait plus, et la charité de ses voisins subvenait seule aux besoins de sa vie. Janille savait qu'elle mourrait de sa douleur, et elle attendait l'heure de Dieu. Son unique consolation était de surprendre en elle des symptômes d'affaiblissement ; chaque souffrance la rapprochait de la mort, et pour elle, la mort était à la fois la jouissance de Dieu et la réunion avec Ivon. Un matin tout le village pris de curiosité se massa devant les portes des cabanes de pêcheurs pour regarder passer un singulier cortège. Quelque habitués que fussent les gens du pays à voir la côte sillonnée par des processions, celle-ci empruntait un caractère tout spécial à l'état de délabrement dans lequel se trouvaient deux hommes et un enfant marchant pieds nus, la tête couverte d'un voile, à la suite de huit marins robustes soutenant la réduction d'un vaisseau qu'ils venait offrir à la chapelle.

Les sanglots de Janille s'élevèrent quand elle aperçut le cortège, et de ses lèvres pâles jaillit un nom :

– Ivon ! mon petit Ivonik !

Ce fut une erreur, sans doute, mais il lui sembla que l'enfant marchant entre les deux matelots venait de tressaillir.

A la suite des pèlerins, la pauvre Janille gravit les rocs et pénétra dans la chapelle. Un prêtre attendait les marins.

Il bénit le navire, puis se tournant vers les naufragés :

– Vous avez tenu votre parole de chrétiens et de matelots. Imposant silence à vos cœurs, vous venez à l'autel de Marie avant de rentrer dans la maison où l'on vous pleure. Je vous relève de cette promesse. Arrachez vos voiles ! et si quelqu'un de ceux qui vous aiment est par hasard dans cette église, qu'il loue avec nous la Vierge sainte, Stella Maris.

Trois voiles tombèrent à la fois.

– Ivon ! mon petit Ivonik ! répéta Janille.

Mais cette fois, la joie l'étouffait, ses yeux s'emplissaient de larmes. L'enfant confié à Notre-Dame venait de lui être rendu au sanctuaire même où elle avait tant prié.

Le navire est encore suspendu à la voûte de la chapelle, mais Ivonik ne navigue plus et suivant sa promesse, il cultive le champ de sa vieille mère.

L'ÉCHAFAUD DE CHARLES I^{er}

A cent cinquante ans de distance, le peuple a dressé l'échafaud de deux rois. Si Charles I n'était pas mort par la hache, les révolutionnaires n'eussent jamais osé condamner Louis XVI. Quand Mazarin apprit le meurtre juridique du souverain d'Angleterre, il comprit et il osa prédire que ce drame sanglant de Witehall, se renouvellerait en France. Robespierre fut l'héritier de Cromwel.

Louis XVI et Charles I témoignèrent en face de la mort d'une égale grandeur d'âme. Leurs dernières heures sont empreintes de la sérénité et de la foi des martyrs.

Tous deux chérissaient uniquement leurs compagnes, et tous deux connurent le déchirement des adieux. Mais le peuple anglais permit à Charles 1 de répéter devant la foule, des paroles suprêmes, tandis que le tambour de Santerre étouffa sur les lèvres de Louis XVI ses protestations d'innocence et de pardon.

Le roi Charles Stuart venait d'être condamné. Quand il rentra dans la prison de Saint-James, il put la regarder comme son tombeau. En entendant prononcer sa sentence au nom du peuple anglais qu'il n'avait jamais opprimé, il se courba sous la main de Dieu. Durant le procès, Charles Stuart pouvait défendre sa vie, à partir de cette heure il ne voulut songer qu'à son âme. Les affections tendres, les sympathies ardentes, les légitimes

ambitions prirent la seconde place dans sa pensée. Il convenait au chrétien d'affirmer sa foi, au monarque de léguer à ses fils et à ses amis un testament politique. Pour la dernière fois le souverain, le père et l'époux allait agir. Charles ne devait perdre aucun des moments qui lui restaient. Il se devait de les employer à consoler ceux qui l'aimaient et à raffermir son cœur contre les angoisses des dernières épreuves. Il avait tendrement et fidèlement aimé la reine Marie-Henriette. Depuis qu'elle était allée demander pour lui l'appui de la France, tous deux échangeaient des lettres portant tour à tour l'empreinte de nouvelles espérances ou de poignantes douleurs. Que n'eût point donné le royal condamné pour rapprocher une dernière fois de sa poitrine les êtres chers dispersés par l'exil. Le prince de Galles et le duc d'York se trouvaient en Hollande avec la femme du prince d'Orange, cette princesse Mary qu'Henriette avait conduite à travers mille périls à son jeune fiancé. La princesse Henriette d'Angleterre qui devint la femme de Gaston d'Orléans et qui inspira à Bossuet de si magnifiques paroles était née au moment où sa mère parlait pour la France. Jamais elle n'avait vu son père. Deux des enfants de Charles I se trouvaient alors à Londres : la princesse Elisabeth âgée de 15 ans, et le duc de Gloucester qui n'en avait que huit. Tous deux étaient placés par ordre du Parlement, sous la garde du comte de Northumberland. Il y avait déjà longtemps que le roi se trouvait privé de leur présence, quand sa condamnation fut prononcée. Si près de la mort, on lui permit de les voir.

Lorsque le duc de Northumberland annonça au frère et à la sœur que le lendemain ils se rendraient à Witehall, leur premier sentiment fut celui de la joie. Il y avait si longtemps qu'ils attendaient le bonheur d'embrasser leur père. La tendre effusion de la princesse fut si vive, que le duc crut devoir l'éclairer tout de suite sur la solennité de l'entrevue permise.

– Vous verrez Charles Stuart, lui-il, mais pour la dernière fois.

– La dernière fois, milord, répondit Elisabeth, allons-nous donc partir aussi ?

– Non, mais Charles Stuart s'en va.

– Où ? demanda le duc de Gloucester.

Northumberland n'osa pas répondre. Il regarda la princesse avec une telle expression de trouble et de désespoir, que celle-ci s'écria :

– N’achevez pas devant mon frère !

Elle couvrit l’enfant de baisers, puis se rapprochant subitement du duc, elle ajouta plus bas :

– Le roi mon père, va au ciel, milord.

– On a haussé pour lui de cinq degrés l’échafaud de Straffort.

– Quand le verrons-nous ?

– Demain, à midi.

La princesse rassembla les forces de son jeune cœur. Elle tenait de sa mère une grande énergie, et elle répondit au duc :

– C’est bien, laissez-nous prier jusque là.

Une dernière fois Charles I fut soumis à la tentation d’acheter son salut au prix du sang versé. Son fils aîné, le prince de Galles n’attendait qu’un ordre pour amener des troupes de Hollande. Lord Seymour son messenger supplia Charles de laisser agir ses amis. Le prince refusa en versant des larmes d’attendrissement ; et il ne voulut envoyer à son fils aîné, au duc d’York et à la princesse d’Orange, que ses adieux et sa bénédiction.

Dès que lord Seymour eut pris congé de lui, Charles I déchira la lettre du prince de Galles, en jeta les débris dans le foyer, et dit à son fidèle Herbert :

– Je ne recevrai plus que l’évêque Juxon et mes enfants.

Charles voulut passer le reste du jour dans une complète solitude. Il dormit paisiblement jusqu’au moment où arriva l’ordre de le transporter à Saint-James.

Lorsqu’il pénétra dans la chambre du royal condamné, Juxon ne put s’empêcher de fondre en larmes. Il couvrait de baisers les mains de son maître et de son ami, et ne trouvait que des sanglots.

– Milord, lui dit Charles, pensons à notre grande affaire ; il faut me préparer à paraître devant Dieu.

L’évêque insista pour que le monarque laissât agir ses serviteurs, ses amis qui le voulaient sauver en dépit de lui-même, mais le roi s’y refusa d’une façon absolue. Il venait d’accomplir son sacrifice. Les soins terrestres ne le touchaient qu’autant qu’ils devaient avoir pour but le bonheur de l’Angleterre, et l’héritage de ses fils. Il était résolu à subir la mort. Il ne demanda donc que le repos et la solitude pour sa suprême veillée, et l’unique grâce qu’il implora du colonel Hacker fut de n’être point gardé par

les soldats dont il entendait à travers la cloison les injures et les menaces. Dieu seul sut ce qui se passa dans l'âme du prince pendant cette solennelle nuit. A l'aube, Juxon entra.

Le roi et l'évêque tombèrent ensemble à genoux et prièrent. Ensuite Charles sépara pour sa femme et ses enfants, les seules richesses qu'il eût gardées : la croix de saint Georges et l'Ordre de la Jarretière.

Au même instant, le petit duc de Gloucester et la princesse Elisabeth entrèrent dans la prison du roi. Le cœur du père se brisa, il attira sur sa poitrine ses deux enfants. La princesse comprenant l'effroyable crime qui se préparait, éclata en sanglots, et le petit duc pleura en voyant couler les larmes de sa sœur.

Charles s'assit. Il prit sur un de ses genoux le duc de Gloucester, et rapprocha de lui la jeune princesse. Pendant longtemps il demeura si éperdu de tendresse et de douleur qu'il lui fut impossible de prononcer une seule parole, et l'on n'entendait dans cette salle transformée en chapelle mortuaire, que le murmure de la prière de Juxon, les sanglots des enfants, et les soupirs étouffés d'Herbert qui, debout près de la croisée, collait contre les vitres son front baigné d'une sueur froide.

Ce fut à Elisabeth que le roi s'adressa d'abord. Sa précoce raison la rendait digne de recevoir le testament de ce père qui la bénissait, de ce roi qui allait mourir.

« – Ma fille, lui dit-il, écoutez-moi et souvenez-vous de mes moindres paroles, car vous devrez les répéter à votre mère. Ne pleurez-pas ! Je mourrai en paix avec Dieu, avec les hommes, avec moi-même, je pardonne, je serai pardonné. Vous insisterez auprès de vos frères sur cette disposition de mon cœur. Si jamais il plaît à Dieu de leur rendre la couronne, cette couronne tombée de mon front, et qu'on ramassera dans le sang, qu'il se garde de châtier le forfait de ceux qui ont voté ma mort. Pas de vengeances, pas de représailles. Les révolutions enfantent des monstres, il faut lutter contre eux avec de meilleures armes que le glaive et la hache Elisabeth, vous reverrez la reine, votre mère, la digne compagne de ma vie, la fidèle amie de mon malheur. Je n'ai chéri qu'elle au monde. A l'heure de mourir, je jure devant Dieu que je l'aime comme au premier jour de notre union. Rien n'a manqué à la grandeur de son caractère, à la pureté de sa vie, à sa

tendresse généreuse. Vous l'aimerez pour moi et pour vous ; vous l'aimerez surtout pour ce qu'elle aura souffert. Et vous lui donnerez le plus tendre et le plus amer de mes baisers.

Et Charles Stuart posa ses lèvres sur le front de sa fille.

Elisabeth trouva la force de lui répondre :

– Je dirai tout cela à la reine ma mère.

Le petit duc devinait la gravité de toutes ces paroles, la sainteté de toutes ces larmes. Il se demandait ce que lui aussi allait entendre et ce qu'il lui faudrait promettre.

Le roi le regarda profondément et lui dit avec lecture :

– Mon cher cœur, on va couper la tête à votre père.

Les yeux du royal enfant se dilatèrent d'épouvante :

– Fais attention, à ce que je te dis... ils vont me couper la tête... Peut-être voudront-ils te faire roi... Écoute, écoute bien... ceci est grave et sacré... Tu ne dois point régner tant que tes frères Charles et Jacques seront en vie... Hélas ! si les misérables s'emparent de tes frères, ils les tueront, et peut-être te tueront-ils après... Je t'ordonne de ne jamais te laisser faire roi par eux.

– Je le jure, mon père, répondit l'enfant, les méchants me couperaient plutôt en morceaux.

Pauvre père qui ne montrait à son fils dans l'avenir que des deuils possibles et du sang versé ! Pauvre fils de roi qui, à l'âge de neuf ans, entendait parler de hache, de bourreaux et de tête coupée !

Après avoir serré une dernière fois le petit duc sur sa poitrine, Charles I que ces émotions brisaient, posa son fils à terre, celui-ci s'agenouilla en même temps que sa sœur, et Charles étendant ses deux mains sur leurs fronts, se mit à prier à voix basse, tandis qu'Herbert tombait accablé sur un siège et que l'évêque étouffait ses sanglots.

Pendant ce temps on entendait dans l'antichambre les éclats de rire des sentinelles.

En ce moment ce roi qui allait mourir, cet époux qui ne devait plus revoir la femme de son choix, ce père dont la famille se composait de six enfants, se sentit homme, et il défaillit.

– Emmenez-les ! emmenez-les ! cria-t-il à Juxon.

Et s'éloignant, Charles se rapprocha de la fenêtre afin de ne plus les voir et de cacher ses pleurs. L'évêque obéit, les enfants s'avancèrent vers la porte, mais avec un même élan les enfants tendirent les bras, le père ouvrit les siens, et une suprême étreinte les rapprocha de nouveau. Ils ne se parlèrent plus, les lèvres ne trouvaient que des baisers, les yeux que des larmes, le cœur que des soupirs. Charles Stuart bénit de nouveau ses enfants, puis éperdu de désespoir, il tomba prosterné sur le sol. La voix de Juxon qui priait l'arracha à sa torpeur. Le combat avait été terrible, le chrétien en sortit triomphant, et son âme rentra en pleine jouissance de ce calme admirable qui fit l'étonnement de ses ennemis.

Tandis que Charles Stuart se disposait à mourir, les ambassadeurs sollicitaient une audience des chambres : les ministres de France et d'Espagne, l'envoyé de Hollande demandaient à faire entendre l'expression des vœux de leurs gouvernements. L'audience qu'ils attendaient ne leur fut accordée qu'à l'heure où la tête de Charles 1 roulait sur l'échafaud.

Le roi ne devait passer qu'une nuit à Saint-James, il le savait, et pourtant il se coucha et dormit d'un profond sommeil ; Il se leva dès l'aube ; ce jour était le dernier de sa vie, et il ne devait pas voir se coucher le soleil.

La sérénité de son esprit était admirable. Il ne pensait qu'à Dieu et à l'Éternité.

Herbert, dit-il, voici le jour de mes secondes noces, j'espère épouser ce soir mon Seigneur Jésus.

Le temps était froid ; Charles dans la crainte d'être pris d'un frisson que ses ennemis ne manqueraient pas d'attribuer à la peur, choisit des vêtements très-chauds. Il ordonna à son valet de chambre de lui accommoder les cheveux avec son, et la toilette du condamné s'achevait à peine quand l'évêque Juxon entra.

Le prélat et le roi échangèrent un regard, puis Juxon ouvrit un livre et lut au roi l'Évangile de la passion. Jamais sa ferveur n'avait été plus grande, sa piété grandissait à mesure qu'il se rapprochait davantage de l'Éternité.

Par deux fois on heurta à la porte de la chambre du roi : le colonel Hacker attendait le prisonnier.

Le roi demanda un instant pour terminer sa prière, puis il se mit à la disposition du colonel et descendit l'escalier.

Le peuple gardait un profond silence, et parfois du sein de cette foule frappée de honte et de stupeur, on entendait sortir des cris de pitié et des sanglots. Le roi ne paraissait rien entendre, il s'entretenait avec l'évêque et lui donnait pour le prince de Galles ses suprêmes instructions. A l'égard de Juxon comme à l'égard de ses enfants, il attacha une importance extrême à leur répéter qu'il pardonnait à ses ennemis. 1

Charles 1 s'avancait rapidement, plus vite que la troupe. Sa démarche était noble ; aisée ; plus d'une fois son regard chercha un ami dans la foule afin de lui dire un suprême adieu.

Le condamné gravit l'escalier de Witehall, puis traversa la longue galerie conduisant à sa chambre à coucher.

On lui avait préparé un dîner auquel il refusa de toucher.

Plus d'une fois le monarque s'était inquiété de la façon dont serait disposé l'échafaud. Cromwell redoutant le dévouement des amis du roi avait fait abattre dans la nuit un pan de muraille, et construire l'échafaud de telle sorte que le plancher mobile qui se trouvait de plein pied avec la galerie supportait à une très-grande hauteur le billot et les bourreaux.

Il devenait dès lors impossible à la foule de repousser les soldats et de renverser la sinistre plate-forme.

Hacker avertit le roi que le moment suprême était venu en frappant à la porte.

Juxon et Herbert tombèrent à genoux pour recevoir les adieux et la bénédiction de leur maître.

L'apparition de la brèche, de l'échafaud, des bourreaux masqués, du billot sur lequel brillait la hache surprit le roi sans l'épouvanter. Il regarda tour à tour la foule, les exécuteurs travestis en matelots, et les soldats qui formaient autour de la plate-forme un carré solide. Le déploiement de cette force armée affligea Charles. Il voulait léguer son testament au peuple assemblé, et il éprouva la crainte que sa voix ne parvint pas à tous les témoins de sa mort. Les Anglais ne refusèrent pas au roi de plaider une cause suprême qu'il lui avait été interdit de défendre dans la chambre des communes.

Charles 1 parla longuement, d'une voix calme, empruntant à sa situation une majesté nouvelle. Il affirma son innocence, et il pardonna. Dans tout le

magnifique discours improvisé au moment de paraître devant Dieu, il tint surtout à affirmer sa foi de chrétien et sa miséricorde. Par trois fois, il s'interrompit en voyant des officiers s'approcher du billot.

– Ne touchez pas à la hache ! répéta-t-il. Il redoutait instinctivement la souffrance et il craignait qu'on ébréchât la lame brillante.

Charles voulut donner lui-même le signal à l'exécuteur :

– Je ferai une prière fort courte, lui-dit-il, puis j'étendrai les bras.

– Sire, il n'y a plus qu'un pas, lui dit Juxon. Vous pouvez croire qu'il vous mènera promptement de la terre au ciel.

– Je change une couronne corruptible pour une couronne incorruptible.. répondit Charles.

Enfin il accommoda ses cheveux, ôta son manteau, remit son cordon bleu à l'évêque et lui répéta ce mot :

– *Remember.*

Le roi était à genoux... Il étendit les bras, la hache décrivit une courbe, puis elle s'abattit et une tête sanglante roula sur le plancher couvert d'un drap noir. Cette tête fut montrée au peuple qui pleurait et cherchait à baiser le sol couvert du sang d'un martyr.

Les regrets du peuple, ses instances pour obtenir l'autorisation de prier sur la dépouille mortelle de Charles Stuart vengèrent le monarque, et apprirent à ses bourreaux que leur œuvre de sang était un crime dont eux seuls portaient le poids.

Sur les deux rois qui montèrent sur l'échafaud, Charles Stuart et Louis XVI, le jugement de la postérité est identique.

Tous deux étaient bons, chevaleresques, pieux, et léguaient des regrets sans laisser le souvenir d'une faute.

CE QUE L'ON N'OUBLIE PAS

Vous pourrez oublier les premières joies de votre enfance, et perdre jusqu'au souvenir des années d'insouciance et de bonheur qui vous virent heureux du présent et indifférents aux mystères de l'avenir.

Vous pourrez perdre des amis chers, même ceux dont la pensée est un reflet de la vôtre et dont le cœur semble palpiter des mêmes émotions. Après avoir vécu deux, vous vous trouverez seul, croyant à l'éternité d'un regret qui s'apaisera comme s'affaiblit toute douleur humaine.

Vous pourrez, après le premier sentiment d'orgueil qui s'élève en nous comme une bouffée chaude, ne plus vous rappeler, que vous avez eu votre jour de gloire et votre phase de célébrité. La faculté créatrice s'est engourdie en vous, et, de votre nature exubérante de rêves, il vous restera seulement la vague réminiscence d'un pouvoir perdu sans retour.

Vous pourrez, durant les années de l'exil, vous accoutumer à l'hospitalité étrangère jusqu'à ne plus souhaiter de rentrer dans votre patrie ; oublier la terre natale et son drapeau, le berceau de votre enfance et la tombe de votre mère ; mais ce que jamais vous n'oublierez, c'est le jour de votre première communion.

Ce jour-là ne fut point donné aux hommes, il fut consacré à Dieu.

Il vous enleva à la terre pour vous transporter au ciel.

Il mit un sceau sur votre cœur et une lumière sur votre front.

Il vous grandit soudainement eux yeux des anges, et vous permit de goûter des effusions de joies si grandes que nulle autre félicité ne peut leur être comparée.

Vous n'étiez pas seulement pur : vous respiriez la pureté.

Il vous semblait avoir des ailes pour vous élever à Dieu dans la ferveur de la prière.

On vous disait : « La vie sera difficile ! » et vous appeliez le martyre. Votre âme se dilatait sans mesure pour mieux contenir un amour complet, ineffable, dévorant, absolu.

Vous étiez innocent, heureux et fier.

La plénitude de votre joie rayonnait sur votre visage. Ceux qui vous regardaient passer, les hommes, les vieillards baissaient les yeux, dominés par la majesté naïve de votre jeune front.

Vous vous jetiez dans les bras du Seigneur, non seulement avec un élan admirable, mais irrésistible.

Cette matinée de la messe de la communion s'écoula comme s'efface une vision du paradis. Rien ne semblait trop beau pour vous, ces petits que le Seigneur admettait à sa table.

L'église s'emplissait de fleurs, l'autel s'embrasait du feu des cierges ; les tapis jonchés de pétales de roses embaumaient sous vos pieds ; l'orgue chantait votre bonheur. Le clergé en habit de brocart vous fêtait comme les élus du Dieu vivant. L'évêque, imposant et solennel sous son costume magnifique, mitré d'or, tenant en main la houlette du pasteur, vous armait pour la bataille de la vie, et vous touchait avec le chrême qui fait les saints.

Vous trembliez d'émotion, et quand vous vous rendîtes aux fonts baptismaux, afin de renouveler les promesses faites dix années auparavant en votre nom, ce fut avec un saint enthousiasme que vous promîtes à Dieu de vivre et, s'il le fallait, de mourir pour la gloire de son nom et la défense de sa loi.

Depuis ah ! depuis, vous avez essayé peut-être de bannir l'hôte divin de votre âme, de reprendre une liberté dont vous aviez fait l'abandon entre les mains de Dieu, de nier ce qu'alors vous auriez scellé de votre sang, et d'effacer de votre âme les enseignements de l'Église.

Les passions ont élevé leurs voix formidable, assourdissantes. Elles ont demandé leur proie de chaque jour avec l'acharnement des bêtes carnassières. Des esprits se disant éclairés et forts ont tenté de vous prouver que la foi est une faiblesse, et que la négation de Dieu est une preuve de supériorité.

On a tenté de flétrir vos vertus adolescentes, comme on foule aux pieds les fleurs d'un parterre. Mais au fond de vous-même un souvenir survit, une date jaillit du chaos du passé et brille en lettres de flamme dans la nuit de votre péché ou de votre ignorance.

Vous ne parvenez pas plus à le chasser, que vous ne pouvez oublier pour qui fut dressée la croix sur le Calvaire.

A toutes les heures du jour ce souvenir vous revient doux et souriant, ou poignant et amer !

Eh bien ! de quelque nature qu'il soit, qu'il vous rassure ou vous épouvante, accueillez-le. Aimez-le. Tant que vous le garderez en vous, soyez certain que Dieu ne vous abandonnera pas. Il se tient à « la porte et il frappe » !

Au nom de cette journée, Dieu vous pardonnera.

Rappelez-la au maître divin pour qu'il ait pitié de votre misère présente. Le cœur d'un père s'attendrit vite, et le pouvoir de l'amour est infini.

Quant à ceux dont l'enfance ne reçut pas le rayonnement de cette fête sans égale, plaignez-les, priez pour eux. Pour revenir-à Dieu pour remonter du fond de l'abîme ils n'ont pas même une lueur lointaine. Comment leur apprendre, leur persuader que Dieu est amour et miséricorde, que les sacrifices qu'on lui fait s'imprègnent d'une satisfaction amère, et que celui qui n'a pas connu la joie des larmes et le bonheur de sentir son âme brisée au pied du crucifix ne connaît rien des choses de la foi.

Heureux celui qui, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, au milieu des combats ou après les luttes de la vie, tourne ses regards vers les chères reliques de cette journée : la médaille ou l'image commémorative, le scapulaire, le brassard blanc !.. Ceux qui se souviennent ne seront jamais oubliés de Dieu.

LA DERNIÈRE

HEURE DU CAMOENS

Dans une vaste salle, sur des lits symétriquement rangés, gisaient de pauvres malades épuisés par de longues souffrances. Sur la couche la plus voisine d'une haute fenêtre à vitraux encadrés de losanges de plomb, agonisait un homme jeune encore, aux traits nobles, et dont la paupière soulevée laissait échapper dans un dernier regard je ne sais quelle vive et splendide lueur. Il essaya de tourner la tête du côté de la fenêtre, d'où l'on apercevait, comme en un coin de tableau, les riches campagnes de Lisbonne, puis il abaissa les yeux sur un homme accroupi à terre, et qui, pour étouffer ses sanglots, tenait sa tête cachée entre ses bras croisés. C'était un pauvre esclave de Java, au visage bronzé ; il avait tout quitté pour s'attacher à la fortune, ou plutôt à la misère de celui dont la mort seule pouvait le séparer.

De longues privations supportées en commun avaient soudé ces deux cœurs. Une sympathie secrète les avait d'abord rapprochés, et, à partir du jour où le proscrit reconnaissant avait serré l'esclave entre ses bras, le noir s'était donné à lui tout entier, et partout, docile et résigné, il s'était fait son ombre vivante.

C'était sur le même écueil, en face d'une mer dont les mugissements semblaient répondre à leur commune douleur, qu'ils s'étaient montrés. Pour son ami, le nègre abandonna sa patrie ; et libre, il prit volontairement pour lui seul le poids de leur double infortune. Quand il ne trouvait pas assez d'ouvrage pour subvenir aux besoins de son maître, il parcourait le soir en mendiant les rues de Lisbonne. Si on le rudoyait, en l'appelant vagabond et paresseux, si on riait de sa face noire comme la nuit, il s'éloignait sans murmurer et élevait un regard suppliant vers le Dieu des opprimés, que son maître lui avait fait connaître et lui avait appris à aimer. Si l'aumône tombait dans sa main tendue, il courait joyeusement auprès de Luiz, auquel il pouvait alors offrir quelque chétive nourriture ; mais s'il rentrait sans avoir rien reçu, il pleurait dans un angle du grenier, où bientôt la misère n'habita pas seule. Son maître tomba malade, et une fièvre violente s'empara aussitôt de lui. Oui, l'homme énergique qui avait échappé à la fureur du cap des Tempêtes, le vigoureux lutteur dont l'âme était plus ardente que la lame rougie au feu de la fournaise, sentit alors sa santé dépérir et ses forces s'épuiser. Cooli chercha des simples dans la campagne, mais il ne trouva point ces plantes qui dans son pays calment le délire, et rendent la force aux membres affaiblis ; et, privé de toute ressource et de toute espérance, il alla implorer pour son maître une place dans un hospice, en réclamant comme une grâce la permission de veiller auprès du lit de son cher malade : car il ne pouvait se résigner à le quitter avant l'heure que le ciel avait assigné ici-bas à leur séparation.

Ils étaient donc là, tous deux, l'esclave héroïque et le maître méconnu, étreints par une égale douleur. La religion seule pouvait fournir à Luiz une dernière consolation.

Alors il fit un signe au noir : « Cooli, dit-il, un prêtre ! »

Le pauvre nègre se souleva, porta sur son maître un regard navré et sortit de la salle.

Quelques moments après, un prêtre vêtu d'un long surplis, portant le Viatique dans ses mains, et suivi d'un enfant de chœur tenant un encensoir, se dirigeait vers le lit de l'agonisant.

L'esclave s'agenouilla ; l'enfant s'approcha de la haute fenêtre.

Le prêtre posa le vase sacré sur une petite table couverte d'une nappe blanche, et dit au mourant : « Confiance, mon fils !

– Confiance dans la mort ! oui, mon Père ! celle-là, ne trompe pas ; elle me tiendra mieux ses promesses que ne l'a fait la vie !

– Mourez-vous en chrétien, et pardonnez-vous à vos ennemis ? »

Les yeux de l'agonisant lancèrent un éclair de haine, il murmura :

« Antoine d'Athaïde ! jamais, non, jamais de pardon pour lui !

– Silence ! dit le prêtre, votre parole est impie ! et puis, que peut vous avoir fait, à vous, être chétif, le chef puissant d'une grande race ?

– Ah ! dit le malade en secouant la tête, voilà bien l'appréciation humaine ! mais, dites-le moi, mon Père, afin que je garde quelque confiance en Dieu et quelque estime pour moi, lequel est le plus grand de l'héritier d'un nom illustre, et qui ne s'en est servi que pour écraser un infortuné... ou de celui qui, du sein de son exil, de son abjection et de sa misère, a trouvé pourtant assez d'inspiration et de force dans son âme pour immortaliser un nom obscur, et doter sa patrie d'un poème qu'elle présentera un jour avec orgueil aux autres nations ? Répondez. »

En parlant ainsi, le malade s'était soulevé sur sa couche ; le noir l'écoutait à genoux comme s'il eût entendu la voix d'un interprète du Ciel ; l'enfant de chœur, les yeux animés d'une vive flamme, dévorait du regard la noble figure du moribond, et le moine immobile semblait perdu dans une profonde rêverie.

« Qui êtes-vous donc ! lui demanda-t-il enfin.

– Je suis l'homme qui vit Adamastor debout sur son écueil, l'homme qui, comme César, traversa un bras de mer, son manuscrit aux dents, environné de morts et de débris ! Rejeté de ma patrie sur les rives de Goa, j'ai vécu misérable, trompé par tous, traitreusement vendu par d'Athaïde, et n'ayant pour me consoler de toutes mes affections trahies que le dévouement de cet esclave, mon frère devant Dieu et mon unique ami ! J'ai donné les *Lusiades* au Portugal, et Lisbonne, pour récompense, me laisse mourir sur un lit d'hospice !

– Camoëns ! murmura l'enfant de chœur.

– Luiz de Camoëns ! répéta le prêtre.

– Ah ! Vous savez mon nom, dit le mourant ; oui, je vivrai dans ce qu'on appelle la postérité... ; mais j'aurai manqué de pain, mais j'aurai maudit les hommes ! »

En ce moment, Cooli regarda Luiz, et les yeux du prêtre se mouillèrent,
« Béni sois-tu, dit-il, toi qui m'as fait croire et qui m'as fait aimer ! »

Le prêtre s'approcha plus près de Camoëns. A cette victime, à ce martyr de la haine et de la calomnie, il fallait pour consolation tout ce que la religion a de plus doux, de plus fort et de plus divin. Ce génie aux prises avec la destruction, cette pensée créatrice que le trépas allait éteindre, cette âme que poursuivaient encore les fantômes d'Antoine d'Athaïde et de sa fille Catherine, dont la main lui avait été promise, n'avait pas trop de la vue des souffrances d'un Dieu pour puiser l'espoir à la source des plaies vives du Crucifix.

Quand le prêtre eût parlé, quand il eût versé des pleurs sur la vie tourmentée de ce pénitent si richement doué par le ciel, et dont tous les trésors avaient été dispersés par la main des hommes ; quand de ses larmes il eut fait des mérites, de ses angoisses des titres à la gloire, de ses humiliations de nobles et saintes épreuves, de son lit d'hospice un trône immortel, alors il posa le crucifix sur ses lèvres et lui montra le ciel ouvert.

Jamais figure de martyr ne parut, plus rayonnante et plus belle que celle de Luiz de Camoëns, quand il sentit se changer en célestes certitudes les doutes qui le tourmentaient.

Pendant que le prêtre et l'agonisant avaient entre eux cet entretien suprême, l'enfant de chœur avait négligé d'entretenir le feu de son encensoir. Il regardait, il contemplait muet d'étonnement la physionomie du Camoëns, et, comme saisi d'une inspiration soudaine, il prit un charbon éteint dans l'encensoir, et d'une main sûre, rapide, d'une main que guidait en ce moment le génie même, il esquissa sur la blanche muraille la tête du poète expirant... Emporté par la fougue de sa pensée, il ne voyait plus ni le prêtre, ni l'esclave, ni ceux qui se tenaient à distance ; le charbon grossier traça des lignes d'une perfection inimitable, et l'enfant rêveur se révéla un grand peintre !

Camoëns, courbé sous la main qui absout, attira dans ses bras Cooli ; le poète bénit le généreux esclave, et, réconcilié avec Dieu, qui compte les

larmes versées, il pardonna à tous. Jugeant au poids de la mort cette gloire qu'il avait gagnée, et qui ne devait briller que sur sa tombe, il expira plus grand sur cette couche du pauvre, qu'il ne l'eût été dans un palais. En ce moment, où les sublimes clartés de l'âme brillaient davantage sur le front du mourant, l'enfant de chœur laissa tomber de ses doigts le reste du charbon usé.

Bientôt il sentit sa main pressée par deux lèvres ardentes, et il entendit une voix entrecoupée de sanglots lui dire :

« Grâce à toi, il n'est pas mort tout entier ! »

C'était le noir Cooli, qui regardait la vivante image de son maître.

L'enfant prit un autre charbon et dessina à grands traits une couronne d'épines sur la tête qu'il venait de tracer.

« Ton nom, ton nom ? lui demanda Cooli, pour que je l'unisse au sien dans mes prières...

– Esteban Murillo, répondit l'enfant. »

LA LÉGENDE

DU BONHOMME MISÈRE

Qu'elle était sombre, froide, délabrée, la chaumière qu'habitait le vieillard !

En hiver, le vent soufflait dans les entrebaillements des portes, glissait entre les jointures des fenêtres, s'infiltrait dans les intervalles que formaient les lattes d'un toit dégarni de briques, et sifflait sans pitié pour le malheureux dont le berceau avait été atristé par cette même cabane, au temps où elle brillait, coquette et blanche, au milieu des arbres verts, comme une marguerite dans les prés.

Bien des années avaient passé depuis qu'un bouquet enrubané avait orné le tuyau de la cheminée. La maison était devenue une mesure, et celui qui l'habitait, un vieillard au cheveux blancs, à la marche lassée.

Et pourtant, chose étrange ! ce pauvre homme riait et chantait dans cette misérable ruine.

Il riait au soleil, qui, en été, dorait les solives et le plancher, et prismetait les hamacs de dentelle des toiles d'araignée. Il riait aux petites herbes qui montraient à leurs teintes pâles et leurs aigrettes jaunes dans les interstices des pierres. Il riait aux nids d'hirondelles construits à l'ombre

des poutres du toit, et d'où sortaient au printemps de petits cris joyeux, poussés par les oiselets, dont il voyait au dehors du nid s'avancer les petites têtes curieuses.

Il riait de tout, le bonhomme Misère, de sa mesure, de son manteau troué, de sa faiblesse. Son regard était bon, paternel et doux ; sa voix cassée gardait des notes pénétrantes. Un rayonnement paisible jaillissait de ses yeux gris.

En le voyant, on était tenté de s'écrier : Bienheureux les pauvres !

Pendant que Misère avait pu travailler, jamais ses bras n'étaient demeurés oisifs. L'argent affluait dans sa bourse, car il était un ouvrier habile, employant chaque jour et chaque heure du jour ; et cependant, le soir, quand le laborieux artisan retournait ses poches et secouait sa tirelire, il trouvait tout vide... il y avait tant de malheureux autour de Misère !

Une mère de famille dont le mari venait de mourir ; une jeune fille malade dont le capricieux appétit réclamait des fantaisies coûteuses, un orphelin abandonné, un agonisant sans linge, un mort sans cercueil, un ouvrier sans ouvrage... Misère, saintement prodigue, avait donné aux pauvres ce qu'il avait reçu de Dieu.

« A chaque jour suffit sa paye ! » répétait Misère.

Alerte, vigoureux, habile, il s'éveillait avec les premiers coqs du village, lavait son visage bruni à la fontaine, priait avec foi, et partait, gai compagnon, les outils sur l'épaule et la joie au cœur.

Il fallait voir comme le bras robuste de Misère maniait le marteau et la scie. La besogne s'achevait comme par miracle, et le soir venu, bien des larmes étaient séchées.

Le courage de Misère ne varia pas ; mais l'âge vint, les nerfs perdirent leur vigueur, la fatigue engourdit le bras de l'ouvrier : il ne fit qu'une petite tâche.

Alors son pain devint plus noir, et il cessa de boire du vin, afin de ne pas diminuer la somme qu'il distribuait chaque jour à ses frères malheureux.

Après la fatigue, les infirmités arrivèrent. L'œil de Misère perdit de sa justesse, sa main trembla, et un jour le patron se vit forcé de lui dire :

« Père Misère, il est temps de vous reposer. »

Se reposer ! c'était le condamner à mourir de faim.

Misère ne possédait au monde que la chaumière bâtie par son père, et le petit jardin enclos d'une haie vive, qui lui faisait une ceinture verte, toute fleuronnée de convolvulus.

– Le bonhomme bêchait ses plates-blandes, cultivait des légumes pour sa table, et des fleurs pour l'autel de l'église du village. Son travail fini, il s'asseyait sur un banc de bois placé au midi, sous une treille, et de là il promenait un regard reconnaissant et charmé sur ses laitues délicates, ses fines raves roses, et surtout sur un magnifique poirier tout blanc de fleurs au printemps et chargé de fruits en automne.

? Quand le vieillard eut compris qu'il ne pouvait plus gagner sa vie, de grosses larmes coulèrent sur ses joues ridées ; il souffrit, il gémit douloureusement, puis la résignation sainte descendit dans son âme et d'une voix calme il murmura.

« Je mendierai ! »

Ce fut le plus grand effort de la vertu de Misère.

A partir de ce moment, en effet, il tendit à tous une main que le labeur avait rendu calleuse, et qui portait les nobles cicatrices du travail.

Peu à peu, Misère se dit que loin de se plaindre du sort, il le devait encore bénir.

Qu'avait possédé le Sauveur des hommes pendant sa vie mortelle ? Il n'avait jamais eu qu'une tunique ! et souvent le pain manqua pour lui et pour les siens.

Quels biens gardaient les Antoine et les Paul au fond des hypogées où s'ensevelissait leur existence ? Les hôtes des déserts les nourrissaient.

Et quels cas faisaient des richesses du monde, les Alexis et tant d'autres saints, qui s'étaient faits pauvres volontairement pour honorer la sainte pauvreté du Christ ?

Misère bénit Dieu de l'avoir réduit à la mendicité. Il épousa la détresse, il aima ses haillons, sa mesure ruinée.

Il continua de sourire à la nature, aux petits enfants, et nul dans le village n'était plus heureux que le bonhomme Misère.

Se faire à la vie est un grand art et une haute vertu. :

Mais Misère ne cessa point d'être libéral en cessant de gagner beaucoup. Il faisait deux parts des aumônes reçues : l'une mince, insuffisante, celle-là

il la gardait pour lui ; l'autre large et plantureuse, il la réservait pour les autres.

Souvent la dame du château voisin, passant sur sa blanche haquenée, rencontrait Misère dans les sentiers pierreux. Elle l'interrogeait avec une sérénité inaltérable et une charmante gaîté. L'aumônière de la châtelaine gonflait le sac du mendiant, et Misère louait Dieu.

Mais il y avait des jours où les portes se fermaient devant Misère, où pas une obole ne tombait dans sa main tendue, où son regard ne rencontrait que des visages glacés par l'égoïsme. Ces jours-là, Misère ne soupait pas et priait plus longtemps : il devait demander grâce pour ceux qui avaient montré un cœur dur.

Et pourtant au premier coup du battant de la cloche, à la première fanfare du coq, à la première chanson de la lavandière, Misère avait souri la veille.

« A chaque jour suffit sa peine, » disait-il alors.

Un soir d'hiver, le vent soufflait avec furie, l'orage grondait dans les gorges de la montagne. Misère frissonnait. Assis sur un escabeau, il regardait se consumer les restes d'un fagot de bruyères, et devait se résigner à se priver de feu le reste de la soirée ; car une seule bourrée restait près de lâtre et la neige qui tombait empêcherait le vieillard d'aller chercher du bois mort le lendemain.

Tout à coup l'on frappe à la porte.

Misère se lève aussi vite que la faiblesse le lui permet, et va ouvrir au voyageur.

L'étranger était vêtu d'un manteau sombre retombant sur une longue robe assez pareille à celle des pèlerins. Ses vêtements ruisselaient d'eau, ses pieds nus saignaient, son pâle visage respirait la souffrance.

Misère le guide auprès du foyer, y jette le fagot de bruyères, débarrasse le voyageur de son manteau, met de l'eau à tiédir, lave les pieds endoloris de l'étranger, les enveloppe du seul lambeau de couverture qu'il possède, et va chercher dans un angle de la chaumière quelques morceaux de pain recueillis dans sa tournée de la veille.

« Je n'ai que cela, dit le bonhomme Misère d'un air attristé, je vous l'offre de bon cœur. »

Ce peu de pain devait suffire pendant trois jours à la nourriture du veillard.

Misère ne se dit pas que la pluie ayant effondré les chemins, il ne pourrait le lendemain sortir de sa chaumière, et qu'il devrait jeûner pour avoir nourri le voyageur. Non, le vieillard regardait l'étranger avec joie.

Celui-ci paraissait reprendre subitement des forces.

Son regard brillait d'un feu vif et doux, son visage rayonnait, et d'une voix affectueuse, il questionnait le vieillard sur sa jeunesse et sur sa vie laborieuse.

Quand Misère eut achevé son récit, le voyageur lui parla, avec une douceur pénétrante et un charme puissant, de la sainte liberté que donne l'indigence, des trésors éternels que Dieu réserve aux pauvres, de la gloire qui environnera les humbles, de la joie qui inondera l'âme de ceux qui n'ont rien possédé de périssable, et ont fait leurs biens les plus chers des trésors que la rouille ne saurait atteindre, et que les larrons ne dérobent pas.

En écoutant l'étranger, Misère sentait comme par avance ces ineffables béatitudes. Il bénissait Dieu de l'avoir fait pauvre ; il suppliait le Christ délaissé de lui permettre à lui pauvre homme, de n'avoir pas non plus une pierre où reposer sa tête.

Après une heure d'entretien, le voyageur s'étendit sur la couche de Misère, et le vieillard s'endormit sur un escabeau.

Quand il s'éveilla, la chambre était pleine de clarté ; cependant le soleil n'était point levé encore, et l'aurore blanchissait à peine.

Les clartés qui illuminaient la mesure venaient des pieds et des mains du voyageur...

Misère tomba le nez dans la poussière.

« Relève-toi, lui dit-il d'une voix plus douce que toutes les harmonies, j'ai voulu voir si ta charité était réellement aussi grande qu'on le dit dans ce village. Tu m'as donné du pain qui t'eût soutenu pendant trois journées, tu as brûlé pour moi tes derniers branchages, tu m'as cédé ton lit ; enfin pour l'étranger malheureux dans lequel tu voyais un frère, tu as suivi le conseil de l'Évangile. Heureuse infortune que la tienne ! glorieuse mendicité ! charité bénie ! Je me souviendrai de toi dans le royaume de mon Père !

Mais en attendant que ton exil s'achève, je veux exaucer une de tes demandes. Ce que tu souhaiteras te sera donné.

– Je vous ai vu Seigneur, que puis-je désirer encore ?

– Un allègement à tes souffrances.

– Je vois à vos mains la trace des clous, laissez-moi mes douleurs.

– Du pain pour ta vieillesse.

– N'en ai-je point assez, puisque j'en puis donner encore ?

– Cherche, Misère, cherche bien.

– Je ne trouve rien, Seigneur.

– Quoi ! pas un vœu à former.

– Pardonnez-moi, dit Misère avec un sourire, mais ce souhait est puéril et je n'ose...

– Aie confiance, Misère.

– Eh bien, Seigneur, je possède avec cette maison un jardin que je cultive avec soin, avec bonheur. Il me donne des fleurs...

– Dont tu me réserves le parfum.

– Je n'avais que cela à déposer sur votre autel, Seigneur. Outre les roses qu'il prodigue, mon jardin produit des fruits. Mon père planta le jour de ma naissance un poirier qui a prospéré sous votre rosée... mais la récolte va presque tous les ans aux ours et aux maraudeurs... Je serais bien heureux de donner ces belles poires aux malades, mais je m'attriste quand je les vois prendre...

Accordez-moi que nul n'aura le pouvoir de descendre quand il y sera monté, si je ne lui en concède la permission. »

Le voyageur sourit.

« Il sera fait comme tu souhaites, dit-il. »

Un instant après, l'étranger avait disparu.

Seulement, l'âme de Misère était inondée d'une ineffable joie. Les années se passèrent. Le vieillard continuait son genre de vie paisible. Neige ou soleil, famine ou abondance, il acceptait tout. Rien n'attristait l'égalité de son humeur. Les choses de ce monde n'avaient point le pouvoir d'inquiéter ou de contrister cette conscience sereine.

Il était vieux, bien vieux, le bonhomme Misère, il avait plus de cent ans !

Il souriait encore aux fleurs, aux oiseaux, aux enfants ! Un jour il se sentit faible, bien faible, et s'assit sur son lit...

Tout à coup, comme un ouragan, entra par la croisée ouverte sur le jardin, une apparition bizarre, fantastique, épouvantable. Des draperies noires se collaient sur des ossements rendant un cliquetis sec. Un rire effroyable contractait une bouche sans lèvres, dont les dents blanches se montraient dans leur nudité horrible. Des mains sèches, osseuses retenaient sur une poitrine creuse les plis d'un linceul brodé de larmes blanches. Une couronne de cyprès ornait un crâne dépouillé.

Misère épouvanté ferma les yeux.

« Me connais-tu ? demanda l'apparition.

– Non, répondit le vieillard, fuyez ! fuyez ! vous me faites horreur.

– Je suis un ami, cependant.

– Vous !

– Je m'appelle la Mort.

– Partez ! partez ! répéta Misère avec véhémence, je ne veux pas mourir...

– Cependant ta vie est triste.

– Je bénis Dieu de tout.

– Tu manques de pain.

– J'ai cent ans, dit le vieillard avec un sourire.

– Ta maison est vieille et délabrée.

– Elle m'abrite cela suffit.

– Rien n'est plus douloureux que la pauvreté.

– Je suis riche, puisque je donne encore.

– Il n'est plus de joie pour le vieillard.

– Tu oublies le souvenir du bien accompli. Eh ! qu'importe, après tout, joie ou douleur, crainte ou espoir !

– Ton heure est venue, suis-moi.

– Quand l'hiver est fini, les bourgeons poussent, les oiseaux reviennent, les papillons éclosent, les insectes s'éveillent, les champs vont mettre leur robe verte, et les concerts commencent dans les bois. Laissez-moi jouir des charmes du printemps encore ; mon âme s'épanouit comme une fleur et chante comme un oiseau. Nous sommes en automne : vous me viendrez chercher à l'été prochain.

– Je ne le puis !

– Quelques mois de soleil, de brises embaumées...

– Impossible !

– Mais je porte gaîment une pauvreté qui me semble un don de la Providence, je ne me plains de rien, j’envoie au Ciel une louange pour tout ce qui m’arrive. Il y a dans ce village des pauvres comme moi, qui m’aiment et me bénissent : je ne veux pas mourir... »

– Le spectre étendit vers Misère son bras décharné :

« Tu mourras !

– Hélas ! murmura le vieillard, il n’est donc point d’appel aux arrêts que vous rendez !... Je ne puis me révolter contre une autorité devant laquelle tout plie.. Je me sou mets donc... Mais au moins puis-je vous adresser une humble requête ?

– Je te le permets.

– Et vous exaucerez mon vœu ?

– A la condition qu’il soit unique.

– Il le sera.

– Parle.

– Dans le jardin que vous voyez d’ici et que vous avez traversé sans doute, se trouve un poirier magnifique dont les fruits sont l’objet de l’envie de tous. Les condamnés à mort ont des caprices... Je souhaiterais manger les trois poires qui restent sur cet arbre avant de te suivre.

– N’est-ce que cela ? demanda le spectre.

– Oui, mais je suis faible, ta présence me paralyse encore davantage : je n’ai point assez d’agilité pour les aller cueillir ; toi, qui peux atteindre aux plus hautes branches, rends-moi le service de les ôter de l’arbre pour me les donner. »

L’apparition sourit avec dédain, puis répondit :

« Soit ! »

Le spectre prit la route du jardin, et Misère, se levant, s’avança lentement vers la porte qui donnait dans l’enclos, et, s’appuyant au cep de sa treille, il gagna le banc de bois sur lequel il s’était si souvent reposé.

La mort vola brusquement jusqu’à l’arbre, cueillit les trois poires de sa main frémissante, et s’apprêtait à descendre du poirier, quand Misère,

souriant avec une malicieuse bonhomie, lui dit :

« Tu es fort bien là, restes-y.

– Y rester ! et ma mission à remplir ?

– Allons, reprit Misère, descends si tu peux. »

Mais la Mort ne pouvait descendre. La promesse du Voyageur recevait son accomplissement.

Le spectre agitant ses pieds et ses tibias : il sentait l'une contre l'autre les rotules de ses genoux, il criait, hurlait : Misère riait doucement.

« Vieillard, dit la Mort, à cette heure, des hommes riches s'enivrent au milieu d'un festin ; je veux fondre sur l'un des convives, sur le plus heureux, et le frapper de ma faux à la table même où il s'abreuve de liqueurs enivrantes...

« Je vois dans une maison modeste une jeune mère qui berce son petit enfant. ; elle lui sourit radieuse et charmée ; son amour impatient le voit déjà grand, beau, célèbre. Je veux prendre l'enfant dans mes bras décharnés et l'enlever à cette mère trop confiante.

« Debout sur les grèves désertes dont les flots chantent les tristesses, se tient un jeune homme avide de gloire. Le souffle de l'inspiration a passé sur lui : quand il parle, c'est un langage divin et harmonieux qui coule de ses lèvres. Il attend la gloire, il devance de ses vœux ardents une renommée gigantesque ! Il faut que je gonfle le sein de la mer pour y endormir ce chanteur d'odes enflammées !

« Ceux qui rêvent, espèrent, jouissent ; ceux-là, je les hais et je les fauche !

« Laisse-moi donc partir, vieillard ! »

Misère secoua mélancoliquement la tête.

« Je te comprends, continua le spectre, tu me trouves cruel de ne m'attaquer qu'aux heureux. Rassure-toi, j'ai mes heures de compassion, et je te le prouve en venant à toi afin de t'affranchir d'une lourde chaîne de souffrances...

« Écoute les gémissements des malades, les plaintes des captifs, les soupirs de ceux qui ont vu s'en aller la meilleure partie de leur être... Prête l'oreille aux accents désolés qui m'implorent... Vois une foule désespérée, errante, courir, me chercher, m'appeler, et trouvant que je tarde trop, se

précipiter pantelante dans les bras du suicide... Laisse-moi partir, vieillard, il en est que je délivre ! »

Misère secoua la tête de nouveau.

« Chrétien, reprit la Mort, tu comprendras ma raison dernière... Je suis, non la fin, mais le commencement de la vie... Oublie le cadavre qui demeure sur la terre comme un vêtement impur, et contemple l'âme immortelle qui s'élève dans la gloire... Il est des saints inconnus, des martyrs ignorés, des vertus cachées, dont je suis la récompense et la couronne.

« Laisse-moi, vieillard, ouvrir à ceux-là les portes du ciel !

– Faisons un traité, » répondit Misère.

La mort, impatiente de courir où l'appelait son œuvre, préféra un accommodement à la position qu'elle occupait, et dont elle ne voyait pas le moyen de sortir.

« Par les bases de notre traité, je te permettrai de descendre...

– J'accepte.

– Mais à la condition expresse que tu ne viendras pas me chercher avant que je t'appelle. Misère n'est ni triste, ni morose, ni malheureux ! Misère prie, aime, espère ! Il ne faut rien de plus.

– Soit ! dit la Mort, je ne reviendrai que sur ta demande.

– Marche ! » cria Misère.

Le spectre s'envola de l'arbre comme un oiseau noir qui fond sur une proie. Le vieillard vit flotter pendant quelques temps sur le ciel bleu le pan de sa draperie funèbre ; puis le fantôme disparut derrière les cimes des montagnes.

Et voilà comment Misère vit toujours ! car Misère ne veut, dit-on, quitter le monde qu'à l'heure où l'éclatante trompette qui réveillera les morts convoquera la foule humaine dans la vallée du jugement.

LE SUAIRE

« Irais-tu bien la nuit par le chemin aux quatre sentiers ? demandait Yvonne à Madeleine.

– Certes ! si tu veux m’y rejoindre à minuit avec Marie, nous chanterons un guertz sur l’échalier qui sert de limite au pré d’Anaïk. »

Ainsi disaient, le 1er novembre, trois filles, du bourg de Batz, qui riaient de la terreur des autres femmes, et niaient le pouvoir des trépassés.

Elles prirent, comme elles se l’étaient promis, les sentiers en croix ; et, à la lueur de la lune, pâle comme un cierge mortuaire, on vit les folles jeunes filles s’asseoir sur le tronc d’arbre renversé se balançant comme des fés sur un pont aérien.

Tout à coup Yvonne étendit la main vers une excavation formée par l’enlèvement du gazon, et fit remarquer à ses compagnes qu’il y gisait un cadavre enveloppé dans son linceul. Le drap était si serré autour du squelette qu’on distinguait les attaches osseuses des bras et des mains collés le long du corps. Jean aura voulu nous effrayer... dit Marie.

– Il a pris l’habit d’un trépassé, ajouta Yvonne.

– C’est demain leur tête, observa Madeleine.

– Belle raison ! arrachons-lui cette parure menteuse, et moquons-nous de sa face funèbre ! sus ! sus au cadavre !

Et les trois filles déchirèrent des mains et des dents le drap qui entourait le trépassé en poussant des éclats de rire auxquels répondaient de lugubres échos.

a Il a bien froid, dit Marie.

, – Il me semble que ses os craquent...., ajouta Madeleine. »

Yvonne continua de rire et de découdre le linceul.

La confiance qu'elle affectait, encouragea ses compagnes ; et bientôt, pièce à pièce, le drap funéraire déchiré s'envola aux quatre brises de la nuit.

Les trois filles battirent des mains !

Mais au moment où leur joie éclatait plus bruyante, le cadavre toucha Marie de son doigt décharné :

« Rendez-moi mon suaire.... » lui dit-il.

Marie ouvrit des yeux effarés et ne put répondre.

« Rendez-moi mon suaire.... répéta-t-il à Madeleine en serrant sa taille frissonnante sur sa poitrine creuse.

Seigneur ! fit la jeune bretonne, nous sommes perdues !

– Rendez-moi mon suaire ! cria-t-il à Yvonne, en lui soufflant au visage l'odeur fétide des tombeaux.

« Mon suaire ! mon suaire ! mon suaire ! » hurlait-il d'une voix lamentable et qui n'avait plus rien d'humain.

Et le squelette tournait autour des trois infortunées, répétant avec une menace dont l'expression devenait de plus en plus effrayante :

« Mon suaire ! mon suaire ! »

Alors les trois malheureuses coururent comme des insensées, disputant aux ronces les lambeaux du linceul, les dérobant aux tourbillons qui les roulaient dans les vagues de l'air ; plongeant leurs bras livides et bleuis dans les ruissaux glacés, et à chaque fragment du suaire qu'elles avaient pu ressaisir et qu'elles rapportaient au cadavre, le squelette ouvrait ses mâchoires énormes, faisait claquer ses dents comme des castagnettes infernales, et disait entre deux ricanements étranges :

« Ce n'est pas tout ! »

Il fallait voir les pauvres tourmentées recommencer leur course nocturne, tendre les mains vers la toile que le vent de la nuit emporte, la prier, comme elles eussent invoqué un être doué de raison... Tantôt elles parvenaient au

sommet des arbres et y dérobaient quelques fils du vêtement du mort ; tantôt, impalpables comme les esprits, elles glissaient entre les nues sans savoir si elles avaient changé de nature, sans se demander ce qu'allait devenir leur âme.

Enfin le linceul, découpé comme les bandelettes qui entourent les corps momifiés des Égyptiens, fut rapporté près de l'échelier sur lequel le cadavre se tenait debout, lançant des flammes bleues du fond de ses orbites profondes...

Il descendit, se coucha dans la fosse où il était lors de l'arrivée des folles créatures et leur dit :

« Cousez ! cousez ! »

Les filles épouvantées se mirent à l'œuvre et, à l'aube du jour qui ramène la fête des trépassés, leur tâche était finie.

Au même instant, la terre s'entr'ouvrit, et le mort et les trois belles bretonnes disparurent dans le gouffre qui se referma...

Lorsque les gens pieux se rendirent à la messe, ils aperçurent au sommet d'un chêne la coiffe de dentelle d'Yvonne ; cent pas plus loin, le mouchoir de Marie était sur le bord d'un ruisseau dont la glace était tachetée de sang. Les sabots de Marie étaient sur la roche moussue du dolmen.

« Il est arrivé un malheur, dit le plus âgé du village, »

Quelques femmes se souvinrent des paroles imprudentes dites le soir à la filerie, on arrosa cet endroit d'eau bénite, et jamais on n'y passa le soir sans se signer dévotement pour en éloigner les ombres.

L'ARBALÉTRIER

Il n'y a point dans tout le Rhingau de tireur plus habile que le chevalier Oswald.

Le chevalier Oswald habite le manoir de Fürsteneck, non loin du château de Sibbo de Lorch.

Sibbo de Lorch n'est pas ami de l'hospitalité, tandis que le burg d'Oswald se remplit à toute heure d'invités nombreux.

Tous les hôtes ne sont pas des amis. Le burgrave de Saneck convoite le manoir de Fürsteneck et médite une trahison.

Par force ou par ruse, le sire de Saneck prendra l'apanage d'Oswald ; le loup a toujours mangé l'agneau et le coquin dévalisé l'honnête homme. —

Un soir, Oswald rentrait seul avec son écuyer, et se réjouissait d'embrasser Erwin, son fils unique.

Cinq hommes se précipitent sur le sire de Fürsteneck : le valet est tué ; Oswald succombe sous le nombre et est emmené captif au manoir du traître.

Dans les oubliettes de Saneck fut jeté le vaillant Oswald, le plus fort arbalétrier du Palatinat.

Deux jours et deux nuits on l'attendit à Fürsteneck ; deux jours et deux nuits Erwin et les écuyers cherchèrent le maître absent.

Le fils de Fürsteneck, connaissant la scélératesse du sire de Saneck, l'accusa au fond de son cœur de quelque acte de félonie.

Il l'accusa au fond de son cœur, mais il ne fit part de ses soupçons à personne, couvant la désir de la vengeance dans son âme.

Erwin réunit ses serviteurs, les récompensa avec libéralité et leur dit : Je pars pour un – lointain voyage.

Il partit en effet ; mais, arrivé dans une sauvage retraite de Wisperthal, il trouva son écuyer fidèle qui l'attendait, avec un costume complet de minnesinger.

Vêtu de la robe que serre une écharpe, portant sur son dos un instrument de scalde, la plume de héron à la toque, le ménestrel frappe – à la porte des manoirs.

– Place au festin ! une coupe au minnesinger qui sait les chants des Scaldes et les traditions du pays, et dont la voix douce remue le cœur des jeunes femmes.

La renommée d'Erwin ne tarde pas à se répandre. Il n'est point de grande fête quand le noble ménestrel ne l'anime pas de ses sagas harmonieuses.

Erwin se dirige vers Saneck, le château maudit, Saneck, où il croit que gémit son noble père.

Arrivé au pied de la haute tour sans fenêtre, il se demande si ce sépulcre effroyable n'ensevelit point le maître de Fürsteneck.

Un laboureur guidant ses bœufs passe auprès du jeune homme.

– Noire demeure ! dit-il ; enfer de ce monde pour ceux que l'on y jette.

– Cette tour est donc une prison ? demande Erwin avec une indifférence feinte.

– Et j'y ai vu enfermer le dernier de ses hôtes, un vaillant homme de guerre qui eût fait reculer vingt Sarrasins, et dont le mécréant de Saneck a eu raison quand ce bourreau eut aveuglé le malheureux avec des aiguilles rougies au feu. « Je l'ai vu saisir, torturer, poursuivit le laboureur, et d'horreur et d'effroi, je me cachai dans le bois, car le témoin de cette barbarie était d'avance un homme mort. »

Les crimes qu'il commet n'empêchent point le sire de Saneck de dormir en paix et de se réjouir à table. Il boit les larmes de ses vassaux et s'engraisse de leurs sueurs.

Trois jours après, Erwin entre dans le château.

Plait-il au seigneur de céans d'entendre les sagas fameuses et les mélodies que chantent les sirènes du Rhin ?

– Entre, minnesinger, et si tes refrains sont doux comme ta mine est avenante, tu videras ce hanap de vin mûri sur la colline de Johannisberg, et je passerai cette chaîne à ton cou. Erwin raconte les séductions de Lore-Ley la charmeuse ; il chante les sept Vierges du marais rebelles à l'amour, et la légende de Berthe au grand pied, la mère du grand Karl.

Il dit la poésie du grand fleuve, décrit le royaume des gnômes et le palais des elfes ; il sait l'histoire de Géla et celle de Liba, et termine par le récit de la Dame au pied nu.

– Minnesinger, voici le hanap de vin du Rhin, blond comme la topaze, et la chaîne d'or ciselée par un fameux orfèvre, Éloi, ministre de Dagobert, roi des Franks, père de la bienheureuse Notburge.

Erwin s'assied à la table, mouille ses lèvres dans la coupe et regarde les convives de Guillaume de Saneck.

Ils rient et boivent, les joyeux burgraves, ils boivent si bien que leur raison tombe au fond de leur hanap.

Alors chacun d'eux raconte un trait de sa vie. Après avoir parlé de leurs amours et de leurs hauts faits, ils ne reculent pas devant – des aveux moins innocents.

Le sire de Saneck raconte plus d'un bon tour joué par lui à d'honnêtes marchands dont il s'est approprié les dépouilles ; plus d'une félonie dont fut victime un gentilhomme.

– Sais-tu, dit Guillaume son voisin, qu'on t'accuse d'avoir enlevé de vive force le sire de Fürsteneck et de l'avoir jeté dans la tour de Saneck ?

Le burgrave se met à rire en se renversant sur son siège, et pendant ce temps le minnesinger enfonce les dents sur les bords de son hanap pour ne pas éclater.

– Et l'on ajoute, reprend Guillaume, que tu as pour jamais fermé ses yeux à la lumière ?

– S'il est dans la tour sans fenêtre, à quoi lui serviraient ses yeux ? demande le maître de Saneck.

Erwin s'attache d'une main à la table et de l'autre serre le poignard passé à sa ceinture ; son regard sombre se fixe sur les deux interlocuteurs.

– Oswald était le premier arbalétrier de l’empire, dit un convive.

– Et je gage que, tout aveugle qu’il est, il saurait encore atteindre un but désigné, réplique Guillaume.

– Essayons, dit le burgrave.

On va chercher dans son cachot le malheureux Oswald, on l’amène dans la salle du festin.

– Chevalier de Fürsteneck, dit Guillaume, voici un arc et des flèches ; vous toucherez le but, et après en avoir constaté la direction, vous tirerez.

– Le but ? demande Oswald.

Saneck s’approche de son ennemi :

– Je place sur la table la coupe que vous devez atteindre.

Erwin bande l’arc et tire ; le burgrave, atteint en pleine poitrine, tombe dans les bras de ses voisins.

Alors le Minnesinger lève son épée :

– Je suis le fils du chevalier de Fürsteneck ; que ceux qui aiment la justice soutiennent le fils qui a vengé son père !

Les chevaliers se reculent, pleins de terreur et de respect, et Oswald, appuyé sur l’épaule de son fils Erwin, sort à pas lents de la salle où le burgrave expire.

Le sire de Fürsteneck rentra dans son domaine, et le maudit de Saneck, abandonné aux orfraies, fut, dit-on, chaque nuit visité par le spectre du farouche burgrave.

LISTE DES OUVRAGES

DE

RAOUL DE NAVERY

POUVANT ÊTRE REPRODUITS PAR LES JOURNAUX AYANT
TRAITÉ AVEC LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES.

L'Accusé. 1 vol.

Avocats et paysans. 1 vol.

L'Aboyeuse. 1 vol.

Aglaé. 1 vol.

Les Aventures de Martin Tromp. 1 vol. illustré.

L'Abbé Marcel. 1 vol.

L'Ange du Bagne. 1 vol.

Le Bonheur dans le Mariage. 1 vol.

La Brodeuse d'or.

Le Château de Ripaille. 2 vol.

Le Château des Abymes. 1 vol.

Le Cloître-Rouge. 1 vol.

Les Cœurs vaillants. 1 vol.

Le Condamné.

La Confession de la Reine. 1 vol.

Comédies et Proverbes. 1 vol.

La Conscience. 1 vol.

Les Contrats d'Argent. 1 vol.

Le Crime des Femmes. 1 vol.

La Couronne de Saint-Etienne.

Les Chevaliers de l'Écritoire. 1 vol.

Le Cendrillon du Village. 1 vol.

Les Causes sacrées. 2 vol.

Le Chemin du Paradis. 1 vol.

Le Choix d'une Femme. 1 vol.

Le Choix d'un Mari. 1 vol.

Le Capitaine aux Mains Rouges. 1 vol.
La Coupe de Djemschid. 1 vol.
La Clef de la Casette.
La Croisade des Dames Génoises.
Le Démon.
Les Drames de la Misère. 2 vol.
La Dame des Armoises.
La Demoiselle du Paveur.
L'Ecope.
L'Enfant Maudit. 1 vol.
L'Enfant Prodigue. 1 vol.
La Famille du Romancier. 1 vol.
La Fileuse à la Croix.
La Fille au Coupeur de paille. 1 vol.
La Fille sauvage. 1 vol.
La Fille de l'Imagier.
La Fille du roi Dagobert.
Fleur de Neige. 1 vol.
La Foi jurée. 1 vol.
Gertrude de Wart.
Le Gouffre. 1 vol.
Hermos le Corsaire. 2 vol.
L'Habit de Mabuse.
Les Héritiers de Judas. 1 vol.
Les Idoles. 1 vol.
Jean l'ivoirier. 1 vol.
Jean Canada. 1 vol.
Jeanne-Marie. 1 vol.
Le Juif Ephraïm. 1 vol.
Landry. 1 vol.
Légendes d'Allemagne. 1 vol.
La Loi de Plocqz. 1 vol.
La Loi de Java. 1 vol.
La Main qui se cache.

La Main morte.
La Main malheureuse. 1 vol.
La Maison du Sabbat. 1 vol.
Madame de Robur. 1 vol.
Madeleine Miller. 1 vol.
La Marâtre.
La Ménestrelle du Roi.
Martyr d'un Secret. 1 vol.
Les Marguerites, poésies. 1 vol.
Le Marquis de Pontcallec. 1 vol.
Monique. 1 vol.
Nouvelles de Charité. 1 vol.
Les Naufragés de la *Cybèle*.
L'Odyssée d'Antoine. 1 vol.
Le Pain du Pauvre.
Les Petits. 1 vol.
Péblo, *poésies*. 1 vol.
Les Prismes, poésies. 1 vol.
Le Procès de la Reine. 1 vol.
Patira. 1 vol.
Parasol et Cie. 1 vol.
La Page 315.
Les Parias de Paris. 2 vol.
Les Petits Rois Mages.
La Péruvienne. 1 vol.
Les Poèmes populaires. 1 vol.
Le Pardon du Moine. 1 vol.
Les Plaies d'Egypte. 1 vol.
Rose la Fleuriste. 1 vol.
Les Robinsons de Paris. 1 vol.
Le Roi Saâr.
La Route de l'Abîme. 1 vol.
Le Rameur de Galères. 1 vol.
Sabine de Steinbach.

Salon de 1868. 1 vol.
Saphir la Ninivite. 1 vol.
Le Savetier Crépin.
La Semeuse de lis.
Le Trésor de l'Abbaye. 1 vol.
Le Témoin du Meurtre. 1 vol.
La Terre maudite. 1 vol.
Tonie. 1 vol.
Tomine et Noga. 1 vol.
Tristan. 1 vol.
Un Secret avec Dieu. 1 vol.
Un Drame judiciaire. 1 vol.
Voyage dans une Eglise. 1 vol.
Voyage autour de soi-même. 1 vol.
Les Vautours du Bosphore. 1 vol.
Viatrice. 1 vol.
Les Victimes. 1 vol.
Zacharie le Maître d'Ecole. 1 vol.

PUBLICATIONS

DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

Récits du Capitaine Paul , par LUCIEN THONIN. 1 vol. in-12.....	2 fr. » »
Histoire d'un Norvégien , racontée par lui-même. 1 vol. in-12.....	3 » »
Ce que c'est qu'un honnête homme , par M. LOUIS TREMBLAY. 1 vol. in-12.....	1 50
Causes Sacrées, Le Roi , par R. DE NAVERY. 2 vol. in-12.....	4 » »
Kermadiou (Histoire Bretonne), par LÉON NOBLE. 1 vol. in-12.....	2 » »
Fiancés du Danemark , par MARIE-ANNE-CATHERINE. 1 vol. in-12.....	2 » »
Barnabas Twite , par Mme ED. DELALAING. 1 vol. in-12.....	2 » »
Lettres à un ami inconnu , par E. DE MARGERIE. 1 vol. in-12.....	2 » »
Sorciers de Würzburg , par FRANZ VON SEEBURG; traduit par J. DE ROCHAY. 1 vol. in-12.....	2 » »
Couronnes d'or, Couronnes d'épines , par Mme la Comtesse DE LA ROCHÈRE. 1 vol. in-12.....	2 » »
Marcie , par M. DE BOISHAMON. 1 vol. in-12.	2 » »
Hurons et Iroquois , par le R. P. MARTIN. 1 vol. in-12.....	2 » »

Paris. — Imprimerie Saint-Michel. — Apprentis de Saint-Nicolas. — G. Téquy, 92, rue de Vaugirard.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Fille du roi Dagobert, par Raoul de Navery (Mme E. Chervet)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6539345n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Armand naquit à Herbauges, près de Nantes. Entraîné vers la vie solitaire, il se retira dans une île voisine de la Rochelle et y passa de longues années. Le tombeau de St Martin l'attira ; puis il entreprit un pèlerinage à Rome. Sa liberté de langage le fit exiler par Dagobert. Après la mort de Jean l'Agneau, on l'éleva à l'évêché de Tongres. Il convertit les Gaulois, travailla laborieusement à l'établissement du christianisme dans la Belgique, et mourut en 650.

2 Beuve et Dode, parentes de Dagobert, se retirèrent du monde pour entrer dans un monastère fondé à Reims par leur frère Baudri ; elles en devinrent tour à tour abbesses.

3 Itte, Itta ou Iduberge était sœur de Maldoald, évêque de Trèves, qui fut plus tard mis au rang des saints. Après la mort de Pepin de Landen, elle se retira dans un monastère, qu'elle fonda sur le tombeau de son époux ; elle abdiqua le titre d'abbesse en faveur de sa nièce Willétrude en 659.

Martyrologe de Bède, Bollandistes, Mabilon.

4 Begga épousa Anségise, maire du palais fils d'Arnould et de Dode.

Devenue veuve, elle partit pour Rome et fut reçue par le pape avec beaucoup de distinction ; elle rapporta en Belgique des reliques nombreuses et fit construire à Andume sept chapelles, en mémoire des sept basiliques romaines. Après avoir visité le monastère de Nivelles, où Gertrude sa sœur étant morte trente-trois ans au paravant, elle éleva dans la forêt des Ardennes, (diocèse de Namur) un couvent qui devint par la suite un chapitre noble, composé de trente-deux chanoinesses et de vingt chanoines. Begga mourut deux ans après. Quelque auteurs lui attribuent l'institution des *Réguines*. Suivant Ægodius, on la devait au contraire à Lambert Beggh ou le *Bègue* de la ville de Liège.

LE MIRE, *Ite fatis Belgicis*.

5 La vocation religieuse de Gertrude fut décidée par l'impression qu'elle ressentit de la conversion de son cousin Bavon, ramené par Amand dans le chemin de la vertu. Devenu veuf, Bavon se consacra aux bonnes œuvres, et sa fille Aldetrude entra en religion. Gertrude, entraînée par son exemple, refusa un brillant mariage que la roi Dagobert préparait pour elle ; Pepin de Landen tenta vainement d'ébranler sa résolution ; du consentement de sa

mère Itta, Gertrude partit mystérieusement du château paternel et se retira dans une grotte cachée au fond des bois. Itta bâtit plus tard le monastère de Nivelles, l'en créa supérieure, puis Vint, à la mort de Pepin, se couper les cheveux aux pieds de sa fille et recevoir le voile de ses mains. Gertrude fut inhumée à Nivelles.

6 Landrade, nièce d'Arnould et de Pepin de Landen, fit vœu de virginité et se retira dans le bois de Bilson, où s'éleva plus tard le monastère de Musterbilsen.

7 Procédé de divination religieuse, prohibé par les conciles, mais pratiqué en Gaule, malgré cette défense, par les hommes les plus sages et les plus éclairés.

8 *Ano XI, regni Lotarii (623) homo quidam nomine Samo natione Francus, de pago Sennonago exercendum negocium (in slavas) nomine Vinidos perexit.* FREDEGARII. – Le savant Ruinard fait observer qu'il ne lui semble point que le pays indiqué soit Sens, comme l'ont cru les premiers commentateurs de Frédégaire ; mais il pense qu'il s'agit de la portion du Gainaut, qui, dans le moyen-âge, s'appela *Senogia*, *Sennonegia*, et dont les traces subsistent dans la forêt de *Soignies* sur un petit affluent de la Senne, à 15 k. de Mons.

9 *Host* ou *ost*, camp du prince ou du seigneur. il signifiait aussi le droit que possédait le vassal d'emmener ses dans des expéditions lointaines.

D'ordinaire, le service d'*ost* se faisait dans les lieux voisins du territoire que l'on devait défendre, tandis que le droit de *chevauchée* s'exerçait pour des courses éloignées.

10 Après la mort de son fils Thierry, la reine Brunehilde résida quelque temps à Worms, *Vamacia* ; elle s'y trouvait en 613, quand, après la mort de Théodebert, son frère s'avança pour livrer bataille à la veuve de Mérovée. Il s'arrêta dans un lieu nommé par l'Anonyme de Ravenne. *Anternacha* : Les Romains qui foudrèrent cette ville l'appelèrent *Antenacum* (*Statio ante Nachum*), c'est-à-dire : poste en avant de la Nette. Prise par les Germains en 355, reprise par Julien en 360, elle devint, sous la monarchie des Francs, une résidence des rois d'Austrasie, décrite par Fortunatus, dans son voyage poétique sur les bords du Rhin en 562 La légende fit habiter plus tard le palais d'Andernach, par cette belle et infortunée Geneviève de Brabant, qui

passa une partie de sa vie dans la forêt de Laach.

Près de Worms, on trouve le Rocher *du Dragon*, ainsi appelé parce qu'en cet endroit fut tué le dragon qui ravageait le pays, et que la ville garde sur ses armes. – C'est à Worms que Sijefroi, fils du roi des Bays-Bas, épousa Chriemhilde : ses noces et les amours de Gunther avec la reine d'Islande remplissent une partie du poème des *Niebulungen*.

11 A une lieue de Mosbach, sur l'emplacement du village de Dallau, s'élevait jadis un couvent de religieuses. Lors de l'invasion d'Attila, douze nonnes s'y trouvaient avec la supérieure. Les Huns ayant franchi le Neckar, l'angoisse des saintes filles ne connaissait plus de bornes. Un soir, un étranger d'aspect vénérable leur demande l'hospitalité ; elles la lui accordent, et, le lendemain, il leur dit : – « Pour vous récompenser de votre charité, je vous sauverai des barbares. faites préparer treize cercueils. » Elles obéirent ; quand les Huns frappèrent à la porte du monastère, elles se couchèrent dans les cercueils et attendirent. Ce fut l'ange de la mort qui les délivra doucement. Douze tombeaux marquèrent leur places dans la chapelle.

12 Sur l'emplacement du *Jettebuhl*, était autrefois le temple de la Diane germanique Hertha. Jetta, sa prêtresse, ayant résolu de rompre son vœu de chasteté pour épouser un guerrier, donna rendez-vous à son fiancé près de la fontaine où elle consacrait les dons offerts à la déesse. Hertha outragée se vengea en envoyant un loup qui dévora la prêtresse coupable.

13 Charlemagne fit bâtir à Heilbronn (*Fontaine du Salut*) une chapelle, puis un palais ; ces constructions furent l'origine de la ville.

14 *Morgengab*, présent que le mari faisait à la femme le lendemain de ses noces. L'usage et le mot existent chez tous les peuples d'origine germanique ; *morgingab morgingicap* chez les Lombards, *morgingiaf* chez les Anglo Saxons, *Morgougafre* chez les Scandinaves.

15 Le cercle du Neckar forme aujourd'hui une grande circonscription administrative du royaume de Wurtemberg. Elle tire son nom de la principale rivière qui la traverse. Bornée à l'O. et au N. par le grand Duché de Bade, à l'E. par les ondes du Danube et de la Jaxl, au S. par la forêt Noire, elle renferme une superficie de 3402 k. carrés, 501,034 habitants, dont 32,000 catholiques, et le reste protestant. Le cercle compte 38 villes,

360 villages, 257 hameaux ; il est subdivisé en 17 bailliages supérieurs, et 339 communes. – Chef-lieu Stuttgart.

16 Samo est regardé comme le fondateur de Cracovie. A cette époque les Polonais s'appelaient les Slaves Vjnides, et c'est de leur existence aventuteuse que leur vient le nom qu'ils portent aujourd'hui ; en effet *Polu*, dans l'ancienne langue slave, signifie : chasseur. Les Slaves qu'il venait de délivrer changèrent son nom en celui de Aacus. L'alphabet des Slaves et celui des Grecs et de plusieurs nations anciennes ne possédaient pas la lettre F ; ils la remplacèrent par une lettre ayant le même son. Ils le nommèrent donc, au lieu de l'appeler le *Franck*, Hrak, Grak ou Krak, que le premier historien de la Pologne traduisit par *Cracus* dans son récit latin ; et Cracew ou Kracow signifie en slave : *Ville ou séjour du Franc* ; off, ow, hoff répondent parfaitement au mot *Polis* des Grecs. (FRÉDÉRIGARII, GUÉRIN DU ROCHER.)

17 Hornberg fut plus tard habité par Gøetz de Berlchingen ; le guerrier immortalisé par Gøethe y écrivit ses *Mémoires*.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA FILLE DU ROI DAGOBERT
 1. NOTBURGE HISTOIRE D'UNE FILLE ROYALE DE FRANCE
 1. I - LE SALOMON DES FRANCS
 2. II - LA REINE NANTILDE
 3. III - LE ROI SAMO.
 4. IV - LA SOLITAIRE DU NECKAR.
 2. L'HOMME QUI NE PEUT PAS BÉNIR
 1. I - LA TABLE
 2. II - L'ABBAYE
 3. III - LE BERCEAU.
 4. IV - LE MAUSOLÉE.
 5. V - LA CHAIRE DE JUSTICE
 3. UN FILS HÉROIQUE
 1. II
 4. LES PLUMES DU CORBEAU
 5. LA MAIN DE LA PROVIDENCE
 1. I
 2. II
 3. III
 6. LE CHIRST D'ANDERNACH
 7. LES BALANCES DE DIEU
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 8. VIII

- 8. LE VIATIQUE
- 9. LA MAISON DES PAUVRES
- 10. AU LIT DE LA MORTE
- 11. LES NAUFRAGÉS DE L'ARIEL

1. I

- 12. L'ÉCHAFAUD DE CHARLES I^{er}
 - 13. CE QUE L'ON N'OUBLIE PAS
 - 14. LA DERNIÈRE HEURE DU CAMOENS
 - 15. LA LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE
 - 16. LE SUAIRE
 - 17. L'ARBALÉTRIER
- 3. Notes
 - 4. À propos de cette édition numérique